

381

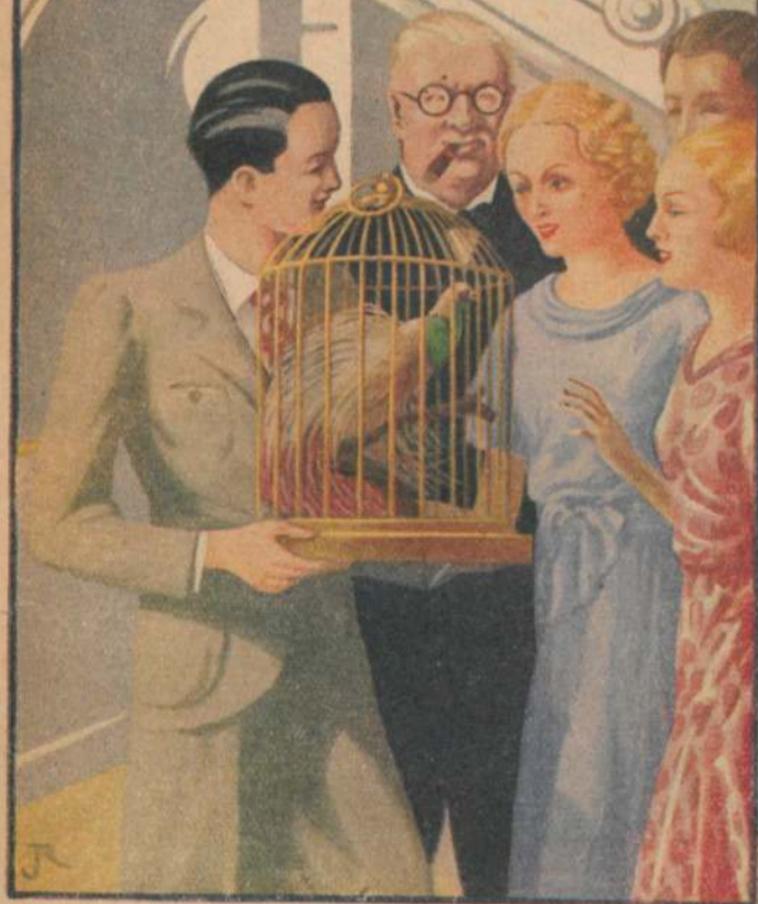
★ LE PARADIS RETROUVÉ ★

★ Edouard AL ★

381

Le Paradis Retrouvé

Par Edouard ADENIS



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (IX^{ème})

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

c92802

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fousse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herovic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émilie.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JEGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUÀNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Édouard . ADENIS

Le Paradis
retrouvé

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"¹⁹

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

LE PARADIS

RETROUVÉ

I

En 1928, l'Amérique était heureuse. Elle ignorait le chômage, la crise économique et financière. Ses ouvriers avaient leur auto, Wall-Street était le temple de l'or, Hollywood la féerique cité des « stars », et elle inondait la vieille Europe de ses machines, de ses conserves, de ses pommes de Californie et de ses films.

* . . . * * * * *
La *Packard*, arrivant en bolide, s'arrêta avec une précision mathématique devant la large entrée d'un *building* qui dressait la masse imposante de ses quarante-cinq étages à l'angle de la Cinquième Avenue et de la Trente-Quatrième Rue.

Une jeune miss blonde descendit de l'auto et s'engouffra sous la porte monumentale du *building*.

Ce qu'était ce *building*, surmonté d'une construction métallique et hexagonale ressemblant à un phare?

Dès la nuit venue, il eût été impossible — à moins d'être affligé de cécité — de ne pas le savoir à plusieurs centaines de mètres de distance, car sa façade s'illuminait d'énormes lettres, hautes de dix

pieds, paraissant, disparaissant, reparaisant, et informant le public de la rue — tantôt en bleu, tantôt en vert, tantôt en rouge — que cette imposante construction était le siège de la *Continental Oil Corporation*.

Comme il n'était que trois heures de l'après-midi, cette mention se distinguait, d'une façon moins apparente, inscrite en lettres d'or au-dessus des trois larges portes vitrées qui donnaient accès dans le hall.

Enorme aussi, ce hall dont les revêtements de marbre cachaient les armatures métalliques et au fond duquel s'alignaient quatorze grandes cages d'acier qui étaient les quatorze ascenseurs — les quatorze « élévateurs » — qui vous déposaient en moins d'une minute au quarante-cinquième étage et vous en faisaient redescendre plus vite encore. Devant chaque ascenseur se tenait, préposé à l'appareil, un *liftier* sanglé dans un uniforme bleu et ganté de blanc.

Délibérément, la jeune fille se dirigea vers l'une des cages.

— Chez papa ! lança-t-elle au *liftier*.

Celui-ci appuya sur l'un des quarante-cinq boutons d'un tableau qui ressemblait à un jeu d'orgues, et la cage métallique, lancée comme un projectile, disparut dans le plafond du hall, poursuivit d'un seul jet sa course pendant trente-trois étages et s'arrêta net au trente-quatrième où se trouvait le cabinet de Jerry Blackson, directeur-propriétaire de la *Continental Oil*.

Deux garçons se tenaient assis derrière une table, dans l'imposant vestibule précédant le cabinet directorial.

— Prévenez mon père que je suis là. Il m'attend.

Au bout de quelques instants, miss Suzannah Blackson — Suzy pour ses familiers — était introduite dans le bureau du directeur de la *Continental Oil*.

Jerry Blackson avait cinquante-deux ans. Il appartenait à la catégorie des *self-made men*, de ceux « qui se sont faits eux-mêmes »... un peu avec le concours de la chance. Comme tout magnat américain digne de ce nom, il avait eu des débuts modestes, et s'il ne pouvait se vanter d'avoir été cireur de souliers, portefaix ou débardeur, il affirmait véridiquement qu'il avait commencé petit employé dans une banque. Vers 1900, l'époque des fortunes-champignons, d'heureuses spéculations sur les terrains lui donnèrent les moyens de se lancer dans des entreprises de grande envergure. Il réussit dans le pétrole. Son sens aigu des affaires lui aurait permis de réussir aussi bien dans la conserve de bœuf ou la margarine, et il fonda la *Continental Oil Corporation*, qui allait faire de lui un des rois du pétrole.

Lorsque sa fille entra, Jerry Blackson était en train de signer un volumineux courrier.

— Bonjour, papa. Je ne vous dérange pas ?

— Naturellement si, tu me déranges, parce que je suis en train de travailler et que je n'aime pas que tu viennes à mon bureau, répondit-il. Néanmoins, je suis satisfait de te voir — si tu ne restes pas trop longtemps, — parce que tu es ma chère fille et que voilà cinq jours que je ne t'ai pas vue.

— Six, papa.

— C'est possible. Je viens de traiter une affaire considérable avec la Tchécoslovaquie. J'ai été très occupé.

Sa figure s'épanouit.

— L'affaire est conclue depuis ce matin. Elle sera diffusée demain, par radio, dans toute l'Amérique. J'ai racheté les concessions de quatre sociétés tchécoslovaques que j'englobe dans la *Continental Oil*. C'est réellement considérable. Jim Milton va en faire une maladie. Je suis très satisfait.

Jim W. Milton, directeur de la *Standard Petroleum*, compagnie rivale de la *Continental Oil*, était

la bête noire de Jerry Blackson, comme d'ailleurs Jerry Blackson était la bête noire de Jim W. Milton.

Les deux compagnies se faisaient une concurrence acharnée, chacune s'efforçant d'établir sa prédominance sur l'autre. Ce souci se manifestait dans les moindres détails. Lorsque, quatre ans auparavant, Jerry Blackson avait transféré le siège de sa *Continental Oil* de Madison-Square dans la Cinquième Avenue — la reine de New-York — et l'avait installé dans un building de trente-deux étages, peu de temps après Jim Milton avait transporté sa *Standard Petroleum* de la Vingt-Huitième rue dans la même Cinquième Avenue, et dans un building de quarante-cinq étages.

Immédiatement, Blackson avait fait ajouter douze étages supplémentaires à son immeuble, et comme Jim Milton avait un dôme, Jerry Blackson eut un phare... Et la lutte continuait toujours sans marquer un avantage sérieux pour l'un des deux champions.

Miss Suzannah, que l'absorption des pétroles de Tchécoslovaquie et la maladie qui devait en résulter pour Jim Milton semblaient laisser tout à fait indifférente, interrompit son père :

— Vous devez vous demander à quel propos je vous ai téléphoné tout à l'heure?

— Pourquoi me le demanderais-je, puisque tu vas me le dire? repartit Jerry Blackson.

Suzy reconnut l'esprit positif et logique de son père.

— Tu m'as téléphoné que c'était pour une chose très importante, continua-t-il. Alors, dis rapidement. Quelle est cette chose importante?

— Papa, j'ai dix-huit ans depuis quinze jours.

— Je sais. Je t'ai donné un collier de perles pour ton anniversaire. Tu désires encore autre chose? C'est bon. Tu es ma chère fille. Qu'est-ce que tu veux?

— Rien du tout, papa. Je vous remercie,... mais

vous m'avez dit — vous vous rappelez? — : « Quand tu auras dix-huit ans, je te permettrai de prendre un mari. »

— J'ai dit comme je pense. Marier une jeune fille avant dix-huit ans, je trouve que c'est trop tôt. La marier après dix-huit ans, je trouve que c'est trop tard. A dix-huit ans, c'est convenable.

— Je suis donc dans la règle du jeu. Alors je voudrais me marier. Voilà.

— Il était inutile pour cela de me téléphoner que tu avais une chose importante à me dire.

— Mais je trouve que c'est très important! protesta Suzy.

— J'entends que tu n'aurais pas dû me déranger à mon bureau pour une question de cette sorte. Ma journée appartient aux affaires sérieuses. Tu ne dois pas venir sans un motif qui en vaille réellement la peine : si tu te casses une jambe ou un bras, par exemple. Alors, oui, je comprends..., mais pour tes petites affaires personnelles, tu dois attendre que je sois à la maison.

Après un coup d'œil rapide sur la pendule électrique placée sur son bureau, Jerry Blackson conclut :

— Enfin, puisque tu es là, réglons tout de suite. Tu veux te marier. C'est bon. Je vais m'occuper de te trouver un mari.

— C'est inutile, papa. J'ai trouvé toute seule.

— Alors, si tu as trouvé, c'est encore plus simple.

— Oh! pas si simple! soupira-t-elle.

— Je ne comprends pas comment tu peux dire que ce n'est pas simple, après que tu viens de dire que tu as trouvé...

— Je l'ai trouvé, mais je peux le perdre... si on attend...

— Si on attend quoi?

— Qu'il soit parti. Et dans une dizaine de jours il aura quitté New-York.

— Eh bien! on en trouvera un autre. La fille de

Jerry Blackson n'est pas dans l'embarras pour trouver un mari. Je t'en trouverai dix, quand tu voudras.

— C'est qu'il faut que vous sachiez, papa... Je l'aime... mais je l'aime — comment dire? — véritablement, et si je ne l'épouse pas, je ne veux épouser personne.

Blackson eut pour Suzy un sourire indulgent.

— Tu parles comme une petite fille, dit-il. Si tu n'épouses pas celui-là, tu en épouseras parfaitement un autre.

Miss Suzannah répondit par un énergique mouvement de tête négatif.

— Enfin, s'il n'a pas l'idée de se marier avec toi, ce garçon, que veux-tu que j'y fasse? dit Blackson.

— Il m'aime aussi, affirma Suzy. J'en suis sûre, bien qu'il fasse tout ce qu'il peut pour ne pas le laisser voir. Seulement je suis sûre aussi qu'il ne se décidera jamais à se déclarer, parce que je suis trop riche.

— Lui, qu'est-ce qu'il vaut?

— Tante Ethel qui le connaît, puisque c'est chez elle que je l'ai rencontré il y a trois mois, pense qu'il doit posséder quatre ou cinq cent mille francs.

— Quatre ou cinq cent mille francs! s'exclama Jerry. C'est donc un Français?

— Oui, papa. Il s'appelle Georges Courçay... Il est...

Mais « papa » ne laissa pas sa fille achever. D'un ton péremptoire, il déclara :

— Inutile! Je le trouve indésirable.

— Vous ne le connaissez pas!

— Tu me dis : il n'a que cette pauvre chose de quatre ou cinq cent mille francs, et tu me dis en plus : il est Français. Ça suffit.

— Que leur reprochez-vous donc, aux Français?

— Je leur reproche de n'avoir pas l'esprit américain. Ils sont chimériques. Je ne veux pas d'un gendre chimérique.

— Mais Georges n'est pas chimérique ! Il est ingénieur. Il est sorti dans les premiers de l'École des Mines. Il paraît que c'est très difficile de sortir dans les premiers de cette école-là. Demandez à tante Ethel ce qu'elle pense de lui.

Jerry haussa les épaules.

— Ethel est ma chère sœur. C'est mon aînée et je la respecte, déclara-t-il. Mais je la considère comme parfaitement détraquée. Elle a passé la plus grande partie de son existence dans la vieille Europe où son mari, ton cher oncle défunt, était consul. Depuis qu'elle est veuve, elle y séjourne huit mois de l'année sur douze, si bien qu'elle a fini par n'avoir plus que des idées « vieille Europe » et plus du tout d'idées « jeune Amérique ». Quand elle pense blanc, moi je pense noir. Aussi, ne parlons pas de ta tante Ethel. Jerry Blackson est assez grand pour savoir ce qu'il veut, et il ne veut pas se faire moquer de lui en donnant sa fille à un petit ingénieur français de cinq cent mille francs.

— Est-ce qu'on s'est moqué de Gordon Russel, le roi de la conserve, quand il a marié sa fille Molly à Roger de Paray ? répliqua Suzy avec vivacité. Il n'avait même pas cinq cent mille francs, lui. Il n'avait que des dettes.

Jerry fit entendre un petit sifflement.

— Oh ! différent, dit-il. Considérablement différent ! Roger de Paray est aristocratique. C'est le comte Roger de Paray. Gordon Russel s'est moqué que son gendre n'ait pas le sou parce que ce gendre apportait à sa chère fille la seule chose que Russel ne pouvait pas lui donner : un nom historique. C'est ce qui nous manque, à nous. Pour l'industrie, pour le commerce, dans le pétrole, dans l'acier, dans la conserve, dans l'automobile, dans le film, nous sommes les premiers dans le monde, mais pour des aïeux inscrits dans l'histoire, il faut le reconnaître, cette chose nous manque. Elle nous manque parce que nous sommes un grand peuple avec seulement

une petite histoire... Alors, je comprends que Gordon, dont le grand-père raccommo- dait des vieux habits dans la ville basse, ait été satisfait de voir sa fille écrire sur un papier marqué d'armoiries authentiques et coucher dans le lit où a couché autrefois le grand cardinal de Mazarin.

— A la place de votre ami Gordon, je ne me serais pas contenté d'un comte. Un comte, en y réfléchissant, ce n'est pas tellement... tellement... Il m'aurait fallu au moins un marquis. Qu'est-ce que vous diriez d'un marquis, papa?

Le ton ironique de sa fille indisposa Jerry.

— Je dirais..., je dis que tu parles à ton père d'une façon qui n'est pas correcte, répliqua-t-il. Qu'est-ce que ça signifie de demander : « Qu'est-ce que tu dirais d'un marquis, papa? » à propos d'un petit ingénieur de rien du tout? C'est pour te moquer. Je n'aime pas qu'on se moque!

Un bond arracha Suzy de son fauteuil.

— Mais il l'est, papa, il l'est! s'écria-t-elle.

— Il l'est... qui? quoi?... fit Blackson, surpris par cette soudaine exubérance.

— Mais Georges! Il est marquis!

Blackson sursauta :

— Comment, marquis? Tu m'as dit qu'il s'appelait Georges Courçay.

— C'est son nom d'ingénieur; mais son nom véritable, c'est marquis Georges de Courçay-Faucigny.

— Oh! fit Jerry, visiblement impressionné.

— Et c'est un grand nom, vous savez! Autrement grand que votre Paray! poursuivit Suzy avec animation. Un Courçay-Faucigny figurait avec cinq cents lances au siège de Tunis, à côté du grand saint Louis. Il est mort de la peste le même jour et sous la même tente que le roi.

— Le même jour? Sous la même tente? Oh! réellement?

— Dame! Je ne l'ai pas vu, mais il paraît que

c'est raconté tout au long par un vieux chroniqueur de ce temps-là... Comment, déjà?... Tante Ethel me l'a pourtant dit... Ah! Joinville,... le sire de Joinville... Et puis il y a des Courçay-Faucigny qui ont été connétables, d'autres évêques, cardinaux,... que sais-je? Ils ont tous leur portrait dans le vieux château de Courçay.

— Il y a aussi un vieux château?

— Très vieux... Il est un peu délabré, paraît-il. Georges n'a pas les moyens de l'entretenir comme il faudrait. C'est même pour pouvoir le conserver qu'il travaille.

— C'est un cher garçon.

— Et distingué, spirituel...

— Oui... Ça m'est égal. Il a un vieil ancêtre qui est mort de la même peste qu'un saint roi, ça, c'est considérable! Suzannah Blackson, marquise de Courçay-Faucigny... Ce serait sensationnel!

— Alors, vous voulez bien? Ah! que je suis contente! s'écria Suzy en sautant et en battant des mains.

— Allons, sois calme! reprit Blackson. Si tout est exactement comme tu dis, je réponds : oui; mais il faut auparavant être sûr que tout est exactement comme tu dis...

— C'est facile. Demandez à tante Ethel... C'est d'elle que je tiens tous ces renseignements.

— Je ne demanderai pas à ta tante, parce qu'elle n'est pas pondérée, mais à l'agence Pickerton, la plus considérable des agences de renseignements dans le monde. Je vais m'adresser à la succursale Pickerton de Paris.

— Mais, se récria Suzy, cela va prendre beaucoup trop de temps! Hier, Georges de Courçay a annoncé à ma tante, sous le sceau du plus grand secret, que, dans une dizaine de jours, au plus tard, il aurait terminé les travaux d'étude qu'il est venu faire ici et qu'il prendrait aussitôt le bateau pour la France, à cause de son trop grand amour pour moi.

— Il part parce qu'il a de l'amour pour toi? Curieux!

— Il est convaincu que je ne peux pas être sa femme. « Je suis un pauvre diable pour Mr. Blackson, a-t-il dit à tante Ethel. Si je lui demandais la main de sa fille, il me rirait au nez. Et elle aussi, probablement. » Alors, s'il est déjà parti quand vos renseignements arriveront, nous serons bien avancés!

— Il ne sera pas parti, affirma Jerry Blackson.

Il prit sur son bureau l'appareil téléphonique.

— Allo! Appelez l'opérateur transatlantique, demanda-t-il. Je désire communiquer avec Paris. Agence Pickerton, place Vendôme... Un quart d'heure?... Bien.

Il reposa le récepteur.

— J'aurai Paris dans un quart d'heure. Très facile. On parle par l'Écosse et on entend par la Cornouailles. Cinquante dollars les trois minutes. Tu veux attendre la communication?

— Je crois bien que je veux!

— Alors, assieds-toi dans ton fauteuil et ne parle plus, parce qu'en attendant je veux examiner un dossier et que je ne dois pas être distrait.

Suzy s'installa dans un profond fauteuil de cuir où elle disparut presque entièrement, tandis que Jerry se remettait au travail.

... Un petit crissement. Le téléphone.

Suzy se dressa d'un bond.

— Papa! la communication!

Jerry passa un des récepteurs à sa fille qui se tenait penchée contre lui et se mit à parler dans l'appareil.

— Paris?... Agence Pickerton?... Ici, New-York.. Jerry Blackson de la *Continental Oil*... Vous connaissez... Je pense, en effet, que vous devez connaître. Je souhaiterais avoir rapidement des renseignements sur une vieille famille aristocratique française: Courçay Faucigny... Je paierai ce qu'il

faut... De quelle nature?... Savoir si c'est réellement un grand nom de France... Vous pouvez répondre tout de suite sur ce point?... Alors, faites... Ah! Un très grand nom...

— Vous voyez, papa! s'exclama joyeusement Suzy.

De la main, Blackson lui fit signe de se taire.

— Vous dites?... continua-t-il dans l'appareil. Le château de Courçay est classé comme monument historique... Oh!... Vous pourrez me donner des renseignements plus complets dans trois jours?... Sur quoi?... La fortune?... Non, c'est inutile. Ceux-là suffisent... Merci beaucoup.

— Eh bien! vous voyez? s'écria triomphalement Suzy quand son père eut raccroché le récepteur.

— Non, je ne vois pas, mais j'ai entendu! Je suis très satisfait. Tu ne dois pas laisser partir ce garçon.

— Oh! soyez tranquille, il ne partira pas! Ne croyez-vous pas qu'il serait bon maintenant que vous fissiez connaissance avec lui?

— Téléphone-lui de venir dîner avec nous, ce soir, au *Ritz*.

— Je le lui dirai moi-même. Je dois le retrouver tout à l'heure au *Central Park*. Mais vous pourriez téléphoner à tante Ethel de venir aussi dîner avec nous. En somme, c'est elle qui aura fait ce mariage, puisque c'est par elle que j'ai connu Georges.

— C'est vrai... Chère vieille sœur! Voilà longtemps que je ne l'ai pas vue. Je téléphonerai.

— Je suis contente, papa, je suis bien contente! s'écria Suzy en se jetant au cou de son père.

— Moi aussi, chère petite chose. Presque aussi content qu'hier quand j'ai signé avec les pétroles de Tchécoslovaquie. Maintenant, il faut t'en aller. Puisque tout est réglé, il est inutile de me faire perdre mon temps davantage.

Il conduisait sa fille jusqu'à la porte de son bureau, et, l'ayant fait sortir, il appela le chef de ses

services de propagande qui attendait dans la galerie et se plongeait aussitôt avec lui dans l'étude d'un nouveau plan de publicité.

II

Le *Central Park* est le Bois de Boulogne de New-York, avec cette différence, d'abord qu'il est au centre de la ville, ensuite qu'il est beaucoup plus inculte. C'est un vaste terrain mamelonné, d'une végétation assez pauvre et dont des rocs rougeâtres percent la mince couche de terre végétale, couverte d'un gazon jaune. Tel qu'il est, il constitue le lieu de promenade des New-Yorkais qui là, du moins, peuvent échapper à l'agitation trépidante des rues.

Presque tous les jours, vers cinq heures du soir, Georges attendait Suzannah à l'entrée du *Central Park*. Elle faisait garer son auto et les deux jeunes gens allaient faire un tour de promenade ensemble ou entraient luncher au *Plaza*, situé en bordure du parc.

Georges de Courçay faisait donc les cent pas devant le *Plaza* en attendant miss Suzannah Blackson.

Il semblait soucieux. Il l'était effectivement. Il avait dû faire un grand effort sur lui-même pour prendre la détermination — annoncée la veille à la tante de Suzy — de retourner en France aussitôt qu'il aurait terminé l'étude dont il avait été chargé par le Ministère du Commerce sur les méthodes d'industrialisation américaines. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'aurait dépendu que de lui de prolonger son séjour. On lui avait accordé six mois pour remplir sa mission. Et ce séjour, il allait

l'écourter volontairement pour se séparer de celle qu'il aurait tant voulu ne jamais quitter.

Pourtant, il le fallait. Plus il attendrait, plus cette séparation inévitable lui serait douloureuse... Aussi pourquoi avait-il eu la folie de s'engager dans une pareille aventure? Il savait bien qu'elle était sans issue, qu'il ne pouvait prétendre à la fille du richissime Blackson... Mais il n'avait vu là, tout d'abord, qu'un de ces flirts charmants qui se terminent sans laisser d'autres traces qu'un joli souvenir. Un simple flirt!... Oui,... c'est bien ainsi que cela avait commencé,... puis, insensiblement, sans qu'il y prit garde, ce sentiment léger s'était transformé en véritable amour. Il sentait aujourd'hui quelle place cette délicieuse Suzy tenait dans son cœur,... une place dont elle ne se doutait assurément pas et qu'elle ne devait pas souhaiter aussi grande.

Quand il lui annoncerait — pas tout de suite, à quoi bon? — son prochain départ, elle n'éprouverait rien de plus, il en était bien sûr, qu'un peu de regret de perdre un compagnon qu'elle trouvait aimable. Peut-être une petite larme, vite séchée,... ce serait tout...

Encore une dizaine de jours pour rassembler les derniers documents dont il avait besoin, puis il s'embarquerait pour la France, s'épargnant le ridicule d'un aveu qu'il n'aurait pas la force de retenir s'il restait plus longtemps. Ils se quitteraient avec un sourire, sans qu'elle soupçonnât le vide qu'elle allait laisser en lui... Il le fallait!... Il le fallait!

Georges en était là de ses réflexions quand il reconnut la *Packard* de Suzannah qui s'arrêtait à l'entrée du *Park*. Il se précipita et offrit la main à la jeune fille pour l'aider à descendre.

Jamais elle ne lui avait semblé plus jolie, avec, sur son visage, comme un rayonnement qui rendait son teint plus rose encore, et ses yeux, d'un bleu profond, plus lumineux.

— Je suis en retard, s'excusa-t-elle. La faute en

est à une certaine visite que j'ai été obligée de faire et qui a duré plus longtemps que je ne pensais.

— Vous n'êtes pas en retard, c'est moi qui étais en avance, répondit Georges qui s'était composé une figure souriante.

Puis il proposa :

— Si nous rentrions déjeuner au *Plaza*?

— Ma foi non, pas aujourd'hui. Je préfère marcher. Nous causerons tout en nous promenant. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Beaucoup de choses? répéta Georges, étonné.

— Vous peut-être pas, mais moi.

Elle lui prit le bras et ils entrèrent dans le parc.

— Vous savez que je suis tout à fait fâchée contre vous, lui dit-elle, après qu'ils eurent fait quelques pas côte à côte.

— Qu'ai-je donc fait, grand Dieu?

— Vous le demandez! s'exclama Suzy avec une feinte indignation. Comment! Il faut que ce soit par ma tante que j'apprenne que vous comptez retourner incessamment en France!

Georges fit un mouvement.

— Quoi! Mrs. Ethel Goldwin vous a répété?... Je lui avais pourtant demandé de n'en pas parler.

— Et pourquoi, je vous prie, ne vouliez-vous pas qu'elle m'en parle?

— Mais, fit Georges embarrassé, justement pour m'éviter le reproche que vous venez de m'adresser de l'avoir appris par une autre que moi.

— C'est pourtant ce qui est arrivé. J'ai déjeuné avec ma tante, aujourd'hui, et elle m'a fait part de cette grande nouvelle que vous lui avez annoncée hier, paraît-il...

Georges essaya de plaisanter :

— Oh! une grande nouvelle! Vous exagérez. Mon départ d'Amérique ne constitue pas un événement!

— Et à quel propos, ce départ inattendu?

— D'abord, il n'est pas inattendu. J'ai toujours dû retourner en France.

— Mettons brusqué, car il me semble bien vous avoir entendu dire que vous comptiez rester ici cinq ou six mois.

— En effet, répondit Georges de plus en plus gêné devant cet impitoyable interrogatoire. Je croyais que le travail dont j'avais été chargé me demanderait à peu près ce temps-là... Je l'ai terminé plus vite que je ne l'avais prévu, alors...

— Alors, du moment qu'il est terminé, rien ne vous retient plus ici, évidemment... Savez-vous que ce n'est pas très aimable pour moi, ce que vous dites là?

— Mais ce n'est pas moi qui le dis, c'est vous ! protesta Georges.

— C'est moi qui le dis, ... mais c'est vous qui le pensez.

— Le penser, moi?... Oh ! Suzy !

Il avait laissé échapper ce cri dans un élan qu'il n'avait pu maîtriser. Il se reprit aussitôt et, avec un sourire forcé :

— Laissons cela, voulez-vous ? Parlons d'autre chose de moins... de plus intéressant.

— Comme vous voudrez. D'autant plus que moi aussi j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je vais probablement me marier.

Elle le regardait du coin de l'œil. Elle vit, l'espace d'une seconde, son visage se crispier imperceptiblement.

— Ah ! vous allez vous... Tous mes compliments, balbutia-t-il.

— Je dis « probablement ». Ce n'est pas encore tout à fait décidé, parce que, c'est assez curieux... (elle eut un petit rire perlé). Imaginez-vous que mon futur fiancé est aveugle !

Georges s'arrêta, interdit devant cette stupéfiante nouvelle et encore plus devant la façon désinvolte dont la jeune fille parlait de la pénible infirmité de son futur mari.

Sa physionomie exprimait un tel ahurissement

que cette fois Suzy éclata franchement de rire.

— Mais non,... pas aveugle comme vous l'entendez ! Il a de très bons et même de très beaux yeux... Je parle au moral... Croyez-vous que je n'arrive pas à faire comprendre à ce méchant garçon qui m'aime, j'en suis certaine, que je l'aime aussi ! Alors, n'est-ce pas, s'il ne se décide pas à se déclarer, comme ce n'est tout de même pas moi qui peux demander sa main, il faudra bien que je me résigne à...

— A quoi ?

— Mais... à le laisser retourner en France. Ce sera bien ennuyeux.

La foudre tombant aux pieds de Georges ne l'eût pas étourdi davantage. Il demeura un instant sans parler, puis, tout à coup, il se mit à débiter une série de phrases sans suite.

— Suzy !... Voyons, Suzy !... J'ai mal entendu,, Je n'ai pas compris... Est-il possible,,

— ... Que je me sois aperçue de ce que vous vous donniez tant de mal à me cacher, tandis que vous vous obstinez à ne pas voir ce que je m'efforçais de vous faire comprendre ? Mon Dieu, oui, c'est possible.

— Vous m'aimez, Suzy ? Vous m'aimez !

— Vous m'aimez bien, vous !... A moins que ma tante Ethel ne m'ait pas dit la vérité...

— Quoi ! Elle vous a dit aussi...

— Tout, *darling*, absolument tout ce que vous êtes venu lui confier hier sous le sceau du plus grand secret !

— Je n'en pouvais plus, Suzy, j'étouffais ! Il fallait que je m'épanche auprès de quelqu'un !

— Et vous avez bien choisi votre confidente ! Elle n'a jamais rien pu garder pour elle, tante Ethel ! De sorte que je n'ignore rien de toutes les folies que vous lui avez débitées : Et que vous ne pouviez être pour la fille de Jerry Blackson qu'un simple flirt... Et qu'elle rirait de vous si elle se doutait que vous avez pris au sérieux quelques promenades senti-

mentales, quelques lunches en tête à tête, quelques sourires. Et que vous aviez pris l'héroïque résolution, plutôt que d'aller au-devant d'un refus certain, de retourner dans votre pays et de tâcher de l'oublier. Que sais-je encore? On n'a pas idée! C'est que vous auriez été capable de filer sans me prévenir!...

— Oh! non, Suzy, je vous aurais prévenue.

— Oui, au moment de prendre le bateau... Quand il aurait été trop tard!

Puis, avec une pointe de coquetterie, elle ajouta :

— Peut-être, après tout, ne tenez-vous pas autant à moi que je me l'imagine.

— Moi! Mais je vous adore, Suzy!

— Alors, pourquoi cette réserve? Les Français ne passent cependant pas pour être timides en pareille matière...

— Ce n'est pas par timidité, c'est par...

— Par fierté. M. le marquis de Courçay-Faucigny ne voulait pas s'exposer à un refus?

— Surtout par crainte de paraître ridicule... et même pis...

— Pis? Que voulez-vous dire?

— Quand on ne possède, comme moi, qu'une fortune presque inexistante, comparée à la vôtre, on est parfois obligé de faire violence à ses sentiments, sous peine de passer pour un monsieur qui cherche « la belle affaire ». Ah! ma Suzy aimée, si vous étiez moins riche, il y a longtemps que j'aurais laissé déborder mon cœur!

— Ah! oui, mes dollars! sourit Suzannah. A quoi me serviraient-ils s'ils ne me permettaient pas de suivre mon inclination sans avoir à m'inquiéter de ce que possède ou ne possède pas l'homme que j'aime?

— Hélas! soupira Georges, j'ai grand'peur que Mr. Blackson ne raisonne pas de la même façon!

— Papa? c'est vrai,... j'ai oublié de vous dire... Vous dînez ce soir avec lui...

Georges sursauta. Depuis un quart d'heure, il avait l'impression de recevoir une série de coups de poing dans l'estomac.

— Ce soir,... moi,... avec Mr. Blackson?

— Avec Mr. Blackson, avec tante Ethel et avec moi... Tous les quatre, au *Ritz*.

— Ma chère Suzy, dit-il alors en passant la main sur son front, je vous supplie d'avoir pitié de moi. Je dois avoir l'air absolument idiot avec mes ahurissements successifs, mais, en vérité, ma pauvre tête éclate. Tout ce que vous me dites me paraît tellement extraordinaire!

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que papa vous invite à dîner?

— Il ne me connaît pas.

— C'est précisément pour faire votre connaissance. Il est assez naturel qu'il désire connaître son futur gendre.

— Son futur gendre? Il sait aussi...

— Que nous aimons? Bien entendu qu'il le sait. Oh! pas depuis bien longtemps. Vous ne vous imaginez pas que je me serais lancée comme je viens de le faire si je n'avais d'abord tout arrangé avec papa.

— Et Mr. Blackson consent?... Jerry Blackson, une des plus grosses fortunes de New-York, qui pourrait légitimement prétendre pour sa fille à un fils de milliardaire, accepter pour gendre un...

— « Un pauvre diable »... Je sais que c'est ainsi que vous vous êtes qualifié auprès de ma tante.

— N'est-ce pas la vérité? Je ne possède rien en comparaison de Mr. Blackson.

— Erreur! Vous possédez un grand nom et des aïeux.

Georges fit un mouvement.

— Ah! c'est à cause de mon nom que votre père...

— Je ne vous cacherai pas que ce nom a pesé d'un grand poids dans sa détermination.

— Et dans la vôtre, Suzy?

— Moi? Sans doute la perspective de devenir marquise de Courçay-Faucigny est loin de me déplaire, mais vous vous seriez appelé Georges Courçay tout court, cela ne m'aurait pas empêchée de vous aimer.

Georges, dans un élan passionné, l'attira dans ses bras.

— Oh! Suzy, ma chère Suzy! s'écria-t-il,

Elle rejeta sa tête en arrière.

— Si on nous voyait...

— Il n'y a personne, dit-il.

Elle lui montra la cage des cynocéphales et des sapajous devant laquelle ils se trouvaient.

— Et les singes? répliqua-t-elle en souriant.

Puis, désignant un banc à quelques pas plus loin :

— Soyons sérieux et, asseyons-nous. J'ai encore un tas de choses à vous dire.

— Et moi, donc! s'exclama Georges. C'est effrayant!

— Vous? Qu'avez-vous donc à me dire?

— Mais tout ce que je ne vous ai pas dit jusqu'à présent! Que je vous adore,... que je ne cesse de penser à vous,... que dès que je vous aperçois mon cœur bat à se rompre, que...

Elle l'interrompit en souriant :

— C'est très gentil, mais il n'est pas question de cela pour le moment. Écoutez-moi.

— Je vous écoute, ma Suzy chérie, je vous écoute avec ravissement. Je ne connais pas de plus douce musique que celle de votre voix. Vous ignorez peut-être que vous avez une voix délicieuse? Alors je vous l'apprends. Parlez! Parlez! Je vous écoute en fermant les yeux!

— Il n'est pas nécessaire de fermer les yeux.

— C'est vrai. Je ne verrais plus les vôtres. Et vos

yeux ne me ravissent pas moins que votre voix. Que vous avez de jolis yeux, Suzy ! Peut-être ne le savez-vous pas non plus ? Alors, je vous l'apprends encore. Ils sont doux, ils sont profonds, ils sont bleus. Ils contiennent tout l'azur du ciel.

Il s'empara de ses mains qu'il porta à ses lèvres.

— Laissez mes yeux et mes mains tranquilles ! Je vous dis de m'écouter et vous parlez tout le temps.

— Je me tais. A vous la parole.

— Voici : vous ne connaissez pas papa...

— En effet. Je n'ai pas encore eu le plaisir de faire sa connaissance. Quand je suis arrivé à New-York, votre tante a voulu me présenter à lui, mais, après plusieurs tentatives infructueuses, elle y a renoncé.

— Quand on n'est pas dans le pétrole ou qu'on ne fait pas partie de son club, papa est très difficile à atteindre. Alors il faut que je vous prévienne. Papa est très rond, très carré...

— En même temps ?

Elle lui donna une tape sur la main.

— Je vous défends de vous moquer de moi. J'entends qu'il dit tout crûment ce qu'il pense, sans s'embarrasser de circonlocutions. L'habitude des affaires. Alors il ne faudra pas vous formaliser s'il lui arrive parfois, ce soir, de mettre un peu... comme on dit chez vous, je crois : « les pieds dans le plat ».

— J'aurais d'autant plus mauvaise grâce à m'en formaliser que c'est lui qui les offre, les plats, plaisants Georges.

Elle lui lança un regard sévère, puis continua :

— Certaines nuances lui échappent... que je comprends mieux, moi, parce que tante Ethel me les a fait comprendre. L'esprit américain n'est pas tout à fait l'esprit français... et il est très Américain, papa. J'ai voulu vous avertir, parce que, si je le connais, je vous connais aussi. Vous êtes susceptible. Si, si, insista-t-elle sur un geste de dénégation esquissé par

Georges; tout à l'heure, quand je vous ai dit que si vous ne portiez pas un grand nom papa n'aurait pas consenti aussi facilement à notre mariage, vous avez tiqué... Avouez que vous avez tiqué?

— Mais non, je n'ai pas tiqué! J'aurais peut-être été plus flatté de vous devoir à mes seuls mérites personnels, mais...

— Vos mérites personnels, ça, c'est pour moi. D'ailleurs, il faut être juste : comment papa pourrait-il les apprécier, puisqu'il ne vous connaît pas?

— C'est vrai. Je m'efforcerai donc, ce soir, de les faire apparaître à ses yeux d'une façon éclatante!

— Tout à fait inutile. Parlez-lui surtout de vos ancêtres.

— Ce n'est pourtant pas à mes ancêtres qu'il vous marie.

— Voulez-vous faire la conquête de papa, oui ou non? s'impacienta Suzy. Alors, quand je vous donne un tuyau, écoutez-moi.

— Je vous écouterai, Suzy, je vous écouterai! Je vais, jusqu'au dîner, potasser à fond mon arbre généalogique.

Suzannah regarda l'heure à son bracelet-montre et se leva vivement.

— Il faut partir, dit-elle. J'ai juste le temps d'aller m'habiller.

Ils regagnèrent l'entrée du parc. Avant de monter dans son auto qui l'attendait, Suzannah tendit la main à Georges qui la retint quelques secondes dans la sienne. Devant le chauffeur correct, qui tenait la portière ouverte, ils se regardèrent sans rien dire. Regard plus éloquent que toutes les paroles.

— A tout à l'heure, fit-elle.

— Oui,... à tout à l'heure.

Elle monta dans la voiture dont le chauffeur ferma la portière, et, au moment où la puissante *Packard* démarrait avec une souplesse silencieuse,

Georges vit, à travers la glace, Suzannah qui, portant discrètement la main à ses lèvres, esquissait du bout de ses doigts gantés le geste furtif d'un baiser.

III

Mrs. Ethel Goldwin poussa une exclamation en entrant dans un des salons réservés du *Ritz*, au milieu duquel une table de quatre couverts était dressée, et en voyant Georges de Courçay en smoking, qui rectifiait devant une glace le nœud de sa cravate.

Mrs. Ethel, bien qu'agée d'un an de plus que son frère Jerry Blackson, paraissait plus jeune que lui. L'irréparable outrage des ans, habilement compensé par la science des instituts de beauté, n'était pas encore parvenu à creuser sur son visage, qui restait agréable, le sillon trop marqué de ses rides.

Nous savons déjà que Mrs. Ethel Goldwin, femme, puis veuve d'un consul américain, avait passé la majeure partie de son existence en Europe, en France principalement, et qu'elle séjournait seulement deux ou trois mois par an à New-York où elle se sentait de plus en plus dépaycée, n'ayant pas suivi ses compatriotes dans cette agitation trépidante et cette rage de « standardisation » de l'existence qui s'est emparée d'eux depuis la guerre. Elle appréciait médiocrement les buildings à quarante ou cinquante étages, qui lui donnaient le vertige, la montée ou la descente, non moins vertigineuse, des ascenseurs, qui lui coupait la respiration, et la loi de prohibition qui l'obligeait à remplacer le vin et les liqueurs par de l'eau glacée et

d'insipides essences de fruits sans alcool, non plus que les innombrables réglementations qui régissent les moindres actes du peuple le plus libre du monde.

— Comment, vous ! s'exclama-t-elle. Par exemple ! Si je m'attendais...

— Vous ne savez donc pas ? demanda Georges après avoir baisé la main de la tante de Suzannah.

— Moi ? Je ne sais rien du tout, sinon que, vers cinq heures, mon frère m'a fait téléphoner qu'il comptait absolument sur moi pour dîner ce soir au *Ritz* avec Suzy. J'ai été un peu étonnée. Il n'a pas la bosse de la famille très développée, ce cher Jerry, et je me suis demandé à quel propos il lâchait son ciub et ses *businessmen* pour dîner en compagnie de sa fille et de sa sœur. J'étais à cent lieues de me douter que vous étiez de la partie. Vous avez donc réussi à faire la connaissance de l'insaisissable Jerry ?

— Pas encore, mais je vais la faire dans quelques instants.

— Vous ne le connaissez pas et il vous invite à dîner ? A quel propos vous invite-t-il ?

— A propos de ce que vous avez dit tantôt à miss Suzannah, en déjeunant avec elle.

— Que lui ai-je donc dit ?

— Ce que je vous avais bien recommandé, hier, de ne pas lui répéter.

— Ah !... Votre résolution de précipiter votre départ pour la France ?...

— Et surtout la raison pour laquelle je voulais précipiter ce départ.

— C'est vrai, je lui ai tout raconté. Je n'étais pas très fixée sur les sentiments de ma nièce à votre égard. Je ne comprends plus grand'chose, vous savez, à la mentalité de mes jeunes compatriotes et je voulais me rendre compte de l'effet que cette nouvelle produirait sur Suzy. Il ne m'a pas paru foudroyant. Elle m'a répondu tranquillement : « Tiens ! en voilà une idée ! » Alors j'en ai conclu

que vous aviez raison et que vous faisiez bien de partir.

— Non, Mrs. Ethel, non, j'avais tort et je ne pars plus ! s'écria Georges avec feu. Suzannah m'aime ! Nous nous aimons ! Mr. Blackson consent à me donner sa fille... Nous allons faire connaissance tout à l'heure... C'est pour cela qu'il nous invite tous les quatre à dîner. Suzy me l'a appris tantôt au *Central Park*, devant la cage des singes.

— Voyons, interrompit Mrs. Goldwin, étourdie par ce flux de paroles désordonnées, expliquez-vous un peu plus clairement, si possible. Tout ce que vous me dites là est incohérent.

Georges raconta alors plus posément à Mrs. Goldwin la conversation qu'il avait eue deux heures auparavant avec Suzannah.

— Eh bien, je suis très heureuse de ce que vous m'apprenez là, dit Mrs. Goldwin, lorsque Georges eut terminé ; un peu éberluée, mais très heureuse. Suzy est un petit être exquis. Je craignais que mon frère ne voulût la marier au fils d'un roi du zinc, du cuivre, du bœuf, ou de n'importe quoi, qui lui aurait ménagé l'existence des femmes américaines d'aujourd'hui. Vous avez eu le temps de vous rendre compte de ce qu'elle est, cette existence : le mari d'un côté, occupé du matin au soir à faire de l'argent ; la femme du sien, déjeunant seule ou avec des amies au restaurant, allant à son club, au tennis ou au dancing. Les ménages se retrouvent quelquefois le soir pour se rendre en bande au théâtre ou au cinéma et terminer la soirée au cabaret : *Casanova*, *Lido*, *Monterey* ou autres boîtes de nuit. La vie d'intérieur ? Inconnue aujourd'hui à New-York, ... impossible, même. On ne trouve plus de domestiques et les nouveaux appartements ne comprennent ni salon, ni salle à manger. Quand on reçoit, c'est à l'hôtel. Il paraît que c'est le progrès ! Ce genre de vie est effarant pour moi, qui, à chaque séjour que je fais ici, reconnais de moins en moins

le New-York de ma jeunesse. Sans doute, Suzy n'en aurait-elle pas positivement souffert. Elle n'en a jamais connu d'autre, mais elle vaut mieux que cela. Sous ses airs un peu évaporés, elle possède un fonds de tendresse et de sensibilité qui ne demande qu'à s'épanouir. Elle est à peu près la seule, ici, avec qui je me sente encore en communion d'idées. Je l'aime comme ma fille. Il faudra la rendre heureuse, Georges.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Jerry Blackson avec Suzannah.

— *Hello!* chère sœur, s'écria Jerry, en secouant énergiquement la main d'Éthel. Je suis satisfait de vous voir. Ce n'est pas souvent.

— En effet, souligna celle-ci. Ça fait la deuxième fois depuis bientôt trois mois que je suis arrivée.

— J'aurais souhaité davantage, mais, vous comprenez, quand on est dans des affaires aussi considérables que les miennes, on ne peut pas perdre son temps.

— Évidemment : le pétrole avant tout!

— C'est naturel, je pense?

— Très naturel, et je ne vous en veux pas le moins du monde.

Pendant ce temps, Georges avait aidé Suzannah à enlever la cape de soie bordée de cygne dans laquelle elle était enveloppée.

— Délicieuse! dit-il devant la vaporeuse robe de soirée de la jeune fille.

— Oui, intervint, en quittant sa sœur et en s'avançant vers les jeunes gens, Blackson qui avait entendu. Elle fera une jolie petite marquise.

Georges resta tout d'abord un peu interloqué devant une entrée en matière aussi brusque. Il se remit vite. Suzy ne l'avait-elle pas prévenu que son père ne s'embarrassait pas de circonlocutions? Il s'inclina et répondit en souriant :

— Il ne dépend que de vous qu'il en soit ainsi, mister Blackson, car c'est mon plus ardent désir.

— Je sais,... je sais..., fit Blackson d'un ton jovial. Cette chère petite chose est venue tout exprès me déranger tantôt pour...

Il s'arrêta net au milieu de sa phrase et reprit :

— Mais, je pense qu'avant de continuer, il est correct que nous soyons présentés l'un à l'autre, puisque c'est la première fois que nous nous voyons. Ethel, chère sœur, faites la présentation.

Cérémonieusement, Mrs. Goldwin présenta :

— M. Georges de Courçay-Faucigny, ingénieur des Mines, dont le père fut autrefois un ami de mon mari et qui est resté un des miens. Mr. Jerry Blackson, mon frère, directeur de la *Continental Oil Corporation*.

Jerry échangea alors avec Georges un vigoureux shake-hand et observa avec jovialité :

— Chère sœur, vous n'avez pas absolument bien fait la présentation. Vous avez oublié de dire que ce cher garçon était marquis. A table! Nous serons plus confortablement pour causer.

Il donna l'ordre au maître d'hôtel de servir et, dès les *blue-points* à la sauce tomate, arrosées d'eau glacée (la prohibition existant encore), il aborda de front la question.

— Alors, dit-il à Georges, vous désirez épouser ma chère fille?

— Je crois avoir déjà eu l'honneur de vous dire, mister Blackson, que tel est mon plus cher désir, et si...

Jerry ne le laissa pas achever et continua :

— Je dois vous annoncer que Suzannah possède par sa mère une fortune personnelle déjà considérable, qu'elle deviendra plus considérable encore avec la dot que je veux lui donner, et qu'enfin, quand je serai mort..

Ce fut au tour de Georges d'interrompre :

— Je vous en prie, mister Blackson, ne parlons pas de cela. Ce n'est pas pour ses dollars que je désire épouser miss Suzannah.

— Vous épouseriez ma fille pour ses dollars que je trouverais la chose toute naturelle.

— Oh! voyons, Jerry..., fit Mrs. Goldwin.

— Quoi, « voyons, Jerry »? Je dis comme je pense. Un mariage est une association. Dans une association, chaque associé doit apporter sa part. Suzannah apporte ses dollars; ce cher garçon apporte sa vieille souche aristocratique, son vieux château historique, ses vieux ancêtres qui sont morts de la peste...

— Pas tous, mister Blackson, pas tous! rectifia Georges.

— Oui, je sais,... seulement le plus vieux,... mort sous la tente à côté du saint roi Louis... C'est glorieux et sensationnel! C'est à cause de lui que je vous souhaite pour gendre.

— Je bénis donc le chevalier Enguerrand de Courçay, mort en 1270, puisque c'est à lui que je dois, sept siècles plus tard, le bonheur d'être agréé par Mr. Jerry Blackson, répondit Georges avec une imperturbable gravité dont seules Ethel et Suzy comprirent la légère ironie.

— A cause de lui,... et aussi des autres qui viennent après, bien entendu, continua Blackson, car il y en a d'autres?

— Oh! beaucoup d'autres!

Et, se rappelant la recommandation de Suzy, Georges se mit à énumérer, comme s'il récitait une leçon, toute sa généalogie. Ce fut un défilé de chevaliers de Malte, de mestres de camp, de connétables, de cardinaux, de gouverneurs de provinces...

Jerry Blackson n'en perdait pas un mot et de temps en temps approuvait de la tête.

Quand Georges eut terminé sa nomenclature, il s'enquit :

— Dans toute votre noble et grandiose famille, il n'y a pas eu, du côté des dames, de royales favorites, comme Pompadour, la vieille dame de Maintenon, Diane de Poitiers?

— Non,... c'est une lacune,... je regrette, répondit Georges, toujours sans sourciller.

— Ça ne fait rien, concéda Blackson. Je dis donc que je suis satisfait de vous donner en mariage Suzannah, malgré que vous ne valiez pas grand'chose.

Cette fois, Georges sursauta sur sa chaise.

— Ah! permettez, mister Blackson!

— J'entends pour l'argent, cher garçon, pour l'argent! précisa Jerry avec un gros rire. Quatre à cinq cent mille francs papier, n'est-ce pas?

— Environ.

— Pour moi, ce n'est rien du tout, mais, je répète, cela ne fait pas matière, puisque vous apportez de vieilles branches authentiques. Seulement, quand vous serez devenu le mari de Suzannah, vous ne devrez pas continuer à vous faire appeler Georges Courçay tout court. C'est une drôle d'idée de se faire appeler Courçay tout court quand on est le marquis de Courçay-Faucigny. Pourquoi?

— Tout simplement parce que mes camarades d'école, mes professeurs, avaient l'habitude de m'appeler ainsi et qu'il eût été ridicule de ma part de leur faire observer que j'avais droit à la particule. Pour un ingénieur, ce ne sont pas les parchemins mais les diplômes qui comptent.

— Oui, mais lorsque vous serez devenu mon gendre, vous devrez mettre vos diplômes dans votre poche et sortir vos parchemins. Vous comprenez : je donne ma fille au marquis de Courçay-Faucigny et pas à l'ingénieur Georges Courçay.

Georges eut un froncement de sourcils. A ce moment, il sentit sous la table la pression du petit pied de Suzannah et, ayant regardé la jeune fille, il lut dans ses yeux une tendre imploration. Sa figure se rasséréna. Il se disposait à répondre le sourire aux lèvres, quand Mrs. Goldwin, qui avait donné à maintes reprises les signes d'une impatience de plus en plus difficilement contenue, reposa le verre qu'elle allait porter à ses lèvres et éclata :

— Tenez, Jerry, vous me faites rougir d'être votre sœur! Vos propos manquent totalement de tact!

Ainsi interpellé, Jerry n'acheva pas de couper la crêpe à la crème qu'il avait dans son assiette.

— « Manquent de tact? » Que voulez-vous signifier avec votre « manquent de tact »? demanda-t-il en se rebiffant. Pourquoi « manquent de tact »? Parce que je dis à ce cher garçon qu'il sera assez riche quand il aura épousé Suzy pour n'avoir plus besoin de travailler?

— Alors, vous ne comprenez pas tout ce qu'il y a de choquant, de déplacé, dans cette façon de... de...

— De quoi? Vous ne pouvez seulement pas dire de quoi!

— Vous traitez le mariage de votre fille comme vous traiteriez une affaire de pétrole!

— Je ne les traite déjà pas si mal, je pense! C'est vous qui ne comprenez rien, parce que vous êtes une romanesque retardataire et que vous êtes tout à fait devenue une vieille Europe!

Suzannah, navrée, se pencha vers Georges et lui glissa à voix basse :

— Les voilà qui se chamaillent. Cela finit toujours ainsi! Pourvu qu'ils ne viennent pas gâter nos affaires! Dites quelque chose, je vous en prie!... Si ça continue, ils vont se lancer leurs crêpes Suzette à la tête!

Georges la rassura d'un coup d'œil, puis, intervenant :

— Calmez-vous Mrs. Goldwin; ne vous fâchez pas, mister Blackson, dit-il d'un ton conciliant et le sourire aux lèvres. La vieille Europe a ses qualités; la jeune Amérique a les siennes. Elles sont différentes, voilà tout..., et c'est ce qui en fait le charme. Si l'esprit de toutes les nations était taillé sur le même modèle, ce serait fastidieux. « L'ennui naquit un jour de l'uniformité », a dit un auteur de chez

nous. Je comprends très bien Mrs. Goldwin et je comprends parfaitement aussi Mr. Blackson. Au fond, vous êtes d'accord. C'est le bonheur de miss Suzannah que vous envisagez tous deux, seulement Mrs. Goldwin se place à un point de vue et Mr. Blackson à un autre. Les deux conceptions sont également respectables.

— A la bonne heure ! approuva Blackson. Quoique Français, cher garçon, vous avez l'esprit pondéré. Alors, vous devez comprendre qu'il est nécessaire que la fille de Jerry Blackson, directeur de la *Continental Oil*, continue, une fois mariée, à rester sur un grand pied. Ce n'est pas avec vos cinq cent mille francs que vous pourrez lui conserver un grand pied. Moi, je vous vois avec Suzannah dans votre vieux château historique restauré — je paierai ce qu'il faut, — avec des chevaux, des chiens, courant après le cerf dans la forêt, avec des cors de chasse...

— Permettez, mister Blackson, fit observer Georges. Il n'y a pas de forêt à Courçay.

— On en mettra une.

Georges regarda Suzannah avec effarement. Cette fois, il se sentait débordé par l'extravagance de cette conversation. Il eut un geste découragé.

Suzannah vint à son secours :

— Voyons, papa, vous plaisantez. On ne promène pas des forêts comme ça. C'est impossible !

— Non, ce n'est pas impossible. En Amérique on fait plus difficile. Cependant, je le reconnais, c'est compliqué. Laissons la forêt. Au demeurant, quand je parlais de chiens, de chevaux et de chasse, c'était un exemple. Je n'y tiens pas spécialement ; mais si je te marie à un marquis authentique, c'est pour qu'il mène avec toi une vie de marquis authentique et non pour qu'il travaille dans un bureau avec au-dessus de lui des gens qui commandent...

A ce moment, la pendule placée sur une console ayant sonné neuf heures, Blackson s'interrompt

brusquement, se leva de table et courut à un appareil de T. S. F. qui se trouvait dans le salon comme dans tous les salons réservés du *Ritz*.

— Écoutez ! dit-il.

Il mit l'appareil en marche et le haut-parleur emplit le salon de sa voix tonitruante.

Suzy, Georges et Mrs. Ethel se regardaient, étonnés, pendant que la T. S. F. leur apprenait successivement : qu'à Chicago la bande d'Al Capone venait de dynamiter le magasin de porcelaines d'un fabricant qui n'avait pas voulu payer son impôt trimestriel aux « gangsters » ; qu'à Hollywood, la *Paramount* donnait les derniers tours de manivelle à un film sensationnel : *L'Homme au Visage en celluloïd* ; qu'à Genève la Conférence du désarmement continuait à chercher une formule qui pût être acceptée par les États qui voulaient désarmer et par ceux qui ne le voulaient pas...

— Qu'est-ce que ça nous fait, tout cela ? demanda Mrs. Goldwin au bout d'un moment.

— Attendez ! fit Blackson en lui imposant silence d'un geste de la main.

Tout à coup le haut-parleur fit connaître dans le salon du *Ritz* la nouvelle que la T. S. F. diffusait à travers le Nouveau Continent :

« Les pourparlers engagés entre la *Continental Oil* et les Compagnies pétrolières de Bardyjow, Volovic, Reskov et Zimphavroski (Tchécoslovaquie) viennent d'aboutir. La *Continental Oil* est désormais propriétaire des concessions de ces trois compagnies et devient, de ce fait, une des entreprises les plus considérables du monde entier dans l'industrie du pétrole. »

— Voilà ! dit Jerry d'un air satisfait, en coupant le courant. Que pensez-vous de cette chose ? Elle valait la peine d'être entendue, je pense ? Je voudrais voir en ce moment la figure de Jim Milton.

Il expliqua à Georges :

— Jim Milton est le directeur de la *Standard Petroleum*. Nous nous concurrençons.

Georges crut devoir adresser de chaleureuses félicitations au père de Suzy, bien qu'au fond l'extension de la *Continental Oil* l'intéressât médiocrement.

— Revenons à notre conversation, reprit Blackson en reprenant sa place à table. Je crois que je viens de trouver le moyen de nous mettre d'accord. Puisque vous voulez absolument gagner les dollars que vous aurez, je vous prends comme président du Conseil d'Administration de mes filiales tchécoslovaques — *marquis de Courçay-Faucigny* fera bien sur le prospectus — et aussi comme directeur technique. Dans ces conditions, je peux concéder que l'aristocratique époux de ma chère fille fasse de l'argent avec son travail, parce qu'il travaillera seulement pour moi et que le gendre de Jerry Blackson ne sera sous les ordres de personne, sauf de Jerry Blackson. Vous comprenez? La combinaison, j'espère, vous convient? Oui? Alors, embrassez ma chère fille, elle est votre fiancée. Embrassons-nous aussi, chère vieille sœur, ce jour est beau!

Les embrassades terminées, Blackson fit venir le maître d'hôtel. Après un long aparté avec lui, il lui glissa plusieurs bank-notes dans la main. Avec des allures de conspirateur, le maître d'hôtel alla ouvrir un placard dissimulé dans la boiserie et en sortit une bouteille de champagne qu'il posa dévotieusement sur la table.

— Et la prohibition, Jerry? observa malicieusement Mrs. Ethel.

— Il n'y a pas de prohibition pour Jerry Blackson le soir où il a fiancé sa chère fille. *Cheer up!* Je porte le toast pour elle, et aussi pour mon cher futur gendre, le marquis Georges de Courçay-Faucigny, et pour tous ses nobles ancêtres!

— Merci pour eux! répondit Georges.

Les coupes se choquèrent. La bouteille vidée,

Blackson et Georges allumèrent un cigare, Ethel et Suzannah une *Lucky-Strike*, et l'on se mit à causer du prochain mariage.

— Fixons tout de suite la date, dit Blackson. Il faut aller vite. Je déteste les affaires qui traînent.

Georges devait faire venir de France les pièces nécessaires. Il fallait compter un mois. D'ailleurs, ainsi que le fit observer Mrs. Goldwin, ce n'était pas trop pour composer la corbeille de Suzannah, que Blackson exigeait « sensationnelle », avec une couronne de marquise brodée sur chaque pièce du trousseau.

En attendant, il déclara vouloir donner prochainement une grande réception, au cours de laquelle les fiançailles seraient officiellement annoncées.

Presque toujours, à New-York, un dîner se termine par le théâtre ou le cinéma : Blackson proposa à ses invités de finir la soirée au *Ziegfeld Theatre*.

Tout au fond de la loge où ils se tenaient retirés, laissant Blackson et sa sœur occuper le premier rang, Georges et Suzy n'apportèrent qu'une attention relative aux paroles et à la musique de l'opérette qui se jouait. Leurs chaises tout près l'une de l'autre et leurs mains enlacées, ils voyaient vaguement des régiments de *girls* se succéder sur la scène dans des costumes variés et exécuter, avec une précision mécanique, des évolutions compliquées qui tenaient de la chorégraphie et de la gymnastique.

Ils échangeaient à voix basse des propos tout à fait étrangers au spectacle qui se déroulait devant eux.

— Alors, content, Georgie?

— Septième ciel! Quand je pense que ce matin je me voyais déjà sur le paquebot qui me ramenait seul en France! Cela ne vous semble pas fantastique, merveilleux?

— Je m'étais mis en tête que vous ne retourneriez

pas en France sans moi..., et quand j'ai quelque chose en tête, je n'en démords pas facilement. Sur ce point, je tiens de papa... Ecoutez ce qu'ils se racontent, là-bas.

Là-bas, c'est-à-dire sur la scène, un officier de la marine américaine et une jeune Hawaïenne affirmaient sur un air de charleston :

Pour la vie
L'amour nous lie.
Rien désormais
Ne nous séparera jamais.

De toute l'opérette, ce fut le seul passage qu'ils retinrent.

IV

— Monsieur le marquis me permettra-t-il, en qualité de compatriote, de lui adresser mes respectueuses félicitations?

Ces mots, prononcés en français, sans le moindre accent, émanaient du valet de pied qui venait de prendre le chapeau et le manteau de Georges de Courçay à son entrée dans le vestibule de l'hôtel de Jerry Blackson, le lendemain de la soirée passée au *Ritz* et au *Ziegfeld Theatre*.

La veille, avant de se quitter, Georges et Suzannah avaient pris rendez-vous avec Mrs. Ethel pour le lendemain, deux heures, à l'hôtel de Jerry Blackson, afin d'étudier sur place la façon d'aménager la luxueuse demeure du directeur de la *Continental Oil*, en vue de la réception qu'il devait donner pour les fiançailles de sa fille.

Georges, un peu surpris, regarda le valet qui, tenant toujours le paletot et le chapeau, s'était immobilisé devant lui dans une position pleine de déférence.

— Vous êtes Français? lui demanda-t-il.

— J'ai cet honneur, Monsieur le marquis. J'ai eu également celui d'être, pendant trois ans, avant la guerre, au service du prince de Sagan. C'est dire que j'ai souvent entendu prononcer le nom de Courçay-Faucigny et c'est pourquoi je viens de prendre la liberté, dont je m'excuse, d'exprimer à Monsieur le marquis toute la satisfaction que j'ai éprouvée à la nouvelle du prochain mariage de Monsieur le marquis avec miss Suzannah. Si Monsieur le marquis veut bien me suivre. Miss Suzannah, qui est sortie depuis ce matin avec sa tante, Mrs. Goldwin, pour faire des emplettes, m'a chargé de dire à Monsieur le marquis qu'elle sera peut-être légèrement en retard. Elle prie Monsieur le marquis de l'excuser et de vouloir bien l'attendre un peu.

Georges suivit le valet qui lui fit gravir un escalier en marbre polychrome et l'introduisit dans une pièce d'une jolie tonalité gris Trianon. Au-dessus des portes et de la cheminée, des trumeaux, peut-être de Watteau et de Boucher, en tout cas dans la manière de ces peintres gracieux; des meubles Louis XVI, d'un style très pur, et dans un angle un délicieux clavecin dont la caisse laquée s'ornait de peintures représentant des bergeries, des guirlandes de fleurs et des amours.

— C'est le petit salon de miss Suzannah, expliqua le valet.

— Il est charmant.

— Je suis flatté que Monsieur le marquis partage mon opinion. Nous avons beaucoup d'autres pièces plus vastes et plus somptueuses. C'est pourtant à celle-ci que vont mes préférences.

« C'est un type, ce garçon! » pensa Georges.

Amusé, il continua la conversation.

— Vous avez du goût, mon ami, répondit-il.

— Monsieur le marquis est trop bon. Avant de venir en Amérique j'ai toujours servi dans des maisons qui représentaient, j'ose le dire, la fine fleur de la haute société française. De la sorte, j'ai été initié de bonne heure à tous les raffinements de l'élégance.

— Comment vous appelez-vous?

— Florent, Monsieur le marquis.

— Un nom de grand valet du répertoire.

— Dont je m'efforce de perpétuer les saines traditions. Elles ne peuvent malheureusement pas s'exercer aussi pleinement que je le souhaiterais dans ce pays d'outre-mer où, permettez-moi de le dire, l'art de recevoir est encore dans son enfance. Des diners sans vins, Monsieur le marquis! Rien que cela, quelle hérésie!

Des appels de klaxon devant la grille amenèrent la retraite précipitée de Florent qui courut ouvrir, et, quelques instants après, Suzannah et sa tante vinrent retrouver Georges dans le petit salon Louis XVI.

— Bonjour, Monsieur mon fiancé, dit gaiment Suzy. D'abord que je vous remercie pour la magnifique corbeille que vous m'avez envoyée ce matin. Nous ne vous avons pas fait trop attendre?

— « Nous »? Pardon, « toi », protesta tante Ethel. Elle me traîne depuis trois heures dans tous les magasins de la Cinquième Avenue. Je suis rompue.

— Il faut bien que je m'occupe de mon trousseau, repartit Suzannah. Ah! pendant que j'y pense!... Papa désire que l'on ne parle pas de nos fiançailles avant sa grande réception. Il tient à les annoncer lui-même à ses invités. Une surprise qu'il leur ménage pour le dessert.

— Le dessert? Je croyais qu'il s'agissait seulement d'une soirée? dit Georges.

— C'est changé depuis ce matin. Papa a réfléchi

qu'une soirée c'était insuffisant, et il a décidé qu'elle serait précédée d'un dîner où doivent figurer tous les gros bonnets de l'Industrie et de la Finance. Nous allons avoir un travail fou, parce que, naturellement, papa a déclaré qu'il n'avait le temps de s'occuper de rien. Il nous donnera la liste de ses invités; pour le reste, c'est à nous de nous débrouiller.

— Nous nous débrouillerons, chère Suzy, nous nous débrouillerons, soyez sans crainte, affirma Georges. Mrs. Goldwin est là et, ajouta-t-il, en voyant entrer Florent apportant sur un plateau un lunch tout préparé, elle aura pour la seconder votre majordome, qui me confiait à l'instant ses regrets d'avoir trop rarement l'occasion de donner la mesure de ses talents. Ça ne vous effraie pas, Florent, un grand dîner de cérémonie suivi d'une grande réception?

— C'est comme si Monsieur le marquis demandait à un oiseau s'il est effrayé de voler à travers les airs ou à un poisson de nager dans l'eau, répondit Florent avec un sourire avantageux.

**

L'hôtel de Jerry Blackson était fort beau, mais pour que la fête qui devait s'y donner fût aussi réussie que le voulait Mrs. Ethel qui en avait pris la responsabilité, encore fallait-il tirer parti des ressources qu'il offrait.

Ce fut à ce travail que s'attelèrent pendant plusieurs jours Mrs. Goldwin, Georges et Suzy, et, comme il fallait y ajouter les visites chez les couturières, les modistes, dans les maisons de blanc et bien autre part encore, tous trois vivaient au milieu d'une agitation et d'une fièvre que les deux jeunes gens trouvaient charmantes, mais qui enchantaient moins Mrs. Ethel Goldwin, à laquelle — il faut le reconnaître — Georges et Suzy, qui

s'occupaient surtout l'un de l'autre, laissaient la plus grosse part de la besogne.

*
**

Six jours s'étaient écoulés depuis le dîner du *its*, lorsque, vers le milieu de la journée, Jerry Blackson reçut à son bureau un coup de téléphone. Sa physionomie exprima une profonde surprise quand, ayant approché le récepteur de son oreille et ayant demandé qui lui parlait, il apprit qu'il avait au bout du fil Jim W. Milton, le directeur de la *Standard Petroleum*, avec lequel ses rapports étaient plutôt tendus.

— Bonjour, Milton, répondit-il, sans que rien dans sa voix trahît son étonnement. Vous allez bien? Tant mieux. Et alors?... Certainement, vous pouvez venir... Très satisfait de vous voir... Je vous attends.

Blackson raccrocha. Il prit un cigare, l'alluma et, renversé sur son fauteuil, envoya quelques bouffées en l'air.

« Je ferais pari, pensa-t-il en suivant des yeux les volutes de fumée bleue qui montaient vers le plafond, que c'est au sujet de mon affaire de Tchécoslovaquie. J'étais sûr qu'il en aurait le cauchemar. »

Dix minutes à peine après son coup de téléphone, Jim W. Milton faisait son entrée dans le cabinet de Jerry.

Les deux directeurs rivaux étaient physiquement très dissemblables. Jerry Blackson, d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, était corpulent et avait une face ronde et large. Jim W. Milton était grand, sec, avec une figure maigre aux traits accusés.

— Bonjour, Blackson.

— Bonjour, Milton. Asseyez-vous. Un cigare?

Jim prit un cigare dans la boîte que lui présentait

Jerry, l'alluma sans hâte, puis s'enfonça dans son fauteuil.

Les deux hommes, en face l'un de l'autre, restèrent un moment à fumer sans parler. Blackson observait et attendait. Milton se décida.

— Vous m'avez écrit, il y a environ un mois, commença-t-il.

— Oui. Vous ne m'avez pas répondu.

— Je ne pouvais pas répondre, parce que, quand votre lettre est arrivée, j'étais dans le Connecticut. Elle a suivi. Quand elle est arrivée dans le Connecticut, j'étais dans le Massachusetts. Elle a suivi. Quand elle est arrivée dans le Massachusetts, j'étais rentré à New-York. Elle a suivi et je l'ai reçue seulement hier.

— C'est différent.

— Dans cette lettre vous manifestiez le désir...

— Pardon, précisa Blackson, je ne manifestais pas un désir, je faisais une proposition.

— Soit. Vous proposiez qu'au lieu de nous concurrencer, comme nous faisons depuis toujours, nous nous unissions pour former le Consortium de la *Continental Oil* et de la *Standard Petroleum*.

— Exact. Je pensais que, associés, nous ferions le trust des pétroles américains et que ce serait avantageux pour l'un comme pour l'autre.

— Je pense aussi que l'idée est intéressante.

— Plus maintenant pour moi.

— Pourquoi, plus maintenant?

— Parce que maintenant j'ai les pétroles de Tchécoslovaquie depuis huit jours.

— Je sais. Alors?

— Alors la *Continental Oil* ne craint plus la concurrence de la *Standard Petroleum*. Vous ne pouvez plus lutter.

— Je peux parfaitement. Parce que si vous avez les pétroles de Tchécoslovaquie depuis huit jours, moi j'ai, depuis cinq, les pétroles de Pologne.

Si maître de lui qu'il fût, Blackson eut un im-

perceptible froncement de l'arcade sourcilière.

— De sorte, continua Milton, qu'au lieu de nous concurrencer seulement en Amérique, nous nous concurrencerons pareillement en Europe. Vous serez d'un côté des Carpathes et moi de l'autre.

Un doute traversa l'esprit de Jerry.

— Avez-vous réellement les pétroles de Pologne?

Jim Milton sourit.

— Vous pensez que je bluffe?

Il sortit d'une grande serviette en box-calf qu'il tenait sous le bras une carte de la Galicie orientale qu'il étala sur le bureau de Blackson.

— Les parties que vous voyez marquées de hachures, expliqua-t-il, sont les terrains pétrolifères de Smolink, de Lupkow et de Galwitz, sur lesquels la *Standard Petroleum* a pris une option. Un joli morceau, hé, Blackson? Si vous voulez voir les contrats, ils sont en règle.

Sans attendre la réponse, il fit passer sous les yeux de Jerry une série de feuilles timbrées et paraphées.

— Pensez-vous toujours que la *Standard Petroleum* ne peut plus lutter contre la *Continental Oil*? demanda-t-il d'un ton ironique lorsque Blackson eut parcouru les plans...

Celui-ci jugea puéril de contester l'importance de l'opération.

— Je reconnais que nous voilà de nouveau à égalité et que ma proposition redevient intéressante, dit-il. Le trust serait encore plus considérable.

— Il serait presque mondial.

— Alors, nous faisons?

— Peut-être oui, peut-être non, parce que je mets une condition.

— Laquelle?

— Le mariage de votre chère fille avec mon cher garçon.

Jerry regarda son interlocuteur en ouvrant de grands yeux.

— Pourquoi cette condition? Je ne vois pas le rapport...

— Il est simple. Si nous sommes seulement deux associés, chacun cherchera à tirer la couverture de son côté et à mettre l'autre dedans. C'est naturel. Ce sont les affaires. Tandis que si votre fille... Comment s'appelle-t-elle?...

— Suzannah.

— ... Épouse mon garçon...

— Comment s'appelle-t-il?

— Archibald... Je reprends : tandis que si votre chère Suzannah épouse mon cher Archibald, nous devenons une même famille et nous n'avons plus intérêt à nous mettre dedans l'un l'autre, puisque l'argent que vous ferez reviendra un jour aussi bien à mon cher fils qu'à votre chère fille et que, d'autre part, l'argent que je ferai reviendra à votre chère fille comme à mon cher garçon.

Blackson fut frappé par la logique de ce raisonnement.

— Ce serait, en effet, une garantie, dit-il, et je ne demanderais pas mieux si c'était possible. Seulement, ce n'est pas possible. Ma chère fille n'est plus à marier.

— Alors c'est différent. Du moment qu'elle est déjà mariée, n'en parlons plus.

Jim Milton remit sa carte et ses contrats dans sa serviette et se leva.

— Elle n'est pas déjà mariée, précisa Jerry, mais elle est fiancée au marquis de Courçay-Faucigny.

Jim Milton se rassit.

— Si elle est seulement fiancée, nous pouvons continuer la conversation. Vous vous êtes engagé par écrit avec ce marquis?

— Non, pas par écrit.

— Alors, s'il n'y a pas d'écrit, c'est comme s'il n'y avait rien du tout. Ce qui est écrit seulement compte.

Jerry demeura un assez long moment plongé dans ses réflexions, puis demanda :

— Vous tenez essentiellement au mariage?

— Essentiellement. Sans le mariage, pas de trust

— Et avec le mariage, le trust?

— Je suis prêt à signer tout de suite.

— Pour la raison sociale, je resterais en premier : Blackson-Milton?

— Je concède. Dans l'alphabet, B vient avant M.

Jerry se sentait perplexe. Il ne manquait pourtant pas d'esprit de décision, mais il lui en coûtait de renoncer à une alliance qui satisfaisait pleinement sa vanité. D'autre part, il y avait le *businessman* qui se résignait difficilement à laisser échapper une affaire de cette envergure qui le placerait au rang d'un Rockfeller.

— Ne pouvez-vous me laisser un peu de temps pour la réflexion? demanda-t-il.

— Jusqu'à ce soir seulement, parce que si nous ne faisons pas aujourd'hui le trust ensemble, je le fais demain avec la *Colombian Eagle* et la *Royal Putch*. Elles sont disposées. Je peux vous montrer la correspondance.

Cette fois, Blackson n'hésita plus. Le trust sans lui, c'était le trust contre lui. C'était la renonciation à tout espoir d'une ascension nouvelle et même la difficulté de se maintenir au rang qu'il occupait actuellement. Les parchemins, les armoiries, les châteaux historiques et les nobles ancêtres, c'était très joli, mais les affaires d'abord.

— Inutile d'attendre jusqu'à ce soir, dit-il... Je donne ma chère Suzannah à votre cher Macdonald.

— Archibald, rectifia Milton.

Il tira de sa serviette deux nouvelles feuilles qu'il présenta à Jerry.

— C'est un projet de contrat en double exemplaire que j'ai préparé, dit-il. Prenez connaissance

pendant que je téléphone à Archibald pour lui annoncer son mariage. Il prend les bains de mer et fait du golf et du football à Miami. C'est un sportif. Je vais le faire revenir. Il sera là demain.

Jerry Blackson s'absorba dans la lecture de la convention d'après laquelle les deux compagnies fusionnaient sous le titre d'*American and European Oil Exploitation*. Ce fusionnement était subordonné au mariage de miss Suzannah Blackson, fille du directeur de la *Continental Oil*, avec Mr. Archibald Milton, fils du directeur de la *Standard Petroleum*. Ce mariage devait avoir lieu dans un délai maximum de trois mois, faute de quoi les deux parties contractantes reprendraient leur liberté, et celle qui serait responsable de l'inexécution de cette clause verserait à l'autre une indemnité de cent mille dollars.

Pendant ce temps, Jim Milton, qui avait obtenu la communication, conversait avec son fils.

— Bonjour, Archibald... Oui, c'est moi... Je communique avec vous pour vous dire que vous devez revenir tout de suite parce que je viens de vous fiancer à la fille de Jerry Blackson... Je téléphone de son bureau... Pourquoi vous devez épouser?... Parce que c'est nécessaire pour une grosse affaire que nous faisons ensemble... Je ne peux pas expliquer par le fil... Bien, vous êtes un cher garçon... C'est cela. A demain, cher garçon... Bonjour.

Milton quitta l'appareil, et Jerry, ayant achevé la lecture du contrat, déclara :

- Tout est bien ainsi.
- Alors, nous signons?
- Nous signons.

Ils apposèrent leur signature au bas du double exemplaire. Milton en prit un, Blackson garda l'autre, puis ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain soir à dîner, au *Ritz*. Milton viendrait avec son fils, Blackson avec sa fille. Les futurs conjoints seraient présentés l'un à l'autre et les futurs

beaux pères feraient la connaissance, l'un de sa future belle-fille, l'autre de son futur gendre.

— Secouons les mains, Blackson ! Je crois que nous allons faire ensemble de grandes choses dans le pétrole, dit Jim en se levant pour s'en aller.

— Je crois également, Milton, répondit Jerry. Secouons les mains, ce jour est beau !

Ils échangèrent un vigoureux shake-hand.

V

Le boudoir Louis XVI était encombré de cartons de toutes les tailles et de toutes les formes ; sur les chaises, sur les bergères, sur le canapé, des manteaux, des toilettes de ville, de soirée, étalaient leurs élégances. C'était l'envoi des couturiers, des lingères et des modistes, qui attendait la dernière inspection de Suzy avant d'être rangé dans les placards de la garde-robe par la femme de chambre. A mesure que celle-ci emportait, sur l'indication de la jeune fille, un chapeau, une robe ou un manteau, Georges, debout, un carnet et un crayon à la main, le notait gravement. Devant la multiplicité des commandes qu'elle faisait depuis bientôt une semaine dans les grandes maisons de New-York, Suzy avait déclaré, non sans raison, que si l'on ne procédait pas avec méthode, on ne s'y reconnaîtrait jamais et que l'on finirait par ne plus savoir ce qui avait été livré et ce qui restait encore à l'être. Georges se faisait l'effet de dresser le catalogue d'un magasin de nouveautés. Cette besogne incombait habituellement à tante Ethel. Mais celle-ci, qui s'était tous ces derniers jours consacrée exclusivement à sa nièce, avait

trouvé qu'il serait temps de songer un peu à elle-même. Suzy ayant consenti à lui accorder quarante-huit heures de liberté pour s'occuper de ses propres préparatifs, Georges avait été réquisitionné en remplacement de la tante Ethel.

Ce fut au moment où Suzy faisait rectifier à son fiancé une grossière erreur qu'il venait de commettre en inscrivant dans la colonne des chapeaux un carton de bas de soie que Jerry Blackson fit son apparition.

— Comment, c'est vous, papa ! s'exclama Suzy, étonnée de voir son père rentrer d'aussi bonne heure. Vous venez voir où nous en sommes ?

— Non, répondit Blackson, je viens causer.

— Causer ! Est-ce que nous avons le temps de causer ? répondit gaîment Suzy. Nous n'arrêtons pas de travailler.

— Eh bien, arrêtez, parce que j'ai une chose importante à vous communiquer.

— Que se passe-t-il donc, mister Blackson ? demanda Georges, remarquant l'air grave du père de Suzy.

— Il se passe, mon cher garçon, que vous ne pouvez plus épouser ma chère fille, déclara Blackson sans autre préambule.

Suzy laissa tomber le carton qu'elle tenait. Georges demeura comme pétrifié.

— Voyons, mister Blackson, balbutia-t-il au bout d'un instant, ce n'est pas sérieux.

— Si, absolument sérieux.

— Alors, Monsieur, reprit Georges en changeant de ton, je désire une explication. Vous pouviez me refuser la main de votre fille, mais, me l'ayant accordée, je n'admets pas que vous changiez d'avis au dernier moment sans un motif grave. Ce motif, je veux le connaître.

— Je me dérange exprès pour vous le donner.

— Je vous écoute.

— D'abord, cher garçon, je commence par dire

que vous ne devez pas vous formaliser, parce que ce n'est pas votre personne qui est en question. J'ai du regret — je dis comme je pense — que vous ne restiez pas mon futur gendre.

— Au fait, Monsieur, au fait, je vous en prie ! répliqua Georges, nerveux.

Avec une précision d'homme d'affaires, Jerry exposa la situation et raconta l'entretien qu'il venait d'avoir avec Jim Milton.

— Vous devez comprendre que je ne pouvais pas faire autrement que j'ai fait, conclut-il.

— Je comprends surtout, s'écria Georges avec une colère mal contenue, que vous manquez à tous vos engagements !

— Soyez calme. Il n'y a pas d'engagements, puisqu'il n'y a pas d'écrit.

— C'est admirable ! J'aurais dû, n'est-ce pas, vous faire signer un papier avec stipulation de dommages-intérêts ?

— Si j'avais signé, j'aurais payé. Jerry Blackson a toujours fait honneur à sa signature.

— A sa signature seulement !

— Cela seul compte. Soyez calme, je n'ai pas fini. Je pourrais dire : « Je ne vous dois rien. Bonjour. Allez-vous-en », mais vous êtes un garçon sympathique. Je ne peux plus vous donner ma fille, mais je vous garde comme président du Conseil d'Administration de mes filiales tchécoslovaques et directeur technique aux appointements de...

— Eh ! je me moque de vos filiales tchécoslovaques et de vos appointements ! interrompit violemment Georges. C'est miss Suzannah que je veux !

— Dans ce cas, je réponds : impossible. Inutile de continuer. Décidément, avec un Français, on ne peut pas discuter sérieusement. Alors, c'est fini. Bonjour.

Jerry fit un mouvement pour sortir. Suzannah, qui avait suivi la discussion, les yeux assombrés et les lèvres serrées, l'arrêta :

— Fini? Oh! mais pas du tout! J'ai mon mot à dire, moi aussi, car enfin, cette question me concerne un peu.

Jerry se retourna et répondit :

— Dis ton mot, mais dis-le vite. Je suis pressé.

— Oh! ce sera court. Je n'épouserai pas votre Archibald. C'est tout.

— Tu l'épouseras parce que tu dois m'obéir.

— Jamais! Jamais! Jamais! cria Suzy en trépignant. C'est Georges que j'aime! Georges, vous entendez, Georges de Courçay! Et votre Archibald, je l'ai en horreur!

— Tu ne le connais pas.

— Et je ne veux pas le connaître. C'est indigne! Après ce que vous m'avez promis!...

— J'ai promis de te donner un mari quand tu aurais dix-huit ans. Je t'en donne un. Et puis je dis : *Stop!* en voilà assez! Si tu ne comprends pas que je ne dois pas sacrifier une affaire si positivement considérable à des idées romanesques de petite fille, je regrette. Quand nous avons décidé tantôt avec Milton : « Nos deux chers enfants s'épouseront », Milton a téléphoné à son fils qui se baigne à Miami qu'il devait revenir sur-le-champ pour épouser la fille de Jerry Blackson. Est-ce qu'il a fait tant d'histoires, Archibald? Son père lui a seulement dit : « C'est pour raisons d'affaires. » Tout de suite il a répondu : « C'est bon. Je reviens. » Parce que c'est un garçon pondéré. Quand le fils de Jim Milton est pondéré, je ne souffrirai pas que la fille de Jerry Blackson soit excentrique... Tu épouseras parce que tu dois.

Il tourna les talons et sortit, laissant Georges et Suzy médusés. La réaction se produisit presque aussitôt :

— Oh! mais il se trompe, papa, il se trompe, s'il s'imagine que je le laisserai ainsi disposer de moi! Ça ne se passera pas comme ça!

— Non, ça ne se passera pas comme ça. Pour

commencer, j'irai demain dire deux mots à cet Archibald Milton. Je ne peux m'en prendre à Mr. Blackson, qui est votre père, mais le fils de Milton recevra la visite de deux de mes amis!

— Un duel? Mais on ne se bat pas en duel, chez nous. On se boxe, et il doit boxer mieux que vous.

— Ça m'est égal!

— Quand il vous aura mis *knock-out*, nous serons bien avancés. Non, il faut trouver autre chose. Après tout, papa ne peut pas me marier de force.

— Mais il peut vous empêcher de m'épouser en refusant son consentement. Nous sommes dans une impasse! C'est effrayant!

Il se leva et arpenta le boudoir en répétant avec des gestes désordonnés :

— C'est effrayant! Nous sommes dans une impasse! C'est effrayant!

Dans les grandes circonstances, Suzy retrouvait l'esprit calme et positif de sa race et plus particulièrement de son père. Elle se rendit compte que Georges, dans l'état où il était, n'arriverait qu'à compliquer encore la situation.

Elle lui demanda de retourner chez lui, de la laisser mettre un peu d'ordre dans ses idées et surtout de ne rien faire sans l'avertir.

— Mon pauvre Georgie, en ce moment, vous avez perdu tout sang-froid et vous ne feriez que des bêtises. Allez, je vous téléphonerai ce soir.

Quand Georges se fut décidé à s'en aller, elle monta dans sa chambre. Elle en ressortit deux heures plus tard. Elle avait son chapeau, son manteau et tenait une grande valise.

— L'auto! tout de suite! commanda-t-elle à Florent. Et portez cette valise dans la voiture.

Dix minutes plus tard, l'auto vint se ranger devant le perron de l'hôtel et Suzannah jeta en montant l'adresse au chauffeur :

— Au *Pensylvania!*

Le *Pensylvania* était l'hôtel où Mrs. Goldwin

avait loué, pour la durée de son séjour à New-York, un appartement au dixième étage. A peine l'auto de Suzy eût-elle stoppé devant l'entrée du hall qu'un *bill-boy*, autrement dit un chasseur, se précipita pour ouvrir la portière, prendre la valise et s'enquérir de ce qu'il devait en faire.

Suzannah informa le *bill-boy* que la valise était destinée à être transportée ainsi qu'elle-même dans l'appartement numéro huit du dixième étage, mais qu'auparavant elle avait affaire dans le hall.

Le hall du *Pensylvania*, comme celui des grands hôtels de New-York, est une véritable petite ville, en ce sens qu'on y trouve à peu près tout ce que l'on peut désirer : bars, marchands de tabac, de fleurs, de fruits, de comestibles, télégraphe, téléphone, cabinet de consultations médicales, établissement de bains, agence de *Stock-Exchange* qui reçoit les ordres de Bourse, bureaux de location pour les théâtres et les cinémas, offices où l'on peut prendre ses billets de chemin de fer et retenir sa cabine sur les paquebots,... et bien d'autres choses encore.

Suzy se dirigea tout droit vers l'agence maritime. Elle entra délibérément dans le bureau et en ressortit cinq minutes plus tard pour prendre un des ascenseurs qui la déposa à l'étage de l'appartement occupé par Mrs. Goldwin.

Celle-ci était en train d'écrire sa correspondance. Elle se retourna en entendant entrer.

— Comment, c'est toi, Suzy? fit-elle étonnée.

— Oui, c'est moi, ma tante, dit la jeune fille d'une voix saccadée. Je viens vous chercher.

Mrs. Goldwin leva les bras au ciel.

— Encore! s'exclama-t-elle. Tu ne veux donc pas me laisser quelques pauvres heures de tranquillité! J'ai un tas de lettres en retard... Et où veux-tu encore m'emmener?

— En France!

Mrs. Goldwin crut à une plaisanterie et se mit à rire.

— C'est très sérieux, reprit Suzy. Nous partons ce soir.

Ethel regarda sa nièce. Elle remarqua qu'elle paraissait fort surexcitée.

— Voyons, que racontes-tu là? dit-elle. Tu es folle!

— Non, je ne suis pas folle, bien qu'il y aurait de quoi le devenir. Papa ne veut plus que j'épouse Georges de Courçay et prétend me marier au fils de Milton de la *Standard Petroleum!*

Elle raconta la scène qui s'était passée deux heures auparavant entre son père, Georges et elle.

— C'est renversant! Je ne trouve pas d'autre mot, déclara Mrs. Goldwin, suffoquée. Ton père est invraisemblable. Sa conduite n'a pas de nom. Je te plains de tout mon cœur.

— Je ne vous demande pas de me plaindre, répliqua Suzy, mais de venir à mon secours.

— Mais que veux-tu que je fasse, ma pauvre chérie?

— Votre malle, tante Ethel, votre malle! Il y a un départ de paquebot ce soir à onze heures... le *Paris...* New-York-Le Havre. J'ai retenu nos cabines.

Comme lancée par un ressort, tante Ethel sursauta sur sa chaise.

— Tu as retenu nos cabines!

— Oui, en bas, avant de monter. J'ai les coupons dans mon sac.

— Mais c'est insensé! Je ne peux pas partir comme ça, voyons! D'abord, je ne suis pas prête!

— Vous avez plus de trois heures pour vous préparer. Je vous aiderai.

— Non, non, c'est impossible!

— Avant qu'il fût question de mon mariage avec Georges vous aviez fixé votre départ pour cette semaine. Vous m'aviez même proposé de m'emmener. Eh bien! j'accepte, me voilà. Partons!

— C'est tout à fait différent. Alors, je t'aurais

emmenée avec l'assentiment de ton père, tandis qu'à présent... Je ne suis que ta tante, je n'ai pas le droit...

— Vous aimez mieux que je parte avec Georges?

— Suzy, tu ne feras pas cela!

— Non? Eh bien, vous verrez! Comment, tout était convenu, tout le monde était d'accord, tout le monde était content, et parce qu'il prend subitement à un Jim Milton l'idée saugrenue de poser comme condition à je ne sais quel trust mon mariage avec son fils, que je ne connais pas et qui ne me connaît pas davantage, finis les beaux projets, finis les jolis rêves! Noyés, submergés dans les pétroles de Jerry Blackson et de Jim Milton! Et j'accepterais cela? Ah! non, par exemple, non!

— Calme-toi, ma mignonne, je t'en prie... Réfléchis.

— C'est tout réfléchi. Avec vous ou avec Georges, je pars ce soir.

La pauvre tante était affolée. Elle voyait sa nièce dans un état d'exaltation tel qu'elle sentait que tous les raisonnements qu'elle pourrait lui tenir seraient inutiles et elle se demandait — puisque plus rien n'était capable d'empêcher Suzy de mettre son projet de départ à exécution — si le parti le plus sage ne serait pas, en effet, de partir avec elle. Sa présence enlèverait à cette fugue ce qu'elle aurait de compromettant pour Suzannah si elle l'accomplissait en la seule compagnie de Georges de Courçay. Mais, d'autre part, il y avait Jerry Blackson, qui serait en droit de lui reprocher de s'être ainsi prêtée à l'escapade de sa fille.

Mon Dieu! Que tout cela était donc compliqué!

Les hésitations de sa tante n'échappèrent pas à Suzy.

Câline, insinuante, elle s'employa à vaincre les dernières résistances de l'excellente Mrs. Goldwin. Ce départ, dont elle se faisait un épouvantail, n'avait rien en somme de si effrayant. Pour tout le monde,

Suzy aurait accompagné sa tante en France pour faire un voyage d'agrément. Il s'agissait de gagner trois mois, puisque, d'après le contrat passé entre son père et Jim Milton, leur projet d'association ne devait pas avoir de suites si, dans ce délai, elle n'avait pas épousé le jeune Archibald.

La tante Ethel se sentait de plus en plus ébranlée.

— Si au moins j'étais sûre que dans trois mois tout s'arrangera, dit-elle mollement...

— Mais oui, mais oui. Quand papa verra qu'il ne peut plus faire son trust, il en prendra son parti. Il prend toujours son parti de ce qu'il ne peut pas empêcher, et comme il n'aura plus de raisons pour faire de sa fille une Mrs. Archibald Milton, il sera encore bien content d'en faire une marquise de Courçay-Faucigny.

Mrs. Goldwin regarda sa nièce avec attendrissement. Ce petit monstre de Suzy avait réponse à tout. Elle n'était pas très convaincue par le raisonnement que celle-ci lui tenait, mais l'acharnement qu'apportait la pauvre enfant à défendre son bonheur l'émouvait.

La tête penchée sur l'épaule de sa tante, Suzy se mit à pleurer.

— Si vous saviez comme j'ai de la peine!

C'en était trop pour Mrs. Goldwin. Devant les larmes de Suzy, sa résistance tomba.

— Il faut toujours que j'en passe par tes volontés, soupira-t-elle.

C'était la capitulation. Suzy poussa un cri de joie et serra dans ses bras sa tante, à l'étouffer.

— Ah! vous êtes bonne! vous êtes bonne! Je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi, tante chérie!

— Je fais une bêtise, probablement, qui va m'attirer un tas d'histoires avec ton père, repartit Ethel... Enfin!... Mais je mets une condition. Georges ne partira pas avec nous. Je ne veux pas que notre

LE PARADIS RETROUVÉ

départait l'air d'un enlèvement déguisé. Pas de Georges de Courçay sur le *Paris*!

Suzy ne souleva aucune objection. Elle savait bien que dans l'autre Paris, le vrai, ils se retrouveraient. Elle demanda seulement la permission de le prévenir.

Tandis que Mrs. Goldwin procédait à ses préparatifs de départ, Suzannah prenait l'appareil téléphonique et se mettait en communication avec le *Valdorf*, l'hôtel où était descendu Georges.

— C'est moi, Suzy... Bonnes nouvelles, Georgie... Non, non, pas du côté de papa. Je ne l'ai pas revu. Mais tante Ethel m'emmène en France. Ce soir à neuf heures, sur le *Paris*... Ah! non, pas vous... Je voudrais bien, mais tante s'y oppose énergiquement... A Paris, oui, bien sûr... Si je vous aime? Il me semble que je le prouve... Evidemment, il serait plus agréable d'être ensemble. Ça viendra. En attendant, regardez tous les soirs, à dix heures, la troisième étoile de la Grande Ourse. Je la regarderai aussi, à la même heure. Elle nous rapprochera. Au revoir, cher Georgie. Il faut que j'aide ma tante à faire ses malles. A bientôt.

— Au tour de papa, maintenant, murmura-t-elle, après avoir raccroché l'appareil.

Elle prit sur la table une feuille de papier à lettres et écrivit :

MON CHER PAPA,

Ne vous inquiétez pas de mon absence. Je pars en voyage avec tante Ethel. Je reviendrai dans trois mois.

Je vous embrasse tendrement.

Suzy.

Puis, ayant cacheté cette lettre destinée à Jerry Blackson, elle passa dans la chambre pour aider Mrs. Goldwin dans ses préparatifs.

... A dix heures et demie du soir, une auto déposait sur les quais de l'Hudson, éclairés comme en plein jour par les hauts réflecteurs électriques, la tante et la nièce, devant la jetée 57, celle de la *Compagnie Générale Transatlantique*.

Le départ des grands paquebots constitue une des distractions nocturnes de New-York. Il est d'usage que les parents et les amis accompagnent jusqu'à la passerelle les voyageurs. Ils arrivent les bras chargés de fleurs, de boîtes de bonbons et de fruits glacés, de cadeaux de toutes sortes, et la foule des curieux circule, entre des amoncellements de caisses et de malles, attendant le moment où le grand paquebot illuminé, se détachant du quai, descendra majestueusement l'Hudson aux sons de la musique.

Les bagages de Mrs. Goldwin l'avaient précédée et ceux de Suzannah Blackson consistaient dans l'unique grande valise où elle avait entassé à la diable l'indispensable et dont un porteur s'empara à la descente de l'auto.

Au moment où elles approchaient de la passerelle, Suzy poussa une exclamation :

— Georges !

Georges se tenait en effet à la tête du pont volant, surveillant le passage des voyageurs.

— Je vous guettais, dit-il.

— Pas pour venir avec nous, je pense ! s'insurgea Mrs. Goldwin. Je ne veux pas de vous !

— Rassurez-vous. Je viens seulement vous exprimer ma reconnaissance. Voulez vous me permettre de vous embrasser ?

— Pour pouvoir ensuite embrasser Suzy, n'est-ce pas ?

— Voyons, tante, observa celle-ci, le baiser du départ, c'est traditionnel. Regardez : on ne voit que des gens qui s'embrassent. Ne nous faisons pas remarquer !

Georges embrassa Mrs. Goldwin, puis Suzannah. Nous devons dire que le baiser qu'il échangea avec

la jeune fille fut beaucoup plus prolongé que celui qu'il donna à la tante.

— N'attendez tout de même pas trop longtemps pour vous mettre en route, Georgie, lui dit tout bas Suzy.

— Moi? Je pars à minuit par le *Majestic*! Quand vous arriverez en France, j'arriverai en Angleterre. Je n'y resterai pas, soyez tranquille!

La cloche annonça l'imminent départ. Une dernière étreinte des mains. Celles de Georges et de Suzy ont peine à se détacher.

— Allons, viens-tu? dit Mrs. Goldwin à sa nièce... A moins que tu n'aimes mieux rester. Il est encore temps, tu sais; moi, je ne demande pas mieux.

— Au revoir, Georgie! lança miss Suzannah en suivant sa tante. N'oubliez pas la Grande Ourse.

— A dix heures,... troisième étoile... Entendu!

Guidé par le bateau-pilote, le *Paris* gagna le milieu du fleuve. Georges, debout sur le quai, suivit des yeux la ville flottante que ses trois étages éclairés ceignaient d'un triple rang de lumières et qui descendait vers la mer. Les échos joyeux de l'orchestre arrivaient jusqu'à lui, de plus en plus faibles, de plus en plus lointains, puis ils s'éteignirent tout à fait. L'énorme masse illuminée disparut, masquée par les buildings monstres. Le *Paris* avait débouché dans l'estuaire et Georges, immobile, regardait toujours dans la direction du paquebot qu'il ne voyait plus.

VI

... Ce fut dans le même salon du *Ritz* où, une dizaine de jours auparavant, Jerry Blackson avait accordé à Georges la main de sa fille, qu'arrivèrent, à huit heures du soir, Jim Milton et son fils Archibald.

Ce dernier était un grand garçon de vingt-quatre ans, bien fait, solidement musclé, très sportif. Le visage impeccablement rasé, les cheveux agglutinés au gomint, correct, soigné, il réalisait le type du jeune gentleman américain. Au demeurant, d'aspect sympathique avec un visage aux traits réguliers et aux yeux ingénus.

— Voici mon garçon Archibald qui arrive de Miami, dit Jim Milton en présentant son fils à Jerry. Puis, remarquant que celui-ci était seul : Miss Suzannah n'est pas encore arrivée? demanda-t-il.

— Elle ne viendra pas, répondit Blackson.

— Elle est malade?

— Non. Elle est partie en voyage. Je vous aurais prévenu tantôt, mais vous m'aviez dit hier au club que vous seriez absent toute la journée.

— Hier, vous ne saviez donc pas qu'elle devait partir?

— Je ne savais pas. J'ai eu la nouvelle le soir en rentrant du club.

Il prit dans son portefeuille la lettre de Suzy qu'il tendit à Jim Milton.

Celui-ci, après l'avoir lue, la rendit à Blackson en lui disant avec le plus grand calme :

— Très bien. Vous me devez cent mille dollars.

— Non, Milton, répondit Jerry avec la même placidité. Je vous les devrai seulement dans trois mois, si le mariage n'est pas fait, mais il sera fait. Je sais où retrouver Suzannah. L'Agence Burns, à laquelle je me suis adressé immédiatement, m'a informé tantôt qu'elle avait pris avec sa tante le transatlantique pour la France et que leurs bagages avaient été enregistrés pour Paris. Alors, je vais aller la chercher.

Puis, se tournant vers le fils Milton :

— Ne soyez pas impatient. Ce n'est qu'un petit retard.

— Je ne suis pas impatient, répondit Archibald; seulement je ne comprends pas...

— C'est juste. Votre cher père a oublié de vous montrer la lettre.

Dérechef, Blackson sortit de son portefeuille la lettre qu'il donna à Archibald en lui expliquant :

— Ceci est la lettre de ma fille Suzannah, que j'ai trouvée hier en rentrant me coucher.

— Alors, je n'épouse plus? demanda Archibald après avoir lu la lettre.

— Pourquoi n'épouseriez-vous plus?

— Puisque miss Suzannah est partie...

— Mais puisque je vais la ramener! Du moment que vous épousez avant trois mois, c'est régulier.

Le fils Milton, que son père n'avait pas encore mis au courant des clauses du contrat passé avec Jerry Blackson, continuait à ne pas comprendre. Il ne s'y efforça d'ailleurs pas.

— Ah! bien! fit-il simplement.

Le maître d'hôtel apporta, sur leur lit de glace, les inévitables *blue-points* à la sauce tomate, et l'on se mit à table.

— Je vais seulement être obligé de me donner du dérangement, dit Blackson, mais je ne regrette pas trop, parce que je profiterai d'être en France pour aller visiter, à côté, mes pétroles de Tchécoslovaquie.

— Ce n'est pas loin? demanda Archibald qui n'avait sans doute que de vagues connaissances géographiques.

— Oh! en Europe, ce n'est jamais loin. C'est si petit!

Comme, depuis un moment, Jim Milton paraissait absorbé et n'ouvrait la bouche que pour manger :

— Vous êtes mécontent? s'enquit Jerry.

— Je ne suis pas mécontent, Blackson. Je réfléchis. Je réfléchis que s'il faut attendre que vous soyez parti et puis que vous soyez revenu pour faire le mariage, cela va être bien long. J'aime faire vite.

— Vous avez raison. Le temps est argent.

— Alors, si je partais aussi avec Archibald, le mariage pourrait se faire là-bas, aussitôt que vous auriez retrouvé miss Suzannah, et nous économiserions du temps. Je profiterais aussi de l'occasion pour aller voir mes terrains pétrolifères de Pologne.

Jerry Blackson approuva. Archibald déclara qu'il lui était indifférent de se marier à Paris, à Londres, à Vienne, à New-York ou ailleurs, et que la perspective d'un voyage en France était loin de lui déplaire. S'il n'ajouta pas que c'était même ce qui lui souriait le plus jusqu'à présent dans toute cette affaire, c'est que c'était un garçon bien élevé.

Le départ fut décidé séance tenante. Après avoir consulté le tableau des navires en partance, Blackson et les deux Milton constatèrent que l'*Ile-de-France* quittait New-York à la fin du mois. Ils furent satisfaits, Jerry et Jim, parce que c'était le paquebot le plus confortable; Archibald parce qu'il calcula qu'il aurait le temps de retourner à Miami pour prendre part au match de rugby qui avait lieu dans cinq jours.

Cette question réglée, les deux directeurs de la *Continental* et de la *Standard* se mirent à parler de la crise du pétrole, et le dîner s'acheva sans qu'il

fût plus question de miss Suzannah, de son absence ni de son mariage.

*
**

... Douze jours plus tard, Archibald Milton, béatement allongé dans un rocking-chair sur le pont-promenade de l'*Ile-de-France*, fumait une cigarette en rêvassant, tandis que Jim Milton et Jerry Blackson, dans la cabine de la T. S. F., envoyaient des dépêches. Il se sentait très satisfait, le jeune Archibald. Il était deux heures de l'après-midi, le temps était beau, la mer calme, il venait de faire un excellent déjeuner arrosé d'un vieux bourgogne et suivi d'une fine champagne 1883, et la vie lui apparaissait sous de riantes couleurs. La traversée promettait d'être agréable : le sport, piscine, tennis ; la danse : un jazz de premier ordre et quantité de jolies passagères. Ce n'était pas que le fils Milton fût d'une nature très inflammable — du moins ne s'en était-il encore jamais aperçu. Il avait bien eu quelques flirts... pour faire comme tous ses amis de l'Université de Columbia et parce que c'était un passe-temps, en quelque sorte obligatoire pour un jeune Américain de bonne famille, comme le canot, le football, le golf ou la danse ; mais le côté passionnel ou sentimental n'avait jamais tenu beaucoup de place dans son existence, et s'il constatait avec plaisir que les passagères de l'*Ile-de-France* étaient pour la plupart fort avenantes, c'est qu'il est plus agréable de reposer sa vue sur de jolies femmes que sur des laiderons,... sans plus.

Il songeait aussi avec plaisir au but de son voyage. Miss Suzannah Blackson ? Non : voir Paris. C'est un désir qu'il caressait depuis longtemps, et il se félicitait, en son for intérieur, que le brusque départ de sa fiancée — puisqu'on avait décidé que la fille du directeur de la *Continental Oil* était sa fiancée — lui en eût fourni l'occasion.

Telles étaient les aimables pensées qui plongeaient le jeune Archibald dans une molle béatitude, quand un cri qui ressemblait à celui du paon ou de la pintade lui fit tourner la tête, et il aperçut, à quelques pas de lui, une cage assez grande placée devant la fenêtre d'une des cabines de luxe et dans laquelle s'agitait un oiseau dont l'espèce lui était inconnue.

Il se leva et s'approcha pour regarder de plus près. En effet, il n'avait jamais vu un oiseau semblable. Sa gorge et le devant de son cou étaient d'un vert éclatant; la tête et les côtés du cou jaune paille, ainsi que les plumes du flanc, frangées de rouge à leur extrémité. Il semblait couvert d'émeraudes, de topazes et de rubis. Un véritable oiseau des contes de fées.

Archibald l'examinait avec curiosité, quand une jeune femme s'approcha également de la cage et y introduisit quelques graines rouges en disant d'une voix caressante :

— *Batifou!*... Qu'on est beau, Madame!

La propriétaire de l'oiseau, sans aucun doute.

Archibald s'écarta en s'inclinant légèrement.

— Je demande pardon... Je regardais ce curieux volatile, dit-il en matière d'excuse. C'est la première fois que j'en vois un semblable.

— Il est assez rare, en effet, répondit la dame. C'est un oiseau de paradis. Exactement un paradisier-émeraude. On ne le trouve qu'en Nouvelle-Guinée.

— Vous venez de la Nouvelle-Guinée?

— Non, pas moi. J'ai pas mal voyagé, mais je ne suis encore jamais allée chez les Papous! C'est un de mes amis, officier de marine, qui m'a fait ce cadeau. J'y tiens beaucoup, à mon paradis. C'est, malheureusement, très difficile à élever. Aussi je l'entoure de soins presque maternels. Je serais désolée de le perdre.

— Il serait encore très joli empaillé, dit Archibald en manière de consolation.

Cette réponse amena un sourire sur les lèvres de la jeune dame, et ce sourire découvrit de fort jolies dents dont le rouge des lèvres faisait ressortir davantage encore la blancheur.

Archibald le remarqua, comme il remarqua également que son interlocutrice avait des cheveux d'un blond doré, des yeux d'un bleu presque violet, un teint clair, des mains fines, une jambe bien faite, qu'elle était assez grande — pas trop, — mince, souple, en un mot : ravissante.

Il éprouva instantanément le désir de faire plus ample connaissance avec la dame au paradis. Il se présenta :

— Archibald Milton. Je suis le fils du directeur de la *Standard Petroleum*. Vous avez peut-être entendu parler ?

La jolie passagère affirma — par politesse, peut-être ? — que ce nom lui était bien connu. Puis un silence s'établit entre eux. Archibald cherchait quelque chose à dire et ne trouvait rien. Ce grand garçon qui se montrait dans les sports, où il excellait, plein de hardiesse et de décision, s'était toujours senti un peu intimidé en présence d'une jolie femme.

Devant le mutisme du jeune homme, la dame, avec un léger salut, fit un mouvement pour s'éloigner.

Archibald enrageait contre lui-même.

« Mais dis donc quelque chose, *stupid boy!* » pensait-il.

Cette véhémence objurgation eut un résultat. Il ne fut pas extraordinaire, mais enfin le silence fut rompu.

Après une grande contention cérébrale, le fils Milton prononça :

— Il fait beau, aujourd'hui.

— Très beau, en effet, répondit la dame.

— C'est la première belle journée depuis notre départ de New-York... Il est vrai que nous ne

sommes partis que depuis vingt-quatre heures, mais, hier,... la mer était forte... Pas très forte, mais un peu forte tout de même... Il y avait même des vagues.

— Sur la mer, c'est assez naturel, répondit la dame avec un sourire légèrement moqueur.

« Je dois lui paraître stupide », pensa le fils Milton.

Changeant de sujet, il demanda :

— Vous allez peut-être en France?

— Naturellement, puisque c'est là que se rend notre paquebot.

— A Paris?

— A Paris,... oui...

— Moi également. C'est la première fois.

— Un voyage d'agrément?

— Pas positivement. Je vais me marier.

— Et vous trouvez que ce n'est pas un agrément? dit-elle en riant. Si votre future femme vous entendait! Ainsi, vous allez épouser une Parisienne?

— Non, une jeune miss de New-York. La fille de Jerry Blackson, de la *Continental Oil*. Vous avez peut-être aussi entendu parler? Elle est partie sur le *Paris*, il y a une douzaine de jours, avec sa tante. Alors je suis parti avant-hier sur l'*Île-de-France*, avec mon père et mon futur beau-père, pour aller la retrouver. Voilà.

— Ah! parfaitement,... parfaitement..., dit la dame d'un air qui indiquait qu'elle ne saisissait pas très bien pourquoi un jeune Américain et une jeune Américaine traversaient séparément l'Atlantique pour aller se marier en France, alors qu'il eût été si simple de s'épouser chez eux.

Elle jugea cependant indiscret de demander une explication.

Une légère brise s'étant élevée, la dame déclara qu'il était temps de rentrer son oiseau dans sa cabine.

Archibald se précipita pour l'aider à décrocher la cage.

— Il y a bal ce soir, dit-il, tout en se livrant à cette opération. Aimez-vous la danse ?

— Je ne la déteste pas.

— Alors, permettez-moi de vous inviter, et comme je prévois que vous serez très sollicitée, je vous demanderai de me réserver tout de suite le premier one-step, le premier tango et le premier blue.

— Seulement ? répondit-elle en riant.

— Oh ! d'autres encore si vous voulez bien.

— Tenons-nous-en à ces trois-là, pour le moment.

Au revoir, cher Monsieur.

Archibald la regarda s'éloigner, puis il alla s'adosser à la rambarde, alluma une cigarette et s'absorba dans ses pensées, tout en suivant des yeux la fumée qu'en lentes bouffées il envoyait en l'air.

Il ne se rendait pas bien compte de ce qu'il éprouvait. Certainement, elle était très jolie, cette blonde voyageuse, mais il ne manque pas de jolies femmes en Amérique. Il se rappelait ses quelques flirts : Elsie Bell, Lilian Wharton et Dorothy, sa camarade de l'Université de Columbia. Peut-être même Dorothy était-elle encore plus jolie que la dame au paradis. Et pourtant, jamais il n'avait ressenti ce quelque chose de nouveau, d'indéfinissable... Curieux ! Une passagère qu'il ne connaissait pas il y a une demi-heure... Il ne savait même pas qui elle était... Au fait, qui pouvait-elle bien être ?

La conversation avait eu lieu en français qu'Archibald parlait couramment, avec, seulement, un léger accent et parfois quelques expressions impropres et quelques tournures inusitées.

— Une Américaine ? Certainement pas. Une Française ? Il m'a semblé qu'elle avait un accent,.... mais ce n'était pas le même que le mien... Et puis, qu'est-ce que cela me fait, après tout ? Allons faire un tennis, cela vaudra mieux.

Il se rendit, en effet, au tennis, joua pendant une

heure et, pendant une heure, dans l'excitation du jeu, ne pensa plus à la dame au paradis.

La partie terminée, alors qu'il prenait le chemin de sa cabine pour se changer, il rencontra le commissaire du bord. Ils échangèrent quelques phrases banales, puis, tout à coup, il demanda :

— Quelle est donc cette personne que j'ai aperçue tout à l'heure en train de donner des graines rouges à un curieux oiseau? Vous voyez qui je veux dire?

— Très bien. C'est la comtesse Zobrowska. Une Polonaise.

— Ah? Le comte est sans doute également sur le bateau?

— Il n'y a plus de comte Zobrowski. Il est mort depuis deux ans.

— Alors elle est veuve?

— Dame oui, puisque son mari est mort.

— Elle paraît bien jeune pour être veuve.

— Elle est jeune, en effet. Vingt-deux ans, je crois, mais le comte était beaucoup plus âgé qu'elle. Grosse fortune, d'ailleurs. Elle passe la majeure partie de son temps à Paris ou en voyage. Je sais tout cela, parce que c'est l'*Île-de-France* qui a emmené, il y a trois mois, la comtesse à New-York et qu'au cours de la traversée elle m'a raconté son histoire. C'est une femme charmante... Vous permettez? On me réclame.

Le commissaire s'éloigna et Archibald regagna sa cabine pour enlever son costume de flanelle blanche et revêtir son smoking, car l'heure du dîner approchait. Il éprouvait une intime satisfaction à savoir que la comtesse Zobrowska était veuve et qu'elle allait à Paris. Pourtant, que lui importait qu'elle fût veuve ou mariée, qu'elle allât à Paris ou ailleurs, puisqu'il devait épouser la fille de Jerry Blackson?

Néanmoins, sans savoir pourquoi, il se mit à siffloter un air joyeux tout en s'habillant.

VII

Un désastre ! Le paradis a disparu !

La catastrophe se produisit deux jours après la première entrevue d'Archibald Milton avec Marie Zobrowska.

On était en train de déjeuner quand la femme de chambre de la comtesse vint l'avertir qu'elle avait trouvé la cage de *Batifou* ouverte et plus d'oiseau dedans.

Pendant deux heures on l'avait cherché dans tous les coins. Introuvable. Sans aucun doute, *Batifou* s'était évadé.

Alourdi par sa somptueuse parure de plumes, le paradisié ne peut voler bien longtemps. On se trouvait en pleine mer. Le pauvre *Batifou* était destiné à servir de pâture aux poissons.

Bouleversée par la perte de son oiseau, la comtesse Zobrowska quitta la table avant la fin du déjeuner et alla s'enfermer dans sa cabine.

Archibald était navré.

Il avait organisé un match de tennis où la comtesse devait être sa partenaire. La partie était désorganisée.

Désœuvré, le fils Milton, après avoir erré comme une âme en peine, du fumoir au salon, du pont-promenade au spardeck, regagna à son tour sa cabine, prit au hasard, sur sa tablette, un roman américain, s'allongea sur son lit et commença à lire.

Cette lecture, conjuguée avec la chaleur qui

régnait dans la cabine, le plongea bientôt dans une douce somnolence dont il fut tiré, au bout d'un temps qu'il ne put déterminer, par un bruit léger.

Il ouvrit les yeux et demeura bouche bée.

Batifou était devant lui, perché sur l'armoire à glace.

Après un vol au-dessus de la mer, l'oiseau, fatigué, ne voyant rien où se poser, était revenu au paquebot et était entré dans la cabine, par le hublot grand ouvert.

Archibald se leva doucement, ferma le hublot et se mit en devoir de capturer *Batifou*. Il y parvint sans trop de peine; le paradisier paraissait épuisé. Ce fut seulement lorsqu'il se sentit pris qu'il se mit à se débattre et à donner des coups de bec.

Craignant de le laisser échapper, Archibald avisa dans un coin sa caisse à chapeaux. Il y introduisit sa capture, rabattit le couvercle et, sa caisse à la main, courut jusqu'à la cabine de la comtesse.

— C'est moi, Archibald Milton! cria-t-il, à travers la porte. Le paradis est retrouvé. Je l'ai mis dans ma caisse à chapeaux!

Une exclamation répondit de l'autre côté de la porte qui s'ouvrit, et Marie Zobrowska apparut sur le seuil.

— Vous l'avez retrouvé! s'écria-t-elle. Quel bonheur! Où était-il?

— Sur mon armoire à glace...

— Entrez, entrez vite!

Elle fit entrer Archibald, et tous deux procédèrent à la translation de *Batifou* de la caisse à la cage.

— Ah! monsieur Archibald! s'exclama la jeune femme. Je vous dois une joie véritable. Je vous remercie, je vous remercie beaucoup...

Dans un mouvement d'expansion, elle serra dans ses mains les mains du jeune Américain. Elle aper-

çut sur le dessus de la main gauche d'Archibald une égratignure : un coup de bec de *Batifou*.

— Mais il vous a fait mal ! s'écria-t-elle. Attendez !

Elle courut à son nécessaire de toilette, imbiba d'eau de Cologne un morceau d'ouate et se mit à tamponner délicatement l'éraflure.

Elle s'était un peu penchée en avant et ses cheveux effleuraient le visage du fils Milton.

— Ça ne pique pas trop ? demanda-t-elle.

— Ça ne pique pas du tout, répondit Archibald qui respirait avec délices le parfum d'héliotrope de la soyeuse chevelure dorée. C'est très agréable.

Cet incident resserra l'intimité entre la jolie comtesse polonaise et le jeune Américain.

Archibald se montrait de plus en plus assidu auprès de la charmante passagère qui, de son côté, ne paraissait trouver aucun déplaisir à ces assiduités.

Cependant, et tandis que les jours passaient fort agréablement pour le fils Milton et Marie Zobrowska, l'*Ile-de-France* poursuivait sa route. On approchait du Havre.

... Il était dix heures du soir. Délaissant la grande salle où l'on dansait, Archibald et Marie Zobrowska étaient montés prendre l'air sur le pont.

Archibald se montrait peu loquace.

— Comme il fait bon ! remarqua la jeune femme. Pas un souffle de vent. Et le ciel... Voyez ces étoiles...

— Oui, soupira Archibald. Il y en a beaucoup.

— Pourquoi dites-vous cela en soupirant ?

— Parce que je suis mélancolique. Je pense que demain nous arriverons et que je ne serai plus sur le bateau, comme en ce moment.

Il poussa un nouveau soupir.

— Vous regretterez l'*Ile-de-France* à ce point ?

— Pas l'*Ile-de-France*. Une personne qui est dessus. Elle a été trop courte, cette traversée.

— Six jours. Évidemment, ce n'est pas très long...

— Comme vous dites cela !

— Comment voulez-vous que je le dise ?

— Je ne sais pas. Je souhaiterais vous voir aussi un peu mélancolique parce que c'est notre dernier soir ; mais probablement, vous êtes satisfaite d'arriver. Vous pensez aux amis que vous allez revoir et pas du tout à moi que vous allez quitter.

Elle protesta :

— En voilà des idées ! Je garderai le meilleur souvenir du charmant compagnon que vous avez été pour moi. Comment en serait-il autrement, ajouta-t-elle, avec un petit rire un peu forcé : c'est vous qui m'avez rendu mon paradis perdu !

— Je vous ai rendu votre paradis, mais vous allez emporter le mien, répliqua Archibald. Mon paradis, à moi, ce n'est pas un oiseau dans une cage. C'est vous qui allez vous envoler.

— En France, vous retrouverez votre fiancée...

Archibald haussa les épaules d'un air indifférent.

— Vous n'êtes pas plus pressé de la revoir ? Vous ne l'aimez donc pas ?

— Je ne l'ai jamais vue, ... même pas en photographie.

Elle le regarda, étonnée. Depuis leur première rencontre où il lui avait appris, en termes vagues, qu'il se rendait en France pour se marier, il n'avait plus été fait la moindre allusion à ce sujet.

— Alors, pourquoi l'épousez-vous ? demanda-t-elle.

— Parce que mon père le désire. Je vais vous raconter. J'étais à Miami en train de faire du sport. Il me téléphone de New-York : « Reviens tout de suite. Tu te maries avec la fille de Jerry Blackson, mon vieil ennemi qui devient mon vieil ami. C'est pour des raisons d'affaires. » Moi, je ne pensais pas du tout à me marier, mais du moment que c'était pour les affaires paternelles, je ne voyais pas d'in-

convénient à épouser la fille de Jerry Blackson. Seulement, quand je suis arrivé à New-York, elle s'était embarquée, la veille, pour la France, avec sa tante.

— Elle ne savait donc pas que vous alliez venir?

— C'est au contraire parce qu'elle le savait qu'elle était partie.

— Je comprends que cela vous ait jeté un froid.

— Ni un chaud ni un froid. Ça m'était égal. Ce qui me contrariait le plus, c'était d'avoir interrompu mon entraînement à Miami. Mon père et Jerry Blackson décidèrent alors qu'on allait partir à la recherche de miss Suzannah. Je n'y voyais toujours pas d'inconvénient. Il y avait longtemps que j'avais envie de venir en France. Et l'on est parti. Voilà!

— Et vous savez où se trouve miss Blackson?

— Son père prétend qu'elle est à Paris avec sa tante. Il a trois mois pour la retrouver.

— Pourquoi trois mois?

— C'est une combinaison entre Jerry Blackson et mon père, à propos de leurs pétroles. Je n'y entends rien. Tout ce que je sais, c'est que Mr. Blackson, avant de s'embarquer, a câblé à l'Agence Pickerton, de Paris, de mettre, dès son arrivée, son meilleur détective à sa disposition.

— Quelle drôle de façon de se marier! ne put s'empêcher d'observer Marie. Une jeune miss que vous ne connaissez pas et qui, de son côté, ne paraît pas extrêmement désireuse de faire votre connaissance.

— Vous pouvez dire : pas désireuse du tout, puisqu'elle a traversé tout exprès la Grande Mare pour mettre de la distance entre nous.

— Et cela ne vous a pas arrêté?

— A ce moment-là, je considérais la chose comme ayant si peu d'importance! Épouser miss Blackson m'était tout à fait indifférent.

— Même ne l'aimant pas? Même sans qu'elle vous aime?

— Chez nous on s'épouse d'abord. On voit ensuite si l'amour vient.

— Et s'il ne vient pas?

— Alors on divorce. C'est si facile. On peut être mariés le matin et divorcés le soir. Voilà pourquoi je ne me préoccupais pas du tout de ce qui arriverait. Maintenant, je m'en préoccupe énormément. Vous ne me demandez pas pourquoi? Je vais vous le dire tout de même, parce que voilà trois jours que j'en ai envie, et puis, si je ne vous le dis pas ce soir, jamais je ne pourrai plus vous le dire, puisque demain nous quittons le bateau. Alors, voilà : en vous rencontrant devant la cage de l'oiseau, je vous ai trouvée si captivante que je me suis instantanément enflammé pour vous! Jamais je ne m'étais enflammé pour personne,... mais vous! Si vous saviez combien vous m'avez impressionné! Jamais je n'avais été impressionné de la sorte! Je ne peux pas vous expliquer... Devant vous, je suis troublé,... timide,... comme un tout petit garçon...

Il s'arrêta, réfléchit un instant, puis brusquement :

— Voulez-vous que nous nous sauvions tous les deux?

Cette proposition imprévue provoqua d'abord chez la jeune veuve un léger soubresaut, puis elle se mit à rire.

— Un enlèvement? Eh bien, pour quelqu'un de timide, mes compliments!...

Archibald demeura tout penaud, épouvanté de ce qu'il avait osé dire.

— Excusez,... pardonnez, balbutia-t-il. Comment ai-je pu exprimer une chose aussi incorrecte! Oh! combien je regrette! Vous allez avoir une détestable opinion de moi! Je suis un stupide garçon!

Devant son air navré, Marie Zobrowska songea d'autant moins à lui tenir rigueur que, au fond, elle n'en avait nulle envie.

— Allons, ne vous désolez pas. Vous voyez que je prends la chose en riant.

— Il y a une chose qu'il faut prendre en riant et une autre qu'il ne faut pas, répliqua-t-il. L'autre c'est quand je dis que je suis enflammé pour vous!

Elle fit le geste de lui placer la main devant la bouche :

— Chut! chut! Ne dites pas de pareilles folies! Votre flamme — si flamme il y a — ne peut être qu'un feu de paille. Vous avez quitté New-York, il y a six jours, avec l'idée d'épouser miss Blackson...

— Oui, mais, depuis, je vous ai rencontrée sur le bateau, de sorte que maintenant ce n'est plus du tout miss Suzannah Blackson que j'ai l'idée d'épouser...

Il hésita, puis, sans lever les yeux, murmura :

— Ah! si vous vouliez devenir ma femme à la place de miss Suzannah!

La façon ingénue avec laquelle le jeune Américain traduisait souvent sa pensée amusait d'ordinaire Marie Zobrowska. Il lui faisait l'effet d'un grand enfant, à l'âme peu compliquée, qui exprime naïvement ses sensations et ses sentiments, et elle trouvait quelque chose de touchant à cette candeur. Cette fois, elle ne songea même pas à en sourire. Elle demeura seulement un peu interdite.

— Votre femme, moi? dit-elle. Vous n'y pensez pas, voyons! C'est insensé!

— Pourquoi, insensé?

— Nous nous connaissons à peine... Rien que six jours, songez donc...

— C'est bien assez!

— Peut-être pour un mariage à l'américaine, où l'on s'épouse et divorce en vingt-quatre heures... Mais je suis Polonaise, et, dans mon pays, c'est beaucoup plus long pour se démarier, je vous en préviens.

Elle s'était efforcée de conserver un ton léger, mais elle y parvenait de plus en plus difficilement.

— Si vous étiez ma femme, je ne penserais jamais à me démarier, affirma Archibald.

— Qui sait?

— Moi je sais, parce qu'avec vous ce ne serait pas un mariage où l'on s'épouse d'abord sans savoir si l'on s'aimera ensuite, mais un mariage où l'amour est déjà venu quand on s'épouse... Je parle pour moi, parce que vous... je ne sais pas...

Il s'arrêta, attendant la réponse. Marie Zobrowska, la tête baissée, demeura silencieuse. C'est une question qu'elle n'avait encore jamais eu l'idée de se poser, tant elle était convaincue qu'il ne pouvait s'agir entre eux que d'un simple flirt... pour occuper agréablement les loisirs de la traversée.

— Vous ne répondez rien? demanda-t-il anxieusement.

— Je ne réponds rien, dit-elle, parce que je m'attendais si peu à vous entendre parler ainsi que vous m'en voyez toute désorientée. Non, sincèrement, je ne m'y attendais pas. Je considérais que nous nous prêtions l'un et l'autre à une agréable aventure qui, commencée devant l'estuaire de l'Hudson, prendrait fin à l'embouchure de la Seine.

— Pour moi, ce n'est pas cela du tout.

— Je m'en aperçois et je m'en effraye un peu. Réfléchissez, Archibald. Supposez que je ne sois pas plus raisonnable que vous. Vous vous trouveriez avec deux fiancées sur les bras!

— Je ne serais pas embarrassé pour choisir...

— Et votre père? Quand vous iriez lui annoncer que vous voulez épouser une personne que vous ne connaissiez pas il y a six jours?

— Il veut bien m'en faire épouser une que je ne connais pas du tout.

— Il a, pour le vouloir, des raisons particulières.

— Moi aussi, j'ai des raisons particulières pour ne plus le vouloir.

— Et vous croyez qu'il se rendrait à ces raisons?

Archibald resta subitement interloqué.

Comme un jeune cheval emballé, sous l'aiguillon d'une passion d'autant plus aiguë que c'était la première qu'il éprouvait, il venait de galoper, galoper, sans réfléchir, sans se préoccuper des contingences. Son père, c'est vrai... Il y avait son père, et il connaissait d'avance sa réponse : « Tu veux épouser malgré moi une comtesse polonaise? Marche, mon garçon, seulement je te coupe les vivres et je te déshérite. »

Or, il ne vivait que des très larges subsides que lui accordait Jim Milton. Personnellement, il ne possédait pas un dollar. Et pour en gagner par ses propres moyens... il ne se faisait pas d'illusion sur l'étendue de ses capacités. Il connaissait à fond le noble art de la boxe, il montait à cheval comme un *cow-boy*, il était de première force au tennis, au golf, au football, mais à part cela... Alors, à moins de s'exhiber sur le *ring* ou dans un cirque... Mais il n'y a que dans les productions cinématographiques que l'on voit le prince déchu instantanément engagé à des prix fabuleux par un impresario et, sous l'anonymat d'un masque noir, émerveiller les foules en domptant des chevaux jusqu'alors indomptables, ou en mettant *knock-out* tous les champions du monde.

« Je ne suis qu'un fils à papa, songeait-il amèrement, et un « fils à papa » auquel le papa ferme sa bourse, ce n'est rien du tout. »

— Je reconnais, avoua-t-il, que pour le mariage il y aurait peut-être actuellement des difficultés. Alors, je ne demande plus qu'une seule petite chose...

— Et quelle est cette seule petite chose?

— C'est que demain, quand nous descendrons du bateau, nous ne nous disions pas adieu, mais au revoir... Au revoir à Paris, puisque c'est là que vous allez et que je vais aussi.

— Nous revoir? répondit-elle, indécise... A quoi bon? Il faudra toujours finir par nous séparer.

— Mais ça ne serait plus demain. Miss Suzannah ne va pas être retrouvée tout de suite, j'espère. J'aurai peut-être la chance qu'on mette beaucoup de temps à la retrouver... Et si on ne la retrouvait pas? Elle a écrit qu'elle reviendrait seulement dans trois mois. Dans trois mois, c'est trop tard. Si le mariage n'est pas fait avant, il ne se fait plus. Vous disiez tout à l'heure que nous nous connaissions seulement depuis six jours et que ce n'est pas suffisant. Eh bien, pendant que son père chercherait miss Suzannah, nous aurions le temps de mieux faire connaissance, et si le bonheur voulait que Mr. Blackson n'arrive pas à la découvrir à temps, s'il voulait aussi, le bonheur, que vous vous sentiez alors un peu d'inclination pour moi, rien ne s'opposerait plus à ce que nous fassions mariage ensemble. Vous ne pouvez pas refuser de me laisser courir ma chance, à moins que vous ne soyez déjà décidée à ne jamais vouloir de moi... Dans ce cas, je n'ai plus rien à dire.

Ayant annoncé qu'il n'avait plus rien à dire, Archibald se mit à parler de plus belle.

Ils étaient seuls sur le pont. Les étoiles innombrables clignotaient dans le ciel, une longue traînée d'argent traçait sur les flots comme un chemin de lumière qui frissonnait au miroitement de petites vagues serrées et courtes, l'orchestre du bal jouait un tango dont l'écho arrivait jusqu'à eux dans un murmure alangui, et la jeune femme, enveloppée dans sa cape blanche, appuyée à la barre de cuivre du bastingage, écoutait, un peu troublée, les paroles que continuait à lui murmurer Archibald.

Que demandait-il? Simplement de la revoir à Paris. Elle ne pouvait pas refuser... Cela ne l'engageait à rien... Il serait si content! Elle n'avait donc pas un peu de regret, elle aussi, à la pensée que demain ils ne se verraient plus?

— Je compte aller, mardi prochain, prendre le

thé, à cinq heures, chez Rupelmayer, dit-elle enfin. Je ne peux pas vous empêcher d'avoir envie d'aller prendre aussi du thé chez Rupelmayer ce jour-là.

Il poussa un cri de joie et, lui prenant les deux mains, il se mit à les embrasser alternativement avec transport.

— Voyons,... finissez.

Mais il tenait les mains de la jeune femme emprisonnées dans les siennes et continuait de plus belle, en répétant :

— C'est pour remercier,... c'est pour remercier...

... Cependant, Jerry Blackson et Jim Milton achevaient leurs cigares dans le fumoir.

— Comme demain nous sommes arrivés au Havre et après-demain à Paris, disait Blackson, j'ai demandé tantôt par T. S. F. à l'Agence Pickerton de m'envoyer mardi matin, au *Claridge*, son meilleur détective. Je paierai ce qu'il faut et, avant huit jours, ma chère fille sera retrouvée.

VIII

Huit jours, ce fut, en effet, ce que demanda Percy Walker, le détective privé de l'Agence Pickerton, quand, à la date indiquée par Jerry Blackson, il se présenta au *Claridge* et que le père de Suzannah lui eut fait savoir ce qu'il attendait de ses talents, après lui avoir fourni les renseignements susceptibles de l'aider dans ses recherches.

— Une semaine. Moins, peut-être, mais certainement pas plus, affirma le détective.

Sur cette assurance, Jerry Blackson, laissant l'agent se débrouiller, entreprit avec Jim Milton la visite méthodique de Paris, de ses monuments et de ses attractions.

Archibald ne participait pas à ces explorations. Tandis que Jerry et Jim, sous la conduite d'un guide particulier, visitaient consciencieusement, le jour : les Invalides, le Musée du Louvre, la Tour Eiffel, Versailles; le soir : l'Opéra et les établissements de nuit de Montmartre et de Montparnasse, Archibald poursuivait avec la comtesse Zobrowska son idylle, qui se déroulait dans les salons de thé où il retrouvait la jeune femme, dans les magasins où elle allait faire ses emplettes, parfois aussi dans l'automobile qui les emmenait déjeuner ou dîner aux environs de Paris, dans une hôtellerie, à la lisière d'une forêt ou sur les bords d'une rivière.

Avec la belle insouciance de sa jeunesse, il s'abandonnait aux charmes de l'heure présente, sans

se préoccuper de cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête en la personne de miss Suzannah.

Marie Zobrowska commençait à s'en préoccuper davantage.

« C'est absurde, ce que nous faisons, se disait-elle parfois. On retrouvera miss Blackson, c'est fatal... Alors, à quoi nous mène cette folle aventure, sinon à rendre plus pénible une séparation qui doit forcément arriver? »

Elle prenait alors la résolution de prétexter une affaire de famille ou d'intérêt nécessitant son départ pour Varsovie, puis elle se rappelait les paroles d'Archibald : « Me sentir auprès de vous, c'est un si grand contentement pour moi ! Vous ne pouvez pas savoir... Et quand je me retrouve chez moi, je suis content encore parce que je revis les heures que nous venons de passer ensemble et que je me dis qu'il y en aura de pareilles demain. » Alors, elle n'écoutait plus la voix de la raison et, le lendemain, elle revoyait Archibald Milton.

... Le matin du 12 juin, vers onze heures — le septième jour depuis que l'agent de la maison Pickerton avait été chargé de retrouver les traces de Suzannah et de sa tante, — Archibald, debout devant un miroir accroché à la fenêtre, achevait de se raser dans sa chambre. Tout en maniant son « Gillette », il songeait que, aussitôt après déjeuner, il irait prendre la comtesse en auto et qu'ils partiraient pour une randonnée du côté de Fontainebleau.

Le ciel était bleu, ses pensées étaient roses et sa bonne humeur se traduisait sous la forme d'un air joyeux qu'il sifflotait, quand la porte s'ouvrit et Jim Milton entra.

— Hello, mon cher garçon, une bonne nouvelle ! Blackson a retrouvé sa fille.

Archibald resta pétrifié, son rasoir mécanique en l'air.

— Miss Suzannah est retrouvée? bégaya-t-il... Elle est là?

— Elle n'est pas encore là, parce que Blackson vient seulement de recevoir le rapport de l'agent. Il va la chercher après le déjeuner. Nous allons faire enfin connaissance avec elle. Tu n'as pas l'air satisfait?

— Si... Oh! si... Seulement... j'avais disposé de ma journée. Je devais aller à Fontainebleau avec des... des amis.

— Tu as déjà des amis dans Paris? fit Jim, étonné.

Embarrassé, Archibald hésita une seconde :

— Des anciens camarades de l'Université de Columbia..., expliqua-t-il. Ils sont à Paris depuis... quelque temps déjà. Nous nous sommes revus... l'autre jour et nous avons organisé une partie pour tantôt.

— Il faut la désorganiser. Il ne serait pas correct que tu sois absent quand Blackson ramène ta fiancée. Achève de t'habiller et viens nous rejoindre en bas. Blackson attend pour nous lire le rapport de l'agent. Fais vite.

Son père parti, Archibald lança à la volée sa serviette éponge à travers la chambre, bouscula deux ou trois chaises et envoya dans son *punching-ball* suspendu au mur une série de *swings* formidables. Les nerfs un peu calmés par ces exercices violents, il s'assit sur le bord de son lit, les coudes aux genoux, et se prit à songer, le menton appuyé sur ses poings.

Stupide histoire! Encore plus stupide, cette petite Blackson qui n'était même pas capable de se cacher convenablement. C'était bien la peine de traverser l'Atlantique pour se faire dénicher dans Paris en moins de huit jours! Et lui, maintenant? Et Marie Zobrowska? Qu'allaient-ils devenir? C'était la catastrophe!

Il fut tiré de son amère méditation par la son-

nerie du téléphone. Son père et Blackson s'impatientaient.

— Ils sont bien pressés, eux ! grommela-t-il.

Il se leva, essuya son savon, acheva de s'habiller et se décida à descendre pour aller entendre, dans l'appartement que Blackson occupait au premier étage du *Claridge*, le rapport de l'Agence Pickerton.

Ce rapport, qui faisait le plus grand honneur à l'habileté professionnelle du détective Percy Walker, s'étendait pendant quatre pages sur les multiples recherches qui avaient été opérées et finissait par établir que Mrs. Goldwin et miss Suzannah Blackson occupaient actuellement les chambres 22 et 24 à l'*Hôtel Edouard VII*, sous le nom de Mrs. Jane Burnett et miss Betty, sa fille, de Londres.

— N'avais-je pas dit, Milton, s'écria triomphalement Jerry après sa lecture, qu'en huit jours ma chère fille serait retrouvée ?

— Exact, Blackson, vous aviez dit, reconnut Jim. Ce Walker est réellement un habile garçon.

— Les détectives de l'Amérique sont les premiers dans le monde, déclara péremptoirement Jerry.

Affirmation erronée en l'espèce, car Percy Walker, qui s'intitulait sur ses cartes : « Ex-détective de la Police privée de Chicago », s'appelait en réalité Bonichon et était né aux Batignolles.

L'audition de ce rapport avait causé à Archibald une sensation analogue à celle qu'éprouve un condamné à la lecture de son arrêt. Il s'efforça néanmoins de faire bonne contenance et parvint même, avant de remonter chez lui, à exprimer, d'une façon suffisante, son contentement devant la perspective de faire connaissance avec miss Suzannah.

Blackson sonna Florent.

— Occupez-vous sur-le-champ de m'avoir dans cet hôtel un autre appartement avec une chambre de plus pour miss Suzannah que je ramène cet après-midi.

A cette nouvelle, Florent, se départant de sa correction habituelle, ne put s'empêcher de s'exclamer, dans un sursaut :

— Comment? Monsieur a retrouvé miss Suzannah?

— Qu'y a-t-il de surprenant à cela, puisque je suis venu spécialement pour la chercher? répliqua Blackson avec flegme.

Déjà, Florent s'était figé dans l'attitude impassible qui convient à un domestique de bonne maison.

— Que Monsieur m'excuse, dit-il. Je vais exécuter les ordres de Monsieur.

Raide comme un piquet, Florent se retira.

*
**

Cette même journée du 12 juin, Georges, dans le cabinet de travail de l'appartement qu'il occupait rue de Monceau, préparait, d'après les notes qu'il avait prises en Amérique, le rapport qui lui avait été demandé par le Ministère du Travail, quand son domestique vint lui annoncer que deux dames insistaient pour le voir.

Il demeura fort surpris en se trouvant en présence de Suzannah et de sa tante.

Si, depuis leur arrivée à Paris, ils se voyaient presque quotidiennement, ils s'entouraient de certaines précautions. Il fallait un motif bien impérieux pour que Suzy et Mrs. Goldwin arrivassent ainsi chez lui à l'improviste. Elles paraissaient d'ailleurs fort agitées.

— Quoi! c'est vous! Que se passe-t-il donc? demanda-t-il.

— Ce qui se passe? s'exclama Mrs. Goldwin. Ne le savez-vous pas?

— Comment le saurais-je?

— Ce n'est donc pas vous qui nous avez téléphoné?

— Moi? Mais non.

Les deux femmes se regardèrent avec stupeur.

— On vous a téléphoné? reprit Georges. Quand? A quel propos? Expliquez-vous.

La tante Ethel laissa la parole à Suzy.

— Voilà, dit-elle. Il y a trois quarts d'heure, on téléphone. Je vais à l'appareil. « Mrs. Burnett? » demande-t-on. Naturellement, je pense : « C'est Georges », puisque, seul, vous connaissez tante Ethel sous ce nom. Je réponds en riant : « Non, pas Mrs. Burnett, miss Betty. Bonjour, Georges. Ça va bien? » Et voilà ce que j'entends : « Mr. Blackson est à Paris. Vous êtes découvertes. Il arrivera à votre hôtel à deux heures. Déménagez. » Je reste un instant pétrifiée, puis je veux parler à mon tour. Plus rien, on avait coupé. Je me précipite dans la chambre de tante Ethel; je lui crie : « Papa est à Paris. Il sait que nous sommes ici. Il va venir à deux heures. Georges vient de téléphoner pour nous prévenir — j'étais tellement convaincue que c'était vous! — Il nous dit de partir tout de suite. » Naturellement, tante Ethel perd la tête encore plus que moi. Elle se pose et me pose un tas de questions. « Comment Georges a-t-il pu savoir? Comment ton père a-t-il pu découvrir?... » Je lui fais remarquer que ce n'est pas le moment de se livrer au jeu des devinettes, et nous voilà bourrant nos malles et nos valises. Pendant que tante règle la note, je fais descendre les bagages; on les charge sur le premier taxi qui passe et nous nous faisons conduire ici, persuadées que vous allez nous donner des détails. Et ce n'est pas vous qui avez téléphoné! Alors, je n'y comprends rien!

— C'est incompréhensible, en effet, dit Georges.

— Ce que je vois de plus clair dans tout ceci, fit Mrs. Goldwin, qui s'était laissée choir dans un fau-

teuil, c'est que Jerry est à Paris, qu'il nous cherche, qu'il a mis la police à nos trousses et qu'on a retrouvé notre trace. C'est effrayant! Qu'est-ce que nous allons faire, mon Dieu!

Georges déclara qu'il fallait avant tout changer d'hôtel et de nom.

Mrs. Goldwin se répandit alors en lamentations.

C'était infernal, cette vie-là! Elle était habituée à l'*Hôtel Meurice* où elle descendait, depuis des années, chaque fois qu'elle venait à Paris. Sous prétexte qu'il fallait éviter l'hôtel où Jerry savait qu'elle avait coutume d'aller et où elle-même était trop connue, on l'a obligée à se loger à *Edouard VII* et à s'appeler Mrs. Burnett. Elle commençait à s'habituer à *Edouard VII* et à son nouveau nom, et voilà qu'il faut changer encore de nom et d'hôtel!

— Et nous voilà forcées, maintenant, de nous cacher comme des malfaiteurs, de laisser nos bagages sur la chaussée, dans un taxi, en attendant de savoir où nous allons gîter! Moi, la veuve d'un consul américain! Ah! quelle idée j'ai eue de m'embarquer dans une pareille aventure!

Généralement, Suzy n'attachait pas grande importance aux récriminations de sa tante. Elle savait qu'elles ne tiraient pas à conséquence. Mais l'alerte qu'elle venait d'avoir l'avait rendue nerveuse et facilement impressionnable.

— Je comprends, ma pauvre tante, soupira-t-elle, que vous ne trouviez pas drôle d'être affligée d'une nièce qui est venue tout à coup bouleverser votre existence avec ses histoires de cœur. Ce n'est pas pour mon plaisir, allez! Malgré tout, je l'aime, papa, et quand je me vois obligée de me sauver parce qu'on m'annonce qu'il va venir, cela me fait du chagrin. Aussi, quand, par-dessus le marché, je sens que vous m'en voulez d'avoir compliqué votre existence...

Elle s'arrêta et les larmes lui montèrent aux yeux.

— Voyons, Suzy, ma petite Suzy, dit Georges en l'attirant contre lui.

Il n'en fallait pas davantage pour calmer instantanément Mrs. Goldwin.

— Tu n'es pas folle? dit-elle. Que vas-tu chercher là? Je ne t'en veux pas du tout. En voilà des idées! Ce n'est pas de ta faute, je le sais bien. Le vrai coupable dans tout ceci, c'est ton père. Allons, viens m'embrasser. Et maintenant, Georges, où allons-nous nous caser? Nous ne pouvons pas laisser éternellement nos bagages dans un taxi devant votre porte.

Georges conseilla de changer non seulement d'hôtel, mais de quartier.

— Que diriez-vous de la rive gauche? *Lutetia*, par exemple?

— Si vous voulez.

— Quant au nom... Vous déplairait-il de cesser d'être Anglaises pour devenir... mettons Belges? Meulemeester... M^{me} Meulemeester et sa fille Anna, de Bruxelles?

— Ça m'est égal, dit la tante d'un air résigné.

Il fut donc entendu que Mrs. Goldwin, de New-York, précédemment Mrs. Jane Burnett, de Londres, deviendrait M^{me} Meulemeester, de Bruxelles, voyageant avec sa fille Anna.

Restait la question du coup de téléphone qui intriguait fort Suzy et Georges.

— Je vais tâcher d'éclaircir ce mystère, dit-il.

Puisqu'il était avéré désormais que Mr. Blackson n'entendait pas abandonner la partie et qu'il était venu à Paris se mettre à la recherche de sa fille, il devenait important de savoir où il se trouvait.

— En m'adressant à une agence de police privée, j'espère être renseigné assez rapidement à ce sujet, et peut-être ces renseignements nous mettront-ils sur la voie du mystérieux téléphoniste.

— Surtout, recommanda Suzy, n'allez pas à l'Agence Pickerton. Comme papa prétend que c'est

la première du monde, il est probable qu'il a dû s'adresser à elle.

— J'irai à l'Agence Rossignol, répondit Georges.

— Que de complications! soupira Mrs. Goldwin.

— Dame! Il ne faut pas se le dissimuler : la lutte s'engage!

— Et mon entêté de frère est capable de vouloir la mener jusqu'au bout! Comment tout cela finira-t-il?

— Mrs. Goldwin, reprit Georges, la victoire, a dit — ou à peu près — je ne sais quel Japonais, appartient à celui des deux adversaires qui tient le dernier quart d'heure.

— Nous tiendrons, Georges! affirma Suzy.

Sur cette énergique déclaration, Suzannah et sa tante, accompagnées par Georges, allèrent reprendre leur taxi qui attendait toujours devant la porte avec les bagages et qui les emmena à *Lutetia*, pendant que, de son côté, Jerry Blackson, dans son auto, se faisait conduire à *Edouard VII*.

*
**

Dans le fumoir du *Claridge*, Jim Milton et Archibald attendaient le retour du père de Suzannah qui devait revenir avec sa fille. Jim lisait et annotait le rapport d'un de ses ingénieurs sur le résultat des récents forages opérés dans ses terrains pétrolifères de Smolink et de Galwitz, en Pologne.

Archibald était nerveux. Il ne tenait pas en place; il allait, venait à travers le fumoir, s'asseyait un instant dans un fauteuil, allumait une cigarette qu'il jetait après en avoir tiré deux ou trois bouffées et reprenait sa promenade.

— Qu'as-tu donc à te promener comme un loup dans sa cage? demanda au bout d'un moment Mil-

ton père, que cette agitation gênait dans sa lecture.

— Je n'ai rien, répondit Archibald, j'attends.

— Et tu es impatient de connaître ta future femme. C'est naturel. Moi aussi, je suis curieux. Il paraît qu'elle est captivante.

Archibald eut un geste d'indifférence.

— Oui, je sais bien, reprit Jim, votre mariage, c'est surtout celui de la *Continental Oil* et de la *Standard Petroleum*. Néanmoins, il est préférable que ta future soit jolie et que vous vous plaisiez.

— Oh! ça, j'en doute. Sa conduite n'indique pas qu'elle soit pressée de me rencontrer.

Puis, voulant tâter le terrain, il risqua :

— Ce n'est pas très amusant de se marier dans ces conditions-là.

— On ne se marie pas parce que c'est amusant, mais parce que c'est utile, trancha Jim d'un ton péremptoire.

Archibald n'insista pas. Il alluma une nouvelle cigarette, reprit sa promenade, et Jim se replongea dans sa lecture.

L'horloge du fumoir venait de marquer trois heures quand Florent parut sur le seuil de la porte.

— Mr. Blackson vient de rentrer, annonça-t-il. Il prie Mr. Milton et Mr. Archibald de bien vouloir monter.

Milton père et fils se levèrent et suivirent Florent. Archibald avait la gorge sèche et les jambes molles.

— Hello, Blackson! lança Jim en entrant, vous ramenez votre chère fille?

— Non, je ne la ramène pas, répondit Blackson d'un ton maussade. Je me suis cassé mon nez à cet *Hôtel Edouard VII*.

— Le renseignement de l'Agence Pickerton n'était pas exact?

— Il l'était quand il m'a été donné. Il ne l'était plus quand je suis arrivé. Depuis une heure, Suzannah avait quitté l'hôtel avec ma damnée chère vieille sœur, sans donner l'indication de leur adresse.

— C'est réellement de la mauvaise chance!

Archibald jeta un coup d'œil rapide vers une glace qu'il avait en face de lui, pour s'assurer que sa physionomie ne trahissait pas la joie intense qui venait de l'envahir.

— Ce n'est qu'un nouveau petit retard, continua Blackson. Avant de rentrer, je me suis rendu à l'Agence Pickerton. J'ai vu le directeur personnellement. Il m'a demandé encore huit jours pour retrouver Suzannah. Je suis sûr qu'il fera comme il a dit, parce que c'est une agence américaine, la première dans le monde.

Archibald exprima des regrets polis pour ce contretemps, puis annonça que, l'absence de miss Suzannah rendant sa présence inutile, il allait sortir.

Peut-être ne rentrerait-il pas dîner.

— Où vas-tu? lui demanda Jim.

— Retrouver mes camarades de l'Université.

*
**

Ayant installé Suzannah et Mrs. Goldwin à *Lutetia*, Georges se rendit à l'Agence Rossignol, rue Saint-Honoré.

Son directeur, ancien inspecteur de la Sûreté en retraite, tirait maintenant parti pour son propre compte de l'expérience qu'il avait acquise pendant vingt années passées au service de l'Administration.

Georges exposa le but de sa visite. Il désirait savoir à quel hôtel Mr. Jerry Blackson, directeur de la *Continental Oil*, actuellement à Paris, était

descendu, s'il était venu seul ou accompagné, et, dans ce cas, par qui.

— Je vais vous mettre en rapport avec l'agent spécialement chargé de ce genre de recherches, dit le directeur.

Il décrocha le récepteur de l'appareil téléphonique placé sur son bureau et demanda :

— M. Oscar est-il rentré? Bon. Priez-le de venir.

— Monsieur Oscar, dit le directeur, lorsque, quelques instants plus tard, l'agent se présenta, voici Monsieur qui désirerait avoir certains renseignements sur une personne qui se trouve actuellement à Paris. Il s'agit d'une personnalité étrangère..., américaine : Mr. Jerry Blackson, de New-York, directeur de la *Continental Oil Corporation*...

— Si vous voulez bien, Monsieur, préciser la nature des renseignements que vous désirez obtenir? demanda M. Oscar à Georges.

Celui-ci répéta à l'agent ce qu'il venait de dire au directeur.

— En somme, résuma M. Oscar, il s'agit de savoir où habite Mr. Jerry Blackson.

— Et aussi, insista Georges, s'il a amené avec lui d'autres personnes.

L'agent prit quelques notes et s'enquit :

— A quel nom et à quelle adresse le rapport devra-t-il être adressé?

Georges donna son nom et son adresse.

— Je vais m'occuper immédiatement de cette affaire et j'ai bon espoir d'être en mesure de vous donner satisfaction d'ici peu, dit M. Oscar en saluant et en se retirant.

Ayant regagné son bureau, il s'assit à sa table, bourra et alluma une courte pipe en racine de bruyère, puis il prit une feuille de papier à en-tête de l'Agence Rossignol et écrivit :

MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de vous informer qu'il résulte des actives recherches auxquelles nous nous sommes livrés que Mr. Jerry Blackson occupe, à l'*Hôtel Clarridge*, Avenue des Champs-Élysées, l'appartement n° 4.

Il se trouve à cet hôtel en compagnie de Mr. Jim Milton, directeur de la *Standard Petroleum*, et de son fils, M. Archibald Milton, ainsi que d'un domestique nommé Florent.

Toujours dévoués à vos ordres, nous vous prions d'agréer, ... etc.

M. OSCAR

M. Oscar n'avait pas la seconde vue, comme on pourrait le croire. C'était simplement un garçon débrouillard.

Parlant l'anglais comme le français, possédant la pratique de son métier aussi bien d'après les méthodes françaises que d'après les méthodes américaines, il avait eu l'ingénieuse idée de tirer parti de ses connaissances variées en travaillant à la fois pour l'agence américaine de la place Vendôme et pour l'agence parisienne de la rue Saint-Honoré.

Le matin, il était, chez Pickerton, le détective Percy Walker; l'après-midi, chez Rossignol, l'agent Oscar. Bonichon, de son nom de famille.

Les directeurs des deux agences se doutaient-ils de ce dédoublement? C'est probable. Mais comme, Oscar ou Percy, Walker ou Bonichon, l'agent remplissait remarquablement ses fonctions, ils préféreraient paraître ignorer son subterfuge plutôt que de se séparer d'un collaborateur précieux.

Ayant terminé sa lettre, M. Oscar la postdata de trois jours — ne fallait-il pas, pour le client, avoir

Pair de s'être livré à des recherches effectives? — puis il mit la feuille sous enveloppe et la serra dans le tiroir de son bureau. Il se renversa ensuite sur sa chaise et se mit à réfléchir.

— Dix-francs papier contre deux sous nickel que ce M. Courçay est ce marquis de Courçay-Faucigny dont a parlé mon Américain.

Voilà qui allait l'aider singulièrement à dénicher de nouveau la jeune miss Suzannah. Pas grand mal à se donner. Prendre le jeune homme en filature, et elle le conduirait tout droit...

Il s'interrompit dans ses réflexions.

— Halte-là! mon garçon! Ceci est du rayon de Percy Walker et non pas d'Oscar Bonichon. Tu n'as pas à t'occuper, à l'agence de la rue Saint-Honoré, des affaires de l'agence de la place Vendôme. Donc, conclut-il mentalement, avant d'avoir expédié la lettre qui est dans mon tiroir, je dois m'abstenir d'établir la moindre corrélation entre l'affaire Courçay et l'affaire Blackson. Tant que je n'aurai pas terminé avec le client de M. Rossignol et à l'entière satisfaction de celui-ci, ma conscience professionnelle m'interdit de me servir de lui pour satisfaire le client de Mr. Pickerton... Après, ce sera différent.

On voit que si M. Bonichon mangeait à deux râteliers, du moins s'efforçait-il de concilier le mieux possible les devoirs de l'agent Oscar envers son patron de la rue Saint-Honoré avec ceux du détective Percy Walker envers son patron de la place Vendôme.

Trois jours plus tard, Georges arrivait à *Lu-tetia* avec la lettre de l'agence qu'il avait reçue le matin même.

— J'ai la clef de l'énigme! annonça-t-il. Je connais l'auteur du coup de téléphone! Ecoutez la communication de l'Agence Rossignol. Remar-

quable, entre parenthèses, cette agence. En trois jours, elle m'a fourni tous les renseignements que je lui avais demandés.

Il lut :

« Mr. Blackson occupe, à l'*Hôtel Claridge*, l'appartement n° 4. Il se trouve en la compagnie de Mr. Jim Milton et de son fils, Mr. Archibald Milton... »

— Quoi! les Milton sont venus aussi! s'écria Suzy.

— « ...Ainsi », continua Georges en détachant les mots... Écoutez bien : « ... *Ainsi que d'un domestique nommé Florent.* » Eh bien! comprenez-vous? Est-ce clair?

— Très clair, répondit Suzy sans hésiter : c'est Florent qui nous a téléphoné!

Georges rappela la déférente sympathie que lui avait témoignée, dès le premier jour, le correct valet de chambre de Jerry Blackson, et Suzy se souvint que le même Florent lui avait demandé de passer à son service « lorsqu'elle serait la femme de M. le marquis ».

Tout s'expliquait. Florent s'était fait leur allié bienveillant. La scène était facile à reconstituer : Il avait entendu Jerry annoncer aux Milton que son détective avait découvert Suzannah et sa tante, sous le nom de Burnett, à l'*Hôtel Edouard VII* et qu'il allait les chercher, et il s'était précipité sur le téléphone pour les prévenir.

C'était Florent! Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Ça ne pouvait être que lui!

— Nous possédons des intelligences dans la place. C'est un fameux atout dans notre jeu.

Et Suzy plaisanta :

— Quelle bonne idée a eue papa d'emmenner avec lui ce brave Florent!

Un vent d'optimisme soufflait jusque sur la tante Ethel, et l'on reparla d'une randonnée en auto au vieux château de Courçay, dans l'Allier, projet que

le départ précipité d'*Edouard VII* et l'installation à *Lutetia* avaient fait ajourner.

Un petit voyage de trois jours. Le départ fut fixé au surlendemain. Le temps de prévenir le fidèle Antonin qui cumulait, là-bas, les fonctions de gardien, de jardinier et de domestique.

Lorsque, le surlendemain matin, vers six heures, Georges vint chercher Suzannah et sa tante, il ne remarqua pas un monsieur d'un âge respectable, à la boutonnière fleurie d'une rosette rouge, dont le taxi avait suivi son auto et qui stationnait en lisant son journal sur le trottoir du boulevard Raspail, à proximité du *Lutetia*.

C'était Oscar Bonichon-Walker qui, s'étant consciencieusement acquitté de sa tâche vis-à-vis du client de l'Agence Rossignol, était en train d'en faire autant vis-à-vis du client de l'Agence Pickerton.

Il vit bientôt Georges ressortir de l'hôtel accompagné de deux dames en lesquelles il reconnut Mrs. et miss Burnett d'*Edouard VII*.

— Parbleu ! murmura-t-il. Je l'aurais parié !

Le chasseur de l'hôtel les suivait, portant leur léger bagage que Georges plaça dans le coffre de la voiture, pendant qu'elles s'installaient dans l'auto. Puis il prit place au volant et démarra.

Bonichon s'avança et retint le groom qui allait rentrer.

— Un renseignement, mon garçon, dit-il en lui mettant dix francs dans la main, les deux dames qui viennent de partir sont bien Madame... Madame.

Il parut chercher un nom qui lui échappait.

— M^{me} Meulemeester et sa fille, compléta le groom.

— Meulemeester, parfaitement. C'est bien cela. Je suis chargé d'une commission pour elles. Sais-tu quand je pourrai les trouver ?

— Oh ! pas avant quatre jours. Elles vont faire

un petit voyage et elles ont prévenu qu'elles ne seraient pas de retour avant jeudi soir.

— Ah ! Très bien. Je reviendrai vendredi. Merci, mon garçon.

Notre détective américain-batignollais n'avait pas besoin d'en savoir davantage. Il prit incontinent le chemin de la place Vendôme pour rédiger son rapport à Mr. Blackson.

IX

A un tournant de la route, Georges, au volant, annonça :

— Voilà Courçay.

Suzy et sa tante se penchèrent et aperçurent sur une éminence, au pied de laquelle courait une rivière, le château dont les arbres du bois qu'elles venaient de traverser leur avaient jusqu'alors masqué la vue.

Il apparaissait, à moins d'un kilomètre, se découpant sur l'horizon et dominant le village qu'il semblait tenir à la fois sous sa domination et sous sa protection.

C'était bien, en effet, ce double rôle de dominateur et de protecteur qu'il avait rempli jadis, lorsqu'aux temps féodaux les seigneurs de Courçay étendaient leurs droits de haute et basse justice sur la contrée environnante et que les « gens de la glèbe » accouraient avec leur bétail et leurs biens se mettre à l'abri de ses murailles crénelées dès que, du haut de la tour du donjon, la trompe du guetteur annonçait l'approche des bandes pillardes.

Mais, de l'ancien château féodal, il ne restait plus

que des vestiges. Au cours des siècles, Courçay s'était peu à peu transformé, et si quelques parties, ayant encore conservé ses ogives gothiques, ses mâchicoulis et ses courtines, rappelaient la forteresse médiévale, l'ensemble présentait l'aspect plus riant d'un château de la Renaissance, avec ses fenêtres à encadrements de pierre finement ouvragés et ses grands coffres de cheminée ornementés, se dressant sur les toits.

Sous le soleil de midi, ces toits d'ardoise bleue étincelaient et la façade apparaissait toute rose dans son revêtement de briques.

— Mais il est superbe ! s'exclama Suzy. Pourquoi disiez-vous qu'il était dégradé, Georgie ?

— Hélas ! soupira Georges, quand nous serons plus près vous constaterez des trous dans la dentelle de ses pierres et des éffritements dans les voussures de ses arcades. Courçay a souffert de la Révolution. Depuis, faute de ressources suffisantes, ceux qui s'y sont succédé ont dû se borner, comme moi-même, à le maintenir dans l'état où il se trouvait, sans pouvoir entreprendre les restaurations qu'il aurait fallu pour le rendre tel qu'il était jadis, ... tel que j'aurais voulu vous le montrer.

— Vous l'habitez souvent ?

— Guère plus de deux mois par an, d'abord parce que mes fonctions d'ingénieur ne me permettent pas de disposer de plus de temps, ensuite parce que Courçay exigerait un train de maison qui serait trop lourd pour moi. Un château où l'on ne peut mener la vie de château n'est pas d'un séjour bien gai. J'y vais chaque année surtout par piété, un peu comme l'on va sur la tombe des siens.

Dans un geste tendre, la main de Suzy se posa sur le bras de Georges. Celui-ci se pencha pour l'effleurer de ses lèvres. Ce mouvement imprima à l'auto une légère déviation.

Mrs. Goldwin, du fond de la voiture, éleva aussitôt une voix impérieuse :

— Faites-moi le plaisir, Georges, de vous occuper du volant et non de Suzy. Vous passez votre temps à vous embrasser. Je ne peux pas tolérer cela. Vous avez failli nous verser dans le fossé.

— Vous exagérez, tante Cerbère, répliqua Georges gaiement. Je vous affirme que vous n'avez couru aucun danger de ce genre. D'ailleurs, nous voici arrivés.

La voiture, ayant laissé le village à sa droite, débouchait sur un terre-plein, devant la façade du château.

La grille était ouverte et l'auto entra dans la cour formée par l'avancée des deux ailes sur le corps principal de l'édifice.

Aux premiers appels du klaxon, un domestique parut en haut de l'escalier en fer à cheval qui conduisait à l'entrée principale et descendit précipitamment les degrés de pierre.

— Bonjour, Antonin, lança Georges.

Puis, s'adressant à Mrs. Goldwin et à Suzannah :

— Je vous présente mon Maître Jacques : Antonin Leblois. Vous le voyez dans sa tenue de valet de chambre qu'il a revêtue pour nous servir tout à l'heure à table, mais, ce matin, vous auriez pu le voir en costume de jardinier, et, si c'eût été aujourd'hui dimanche, à partir de deux heures de l'après-midi, en superbe uniforme de gardien-chef (quoique unique), car le dimanche est le jour où, de deux à cinq, Courçay est ouvert au public qui a licence d'en visiter certaines parties sous la conduite du dit Antonin. C'est un guide de premier ordre. Il connaît l'histoire de Courçay à fond. Il y ajoute même parfois.

— C'est qu'aussi, dit Antonin, visiblement flatté, voilà trois générations que les Leblois, de père en fils, remplissent au château les fonctions d'intendant — il prononça le mot avec fierté. Alors, Courçay,

c'est un peu comme qui dirait une partie de moi-même. J'y suis né, je m'y suis marié...

— Elle va bien, Joséphine? interrompit Georges.

— Très bien, Monsieur le marquis. Elle s'occupe du déjeuner, et même je réclamerai l'indulgence de ces dames. Elle a fait de son mieux, mais ce n'est pas un cordon bleu. Enfin, il y aura toujours le poulet aux morilles qu'elle confectionne assez bien et la tarte aux pommes. Pour la tarte aux pommes, j'ose dire qu'elle ne craint personne. Alors, avec ça, une bonne omelette, un poisson, des légumes, du fromage et des fruits, il y aura tout de même de quoi ne pas mourir de faim.

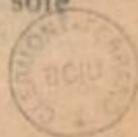
— Il y aura même de quoi attraper une indigestion, repartit Suzannah en riant.

Georges, en attendant l'heure du déjeuner, guida Mrs. Goldwin et Suzannah à travers les pièces du château. Les unes avaient conservé presque intact leur caractère d'autrefois, d'autres avaient subi des transformations qu'il expliquait.

— Maintenant que vous avez vu l'habitation, je vais vous présenter ceux qui l'ont habitée, annonçait-il en ouvrant une porte qui donnait sur une vaste salle. C'est l'ancienne salle d'honneur. C'est là qu'a été réuni tout ce qui constitue l'histoire de notre maison.

Aux murs, plusieurs portraits en pied de personnages de différentes époques, depuis le chevalier en cotte de mailles, portant sur son haubert la croix rouge des Croisés, jusqu'au gentilhomme en costume Louis XVI, la poitrine barrée du cordon bleu.

Aux murs, également, des trophées d'armes, des bannières aux couleurs des seigneurs de Courçay et de Faucigny; sous des vitrines : une épée de connétable, des bâtons de maréchaux, des barrettes de carlinaux, des parchemins auxquels pendaient de larges sceaux de cire attachés par des rubans de soie fanée.



— Quel dommage que Jerry ne voie pas tout cela ! murmura Mrs. Goldwin.

Quant à Suzy, après avoir longuement et silencieusement regardé, elle désigna les portraits.

— Faites-moi faire connaissance avec eux. Georges, demanda-t-elle. Racontez-les-moi tous.

— Mais je vais avoir l'air de jouer le troisième acte d'*Hernani* ! se récria Georges en riant.

Il dut pourtant s'exécuter et lui apprendre ce qu'avaient été et ce qu'avaient fait ces personnages dont les toiles de Jean et de François Clouet, de Philippe de Champaigne, de Largillière, reproduisaient les traits.

En l'écoutant, Suzannah éprouvait une sensation étrange, nouvelle. Jusqu'alors, elle n'avait pas attaché une importance énorme au nom et au titre de Georges. Assurément, marquise de Courçay-Faucigny, cela ferait bien, mais elle ne voyait guère là rien de plus qu'une jolie parure. Et devant ces portraits dont l'assemblage, par ordre chronologique, formait devant ses yeux comme une chaîne ininterrompue qui permettait de suivre, de siècle en siècle, l'histoire d'une même famille et qui, sous la diversité des époques et des costumes, en faisait apparaître l'unité, elle se rendait compte de tout ce qu'il y avait de hautes traditions, perpétuées d'âge en âge, derrière ce nom dont Georges restait le dernier dépositaire. Il prenait pour elle une signification nouvelle.

— C'est beau de porter un nom dont on retrouve la marque tout le long des siècles ! murmura-t-elle songeuse. Chez nous, au-delà de deux ou trois générations, on ne sait plus.

La cloche, sonnée par Antonin, les avertit que le déjeuner était prêt.

Ils se rendirent dans la salle à manger. Elle avait aussi fort grand air avec son plafond à caissons armoriés, sa haute cheminée sculptée et ses murs tendus de vieilles tapisseries flamandes.

De nouveau, Mrs. Goldwin murmura :

— Quel dommage que Jerry ne voie pas cela !

La présence d'Antonin maintint, pendant le repas, la conversation sur un terrain banal, mais les longs regards qu'échangeaient Georges et Suzannah exprimaient ce que leurs lèvres ne disaient pas :

« Je vous regarde, Suzy, vous êtes là, assise en face de moi, dans la vieille demeure de ma famille. Il me semble que déjà vous en faites partie et que la place de la maîtresse de maison ne restera plus vide désormais. »

« Je vous regarde, Georges, je me figure que demain, tous les jours, je reviendrai m'asseoir en face de vous, à cette place devenue la mienne, à cette table devenue la nôtre. »

La salle à manger donnait, par trois grandes portes-fenêtres, sur une terrasse au pied de laquelle s'étendait le parc.

Le déjeuner terminé, Suzy exprima le désir d'y aller faire un tour.

Mrs. Goldwin se sentait un peu lasse. Elle préféra ne pas prendre part à la promenade. Georges et Suzy, sans insister pour qu'elle les accompagnât, descendirent dans le parc.

Il était assez inculte. L'herbe poussait dans les allées, et les arbustes entremêlaient leurs branches selon le seul caprice de la nature.

Ils s'engagèrent dans l'allée centrale, large avenue que l'on devinait avoir été tracée primitivement pour créer une perspective en coupant d'une large tranchée les frondaisons de la haute futaie qui masquait la vue du château.

Si la perspective se trouvait quelque peu compromise par les rameaux des arbres et les buissons qui, depuis des années, n'ayant plus renouvelé connaissance avec la scie, la serpe et l'émondoir, avaient empiété peu à peu sur l'allée, en revanche celle-ci

formait un long tunnel de verdure plein de fraîcheur et de pépiements d'oiseaux.

Tout ravissait ou amusait Suzy : cette lumière verte et tamisée qui l'enveloppait, le vol d'un merle ou d'un geai traversant l'allée, la fuite éperdue des lapins, montrant dans une volte-face subite la houpette blanche de leur queue.

Ils arrivèrent à un rond-point dont un bassin occupait le centre et au milieu duquel se dressait un triton monté sur un dauphin. Le dauphin avait dû, autrefois, déverser de l'eau par la bouche, mais, depuis longtemps, le moindre filet ne s'en échappait plus, et le triton avait perdu un de ses bras.

L'eau du bassin était couverte de nénuphars dont les fleurs jaunes et blanches s'épanouissaient à la surface parmi les larges feuilles vertes. Une odeur de clématites et de chèvre-feuille sauvages imprégnait l'air. Suzy s'arrêta.

— C'est un embaumement. Reposons-nous un peu, voulez-vous ? dit-elle en montrant un banc dont la mousse avait verdi la pierre.

Ils s'assirent l'un près de l'autre. Georges passa son bras autour de la taille de Suzy et l'attira doucement contre lui. Elle appuya sa tête contre l'épaule de Georges, puis, les yeux à demi fermés, murmura :

— Savez-vous, mon Georgie, à quoi je pense ?

— Peut-être à la même chose que moi ?

— Dites.

— Je pense à la délicieuse illusion de cette journée. Il me semble, à vous sentir contre moi, en cet instant, en ce lieu, que les obstacles qui se sont dressés devant notre bonheur ont disparu, qu'ils n'ont jamais existé, que c'était un mauvais rêve... « Quand nous serons mariés, avant de partir pour notre voyage de noces, nous irons passer quelques jours à Courçay », avions-nous projeté. Je m'imagine, Suzy, que c'est notre projet qui se réalise.

— C'est à cette même illusion que je m'abandonne délicieusement. Paris, nos alertes, nos fuites précipitées, c'est loin... perdu, comme dans un brouillard... Je me laisse aller à la douceur de l'heure présente comme si elle devait durer toujours. C'est exquis! J'éprouve une détente de tout mon être. Il ferait si bon vivre ici... tous les deux.

— Dites « il fera », Suzy. Vous y reviendrez, à Courçay; vous y reviendrez, « chez vous ». Nous approchons du but...

— C'est vrai, il ne reste plus que six semaines, quarante-deux jours exactement. Je compte, vous savez. Tous les soirs, avant de me coucher, je raye un jour sur mon calendrier.

— Chérie...



Mrs. Goldwin était restée dans la salle à manger. La tête appuyée contre le haut dossier de son fauteuil, un long fume-cigarette aux lèvres, elle écoutait d'une oreille distraite, en semblant suivre une idée, Antonin qui, tout en enlevant le couvert, lui énumérait les beautés de Courçay.

— Au cours d'une visite aussi rapide, il y a bien des détails qui ont dû échapper à Madame, disait-il. Ainsi, Madame n'a certainement pas remarqué le fauteuil sur lequel elle est en ce moment?

— Qu'est-ce qu'il a, ce fauteuil?

— Henri IV s'est assis dessus.

Comme lancée par un ressort, Mrs. Goldwin fut debout.

— Henri IV!

— Oui, Madame, reprit Antonin d'un ton doctoral. Lorsque, en l'an 1600, il se rendit à Lyon au-devant de Marie de Médicis que le duc de Bellegrade avait épousée en son nom à Florence, par procuration — ça se faisait ainsi en ce temps-là, — il s'arrêta une journée à Courçay. Le voyage l'avait

fatigué et, après déjeuner, il s'endormit dans ce fauteuil.

— Qu'il est donc dommage que Jerry... ! murmura pour la troisième fois la tante Ethel.

Brusquement, elle demanda :

— Peut-on se procurer des cartes postales illustrées du château ?

— Certainement, Madame. Une série de six. C'est moi qui la tiens.

— Voulez-vous me l'apporter ?

— Tout de suite, Madame.

« C'est une intuition, se dit Mrs. Goldwin en sortant de son sac un stylo bague d'or, pendant qu'Antonin était allé chercher les cartes demandées. Je l'ai eue en entrant dans la salle des portraits. Il faut toujours suivre ses intuitions. »

En possession de ses cartes, elle s'installa sur un coin de la table et, au dos de la première, reproduisant la vue générale du château de Courçay, elle écrivit :

MON CHER JERRY, —

Vous devez être furieux contre moi. Ça m'est égal. J'ai conscience d'avoir fait, vis-à-vis de Suzy, mon devoir de tante et, vis-à-vis de vous, mon devoir de sœur, en empêchant, au prix de ma tranquillité, votre inconcevable conduite d'avoir de déplorables conséquences.

Je vous écris sur des cartes postales illustrées représentant le château de Courçay où nous sommes venues passer la journée et où nous...

Ayant rempli de sa grande écriture le verso de la première carte, Mrs. Goldwin en choisit une seconde sur laquelle elle continua.

...avons déjeuné dans la salle à manger représentée sur cette carte. C'est dans cette salle à manger que se trouve le fauteuil dans lequel s'est endormi Henri IV, en l'an 1600, et sur lequel je suis assise en ce moment.

L'impression que m'a causée cette visite à Courçay ne me permet plus de résister au désir que j'ai, depuis longtemps, de vous écrire pour vous démontrer l'aber...

Le manque de place sur la deuxième carte l'obligea à terminer le mot sur une troisième.

...ration de votre conduite. Réfléchissez donc un peu : Jerry Blackson de la *Continental Oil* mariant sa fille au fils de Jim Milton de la *Standard Petroleum*, c'est le mariage banal entre magnats de l'industrie. Mais à un descendant des Croisés, d'un connétable de Henri II, d'un commandant des galères de François I^{er}, d'un gouverneur du Bourbonnais — dont vous pouvez voir les portraits au verso, — voilà qui n'est pas à la portée de tous vos congénères ! Ne vous y trompez pas, Jerry, tous les dollars seraient impuissants à les faire entrer dans une famille comme celle des Courçay-Faucigny. Et, quand vous avez la chance que l'amour en ouvre les portes à Suzy, vous venez nous parler de trust et de consortium !

Les trois dernières cartes (grand escalier, salle d'honneur et ancienne salle des gardes) furent remplies par les objurgations de Mrs. Goldwin à son frère :

J'ai l'intuition, termina-t-elle, que cette série de cartes illustrées, qui vous donnera une idée approximative de l'imposante beauté de Courçay, vous décidera à envoyer promener les Milton et leurs pétroles. Je m'en réjouirais pour Suzy, pour Georges, pour vous et pour moi, qui ne serais pas fâchée de retrouver un peu de stabilité dans mon existence.

Adressez votre réponse poste restante, bureau de la Bourse, aux initiales E. G., S. B.

Mrs. Goldwin classa les cartes postales par ordre, les numérotâ de un à six, les mit sous enveloppe à l'adresse de Mr. Jerry Blackson et serra l'enveloppe dans son sac à main.

« Je la mettrai à la poste en route », pensa-t-elle.

Elle comptait beaucoup sur l'impression que produiraient sur son frère ces vues du château de Courçay.

« Je sens que j'ai eu là une véritable inspiration », se dit-elle.

Elle se voyait déjà annonçant dans quelques jours à Suzy et à Georges :

« J'ai reçu une lettre de Jerry. Grâce à moi, tout est arrangé. »

Aussi, lorsque les deux jeunes gens revinrent, ne voulut-elle pas les mettre au courant de son initiative pour leur laisser la surprise de son résultat qu'elle escomptait heureux.

— Qu'est-ce que vous avez fait, tante Ethel, pendant notre promenade ? lui demanda Suzy.

— Rien. Je me suis reposée dans ce fauteuil... Le fauteuil d'Henri IV.

— D'Henri IV ? fit Georges. C'est au moins Antonin qui vous a raconté cela ?

— C'est Antonin, en effet.

— Je regrette de vous enlever une illusion, Mrs. Goldwin, mais la vérité m'oblige à vous dire qu'Henri IV n'est jamais passé par Courçay, reprit Georges en riant. D'ailleurs, vous remarquerez que ce fauteuil est un fauteuil Louis XIII.

On prit le thé, puis Georges donna le signal du départ. On ne pouvait s'attarder davantage si l'on voulait, selon le programme, coucher le soir à Blois.

— Adieu, Courçay, murmura Suzy. Quand te verrai-je ?

— Peut-être plus tôt que tu ne penses, répondit Mrs. Goldwin, avec un sourire énigmatique.

X

Le lendemain, vers cinq heures de l'après-midi, Archibald Milton et Marie Zobrowska se trouvaient en panne sur la route, à environ quatre kilomètres d'Étampes.

Archibald, ayant endossé une longue blouse et enfilé de gros gants, se livrait depuis une demi-heure, devant le capot relevé de sa voiture, à une série de manipulations dans les organes du moteur, tandis que Marie, debout près de lui, suivait son travail compliqué et en attendait le résultat.

— C'est ma chemise, prononça enfin Archibald.

— Votre chemise ?

— Oui, je crains qu'elle ne soit brûlée.

— Et alors ?

— Alors, c'est très embêtant, parce que si ma chemise est brûlée, nous ne pouvons pas repartir.

— Nous n'avons pas de chance pour notre dernière promenade, soupira la comtesse.

Archibald leva la tête :

— Pourquoi dites-vous « notre dernière promenade » ? demanda-t-il.

— Parce que c'est probablement la dernière que nous faisons ensemble.

De saisissement, il laissa tomber le tournevis qu'il tenait.

— Oh ! Vous ne voulez plus continuer ? Vous trouvez que c'est assez ?

Il poussa un soupir et poursuivit :

— J'aurais dû me douter... Depuis quelques jours

j'ai remarqué... Vous n'êtes plus pareille... Un air drôle comme si vous aviez de la préoccupation. Je pensais : c'est à cause du *Batifou* qui ne mange plus. Je vois que ce n'est pas à cause de lui. Vous étiez préoccupée parce que vous cherchiez comment me dire que décidément vous ne vous enflamez pas pour moi et que l'expérience n'est pas nécessaire à continuer.

— Vous avez trouvé cela? répliqua la jeune femme avec un peu de nervosité.

— Que voulez-vous que je trouve quand vous me dites tranquillement : « C'est la dernière promenade que nous faisons ensemble »?

— D'abord, je ne l'ai pas dit tranquillement. Je l'ai dit sur un ton de regret.

— Si vous regrettez, pourquoi cesser? Rien ne vous force.

— Rien ne me force! Vous trouvez? s'exclama Marie Zobrowska. Et miss Suzannah Blackson, qu'en faites-vous?

— Je n'en fais rien.

La comtesse eut un geste découragé.

— En vérité, mon pauvre ami, vous êtes d'une insouciance déconcertante! Alors, vous êtes tranquille, vous? Les événements ne cessent de contredire vos prévisions, mais cela ne vous émeut pas.

— En quoi, contredire?

— En quoi? Vous avez commencé par affirmer : « Miss Suzannah? Avant que mon père la retrouve, il se passera du temps. » Huit jours après, l'Agence Pickerton la découvrait à l'*Hôtel Edouard VII*, et, sans un hasard miraculeux qui a voulu que, juste ce jour-là, miss Suzannah et sa tante aient changé d'hôtel deux heures auparavant, Mr. Blackson les y trouvait.

— Il ne les a pas trouvées. C'est le principal.

— Le danger n'en subsistait pas moins pour l'avenir. Quand je vous l'ai fait observer, vous m'avez répondu : « Il est déjà surprenant qu'on l'ait

retrouvée une fois, on ne la retrouvera pas deux. » Et ce matin, que m'apprenez-vous, en venant me chercher pour cette promenade? Que Mr. Blackson a reçu, hier soir, un nouveau rapport de l'Agence Pickerton lui annonçant que sa fille résidait, sous le nom d'Anna Meulemeester, à l'*Hôtel Lutetia*, qu'elle était allée faire un petit voyage de trois jours en auto, qu'elle serait de retour aujourd'hui, assez tard dans la soirée, mais qu'en se présentant demain matin à l'*Hôtel Lutetia*, Mr. Blackson pouvait être certain de l'y trouver. Et cela n'a pas paru vous inquiéter autrement! Vous avez insisté pour que nous allions faire notre promenade, comme si de rien n'était! Et maintenant, vous paraissez étonné que je vous dise que c'est sans doute la dernière que nous faisons ensemble! Vous ne supposez pourtant pas que nous continuerons à nous voir quand on vous aura retrouvé miss Suzannah?

— Elle n'est pas retrouvée.

— Elle le sera demain, c'est certain.

— Moi, je dis qu'une chose est certaine seulement quand elle est faite. Miss Suzannah peut avoir quitté demain l'*Hôtel Lutetia* avant l'arrivée de son père, comme elle avait quitté l'*Hôtel Edouard VII*.

— C'est de la folie pure de compter qu'un pareil hasard se reproduira deux fois!

— Je ne compte pas sur le hasard.

— Sur quoi comptez-vous donc, alors?

— Sur celui qui avertit miss Suzannah pour qu'elle s'en aille quand son père arrive.

— Quelqu'un avertit miss Suzannah?... Vous êtes sûr?

— Absolument sûr. C'est moi.

Marie demeura tout d'abord muette de saisissement.

— Vous, Archibald?... Ah! par exemple!

— Je m'étais fait la promesse de ne le dire à personne, mais je vois que vous prenez un tel souci de cette nouvelle découverte de miss Suzannah que

je ne peux plus garder le secret avec vous...

Appuyé contre le capot de sa voiture, il raconta à Marié que lorsque Jerry Blackson lui avait lu, ainsi qu'à son père, le premier rapport de l'Agence Pickerton annonçant la découverte de miss Suzannah et de sa tante à l'*Hôtel Edouard VII*, sous le nom de Mrs. et miss Burnett, il avait d'abord été atterré, croyant tout perdu. Puis il s'était dit que ce n'était pas de se lamenter qui conjurerait la catastrophe. Alors, il avait eu une inspiration. Il s'était précipité sur l'annuaire des téléphones, avait trouvé le numéro de l'*Hôtel Edouard VII* et avait téléphoné à Mrs. Burnett : « Vous êtes découvertes. Mr. Blackson va arriver. Déménagez. » Néanmoins, il avait passé une détestable après-midi en attendant le retour de Jerry Blackson, se disant que, peut-être, miss Suzannah et sa tante ne tiendraient pas compte de cet avertissement anonyme. Il avait respiré en voyant Mr. Blackson revenir seul.

— Alors, quand, hier, il nous a lu le nouveau rapport de l'Agence Pickerton, j'ai recommencé. Seulement, je ne pouvais pas téléphoner à *Lutetia*, puisque miss Suzannah et sa tante ne doivent rentrer que ce soir. J'ai couru au télégraphe et j'ai envoyé une dépêche : « Êtes encore découvertes. Blackson arrive demain matin vendredi première heure. Déménagez. » Elles vont trouver la dépêche en rentrant, et demain Mr. Blackson se cassera son nez, à *Lutetia*, comme il s'est cassé à *Edouard VII*. Et si on découvre une troisième fois, une quatrième fois miss Suzannah, il se cassera encore, il se cassera toujours son nez, parce que toujours ce sera la même histoire. Chaque fois, Mr. Blackson se précipitera pour nous communiquer le rapport de l'Agence Pickerton, et chaque fois, aussitôt après, je me précipiterai au téléphone ou au télégraphe pour avertir miss Suzannah. Et ainsi jusqu'au 1^{er} août où mon cher père dénoncera le traité et où, alors, il me sera tout à fait égal que

Mr. Blackson retrouve sa fille, puisque ce sera trop tard pour qu'on nous marie ensemble.

La jeune femme avait écouté, d'abord amusée, puis bientôt touchée du mal que, sans le lui dire, se donnait ce brave garçon pour n'être pas séparé d'elle.

— Vous avez fait cela ? dit-elle.

— Et je continuerai, si vous me dites que je dois continuer, parce que cela signifiera que vous vous sentez de l'inclination pour moi. Si vous ne me le dites pas, c'est que je reste toujours sur le même point. Alors, je cesserai, parce que, du moment que vous n'avez pas d'inclination pour moi, je me moque de ce qui arrivera.

Elle le regarda un instant, puis murmura :

— Il faut continuer, Archibald.

Transporté, il abandonna son capot et s'élança vers la comtesse, les bras tendus, comme pour la serrer contre lui.

Celle-ci fit un bond en arrière.

— Vos gants, Archibald, vos gants... Ma robe!... Faites attention!

Archibald s'arrêta juste à temps pour que ses gants, maculés d'huile et de cambouis, n'imprimassent pas sur la toilette claire de la jeune femme des marques indélébiles.

— C'est vrai, je tacherais, dit-il. Après ce que vous venez de dire, je suis dans le ciel! Je souhaiterais si fort pouvoir vous donner le baiser du « fiancement », autrement que sur la main. Si vous vouliez, vous pourriez, vous... sans trop vous approcher à cause de ma blouse aussi qui est salie. Le baiser du « fiancement »?

Il croisa ses bras derrière le dos pour éviter tout contact et pencha le buste en avant.

— *Kiss me, please!* implora-t-il.

Marie se mit à rire, prit la même position, et tous deux, sans bouger de place, sans se toucher, se pen-

chèrent l'un vers l'autre jusqu'à ce que leurs lèvres se joignissent.

Mais tout cela ne remettait pas la voiture en état.

Archibald se livra à de nouvelles manipulations, sans plus de succès.

— Rien à faire, déclara-t-il enfin. C'est la vraie panne. Il ne nous reste qu'à attendre une auto qui passe pour demander de nous faire envoyer du secours d'Etampes. C'est une route principale, j'espère que nous n'attendrons pas trop longtemps.

Il enleva sa blouse et ses gants qu'il serra dans le coffre. Il venait à peine de refermer celui-ci qu'il vit pointer sur la route une automobile qui s'avancait dans un nuage de poussière.

— *Hello!* En voici une! s'écria-t-il.

Il s'avança sur la route et se mit à faire de grands gestes, multipliant les signes de détresse à mesure que la voiture approchait.



— Voyez donc, Georges, quelqu'un, là-bas, devant nous, qui fait des signes désespérés près d'une automobile arrêtée.

— Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas un accident! s'écria Mrs. Goldwin.

— Je ne crois pas, répondit Georges en se penchant pour regarder à travers la glace. Plutôt un confrère en difficulté avec sa voiture.

Il ralentit et s'arrêta à la hauteur d'Archibald qui s'approcha aussitôt.

— Excusez-moi, dit celui-ci. Peut-être allez-vous jusqu'à Etampes?

— Nous comptons même nous y arrêter, répondit Georges.

— Alors, sans que ce soit trop de dérangement

pour vous, pourriez-vous demander à un garage de nous faire envoyer un remorqueur ?

— Une remorque ?

— Oui, c'est ainsi que je voulais dire. Ma voiture ne veut plus repartir.

— Quelque chose de cassé ?

— Je crains d'avoir brûlé mes chemises.

— Diable ! Voulez-vous me permettre de voir ?

Puis, s'adressant à Suzy et à Mrs. Goldwin :

— Cela ne vous ennuie pas que nous nous arrêtions un moment ?

— Pas le moins du monde.

Il rangea son auto sur le bas côté de la route et descendit.

Il aperçut alors Marie Zobrowska.

— Nous sommes désolés, Monsieur, de vous donner cette peine, s'excusa-t-elle à son tour en répondant au salut que Georges lui adressait.

— Il n'y a pas de quoi, Madame, répondit-il d'un air d'autant plus aimable qu'il avait constaté que la jeune femme était jolie. C'est surtout pour vous que cet incident de route est désagréable.

Les explications techniques que lui donna Archibald sur l'examen des organes de sa voiture, auquel il s'était précédemment livré, lui montrèrent qu'il n'avait pas affaire à un novice.

— Je vois, lui dit-il, que vous possédez de sérieuses connaissances en mécanique.

— Oh ! sérieuses, c'est trop, mais j'ai étudié un peu cette chose, à l'Université de Columbia.

— Ah ! vous êtes Américain ?

— De New-York, oui. Vous connaissez ?

— J'y ai passé trois mois récemment.

— Vous avez rapporté un souvenir agréable de mon pays ?

— Plus qu'agréable et mieux qu'un souvenir.

— Alors, c'est comme j'espère également emporter de France, dit Archibald en coulant vers Ma-

rie Zobrowska un regard qui n'échappa pas à Georges.

« Ce sont aussi des amoureux », pensa-t-il.

Ils lui devinrent immédiatement sympathiques.

— Eh bien, Monsieur, demanda Marie au bout de quelques instants, avez-vous découvert le mal et trouvé le remède?

— Hélas! non, Madame. Ou plutôt, je crois que Monsieur a raison, répondit Georges en désignant Archibald.

— Les chemises, n'est-ce pas? dit celui-ci.

— Probablement. En tout cas, ce n'est pas sur la route et avec des moyens de fortune qu'il est possible de réparer. Je vais donc prévenir au premier garage, en arrivant à Étampes, pour que l'on vienne vous chercher. L'ennui, c'est que le temps d'arriver, le temps qu'on vienne, tout cela risque d'être assez long, et voilà un orage qui monte... Je crains que vous ne le receviez avant la remorque.

Le ciel commençait en effet à se couvrir de gros nuages.

— Vous n'auriez pas une corde, par hasard? demanda Georges.

— J'ai toujours une grande corde dans mon coffre.

— Alors, nous sommes sauvés! Je vais vous trainer. C'est beaucoup plus simple.

Archibald s'excusa. Il craignait d'être incorrect en acceptant.

— Vous allez être obligé de ne pas rouler vite. Cela ne va-t-il pas vous retarder?

— Bah! quatre ou cinq kilomètres, ce n'est pas une affaire, dit Georges.

Tous deux procédèrent à l'opération qui consistait à relier avec la corde l'avant de l'auto d'Archibald à l'arrière de l'auto de Georges. Lorsqu'ils eurent terminé, Milton fils et la comtesse remontèrent dans leur voiture et Georges dans la sienne.

— Nous allons les remorquer jusqu'à Étampes;

annonça-t-il à Suzannah et à sa tante, autrement ils seraient encore là dans une heure... Attention! je pars! cria-t-il en se penchant à la portière... Vous y êtes?

— *All right!* répondit Archibald.

— Tiens, fit Mrs. Goldwin, ce sont des Anglais?

— Non, des compatriotes à vous. Lui, du moins : il est de New-York, répondit Georges, tout en démarrant en douceur pour éviter que la corde ne se rompît dans une trop brusque secousse.

— De New-York? dit Suzy. Comme on se rencontre!

Puis, en riant :

— Vous auriez dû lui demander s'il ne connaissait pas par hasard le fils Milton!

— Ne me parlez pas de cet être-là! s'écria Georges. En voilà un que j'aurais laissé en panne sur la route!

Vingt minutes plus tard, l'auto de Georges de Courçay, traînant l'auto d'Archibald Milton, s'arrêtait à Étampes devant un garage.

Archibald et Marie descendirent et, tandis que le garagiste détachait la corde, ils s'avancèrent vers la voiture de Georges.

— Voulez-vous me faire le grand plaisir, Madame, d'accepter ces quelques fleurs, dit Marie Zobrowská à Suzy en lui présentant plusieurs roses, dont Archibald, suivant son habitude, avait fleuri son auto.

— Le procédé est trop délicat, Madame, pour que je n'accepte pas, répondit Suzy avec un aimable sourire; mais, vraiment, je suis confuse.

Quant à Archibald, il échangea un vigoureux shake-hand avec Georges.

Celui-ci remit sa voiture en marche pour gagner le restaurant où ils devaient dîner avant de rentrer à Paris. Archibald et Marie suivirent à pied leur auto que l'on poussait dans le garage.

— Elle est charmante, cette jeune femme, dit

Suzy en respirant les roses que venait de lui donner Marie Zobrowska.

— Et ce jeune Américain est très bien, répondit Georges.



A onze heures du soir, il déposait Suzannah et Mrs. Goldwin devant *Lutetia*. Il les accompagna dans le vestibule avec les deux sacs de voyage qu'elles avaient emportés.

Le préposé au bureau de l'hôtel se leva en les voyant entrer et s'avança vers Mrs. Goldwin, un papier bleu à la main.

— Une dépêche pour M^{me} Meulemeester, dit-il. Elle est arrivée tantôt.

La tante Ethel ouvrit le télégramme d'un doigt tremblant et lut :

Etes encore découvertes. Blackson sera demain vendredi première heure *Lutetia*. Déménagez.

Pas de signature.

— C'est de Florent, dit Suzy.

— Ce n'est pas possible, votre père emploie une somnambule extra-lucide ! s'écria Georges.

Il fallait encore plier bagage.

« Heureusement, cela va bientôt cesser ! » pensa Mrs. Goldwin en songeant aux cartes postales qu'elle avait mises la veille à la poste, en s'arrêtant à Blois.

Sans se livrer, cette fois, à ses récriminations habituelles, elle fit préparer la note et monta dans sa chambre avec Suzy pour faire sa malle.

Georges se mit en quête d'un taxi, tous les bagages ne pouvant tenir dans son auto.

Il était minuit passé quand tous trois se trou-

vèrent sur le trottoir du boulevard Raspail, devant l'auto et le taxi.

— Où allons-nous? demanda d'une voix dolente Mrs. Ethel qui dormait debout.

Georges proposa, pour cette nuit, le *Terminus*. Demain, on aviserait.

Suzy et sa tante se casèrent tant bien que mal dans l'auto encombrée de sacs et de valises; Georges se remit au volant et, suivis du taxi qui portait la malle monumentale de Mrs. Goldwin, ils prirent, vers une heure du matin, le chemin de la gare Saint-Lazare.

XI

Comme c'était le matin, Oscar Bonichon était Percy Walker et se tenait à l'Agence Pickerton.

Vers onze heures, il vit entrer son riche client américain :

— Eh bien! mister Blackson, vous avez trouvé, cette fois, les personnes que vous cherchiez? lui demanda-t-il.

— Non, répondit Jerry, d'un air sombre. Elles ont quitté leur *Hôtel Lutetia* cette nuit.

— Encore!

— Encore, oui. Que pensez-vous de cette chose?

— Je la trouve bien étrange. La première fois, on pouvait admettre un hasard, une coïncidence,... mais deux fois de suite...

— J'ai fait aussi cette réflexion.

— Il y a des « fuites », mister Blackson, n'en doutez pas. Comme elles ne peuvent venir de notre côté, il faut chercher du vôtre. Personne autour de vous

n'a-t-il eu connaissance des rapports que j'ai eu l'honneur de vous adresser?

Jerry répondit qu'il en avait donné communication à Jim Milton et à son fils Archibald.

— Mais, ajouta-t-il, penser que c'est eux qui ont donné l'avertissement, autant penser que c'est moi. Mr. Milton fils doit épouser ma fille aussitôt qu'elle sera retrouvée et il est venu tout exprès pour cela de New-York.

— Ecartons donc M. Milton. Si je me souviens, vous avez un domestique avec vous?

— Oui, Florent. C'est un garçon stylé et ponctuel.

Le style et la ponctualité de Florent ne parurent pas retenir l'attention de Percy Walker. Il posa à Jerry une série de questions qui dénotaient chez le détective beaucoup de méthode et une grande habitude de mener une enquête; puis il déclara :

— Il résulte de ce que vous venez de me dire, mister Blackson, que ce Florent a connu à New-York M. de Courçay-Faucigny, lorsqu'il était le fiancé de votre fille, et que vous avez parlé devant lui à Mr. Milton du contenu de mes rapports. Ne cherchez pas plus loin : c'est votre domestique qui avertit miss Suzannah.

— Vous pensez?

— J'en ai la conviction.

— Bien. Je vais prendre des mesures. Il faut maintenant retrouver ma chère fille une troisième fois. Il est nécessaire d'aller vite, parce que j'ai une limite que je ne dois pas dépasser.

— Accordez-moi une quinzaine de jours.

— Pourquoi pas seulement huit comme les autres fois?

— Parce qu'il est plus difficile de retrouver deux fois que de retrouver une, et trois fois que de retrouver deux.

— Plus cher aussi, sans doute?

— Naturellement.

Jerry calcula qu'il avait encore six semaines devant lui.

— Quinze jours, soit. Je peux accorder, répondit-il, mais pas davantage. Je paierai ce qu'il faut.

Le détective assura que, d'ici quinze jours, miss Suzannah serait rendue à son père, sous réserve, bien entendu, que les « indiscretions » ne se renouvelassent pas.

— Je vais congédier Florent, dit Blackson. Je le regretterai, parce que, autrement, je suis satisfait de lui et que je ne trouverai pas aussi bien pour le remplacer.

Percy suggéra qu'en prenant certaines précautions Mr. Blackson pourrait conserver son domestique auquel il paraissait tenir.

Plus de rapports écrits désormais. L'Agence Pickerton préviendrait directement son client par téléphone, et Mr. Blackson ne ferait connaître à personne les renseignements qui lui seraient donnés. De la sorte, aucune indiscretion ne serait plus à craindre. Cette solution fut adoptée et Jerry retourna au *Claridge*.

Jim Milton ne cacha pas sa mauvaise humeur, en apprenant ce nouvel insuccès de son futur associé. Si Blackson arrivait toujours quand sa fille était partie, il n'y avait pas de raison pour que ce petit jeu eût une fin. Il ne pouvait s'éterniser à Paris. Il devrait être en ce moment à Varsovie pour ses pétroles de Pologne. Il avait reçu un rapport de son ingénieur lui signalant que la concession de Smolink — la plus importante — ne présenterait aucun intérêt si l'on n'acquerrait pas les terrains au milieu desquels elle se trouvait enclavée, car elle était privée de tout débouché. L'acquisition de ces terrains ne semblait d'ailleurs pas devoir présenter de difficultés. Leur propriétaire, un comte Ostrolinski, n'en tirait aucun parti et il ne demanderait certainement pas mieux que de s'en défaire.

— Ça devait aller tout seul et ça n'avance pas,

expliqua Jim. Le notaire de Varsovie, qui s'occupe des intérêts de ce comte Ostrolinski, devait m'envoyer un projet d'acte de vente. J'attends toujours. Les notaires ne sont jamais pressés. Je n'aime pas les affaires qui traînent et je souhaite aller le plus tôt possible régler celle-là directement sur place. Vous aviez annoncé sur le bateau : « Dans huit jours ma chère fille sera retrouvée », alors je m'étais dit : « J'attendrai que Blackson ait retrouvé sa chère fille. » Mais si vous n'en finissez pas, bonjour !

— D'après notre contrat, j'ai encore six semaines, répliqua Blackson. Si vous trouvez que c'est trop long, et si vous voulez rompre, vous le pouvez en me payant l'indemnité des cent dollars.

— Je trouve que c'est trop long, mais je ne veux pas payer l'indemnité.

— Alors, il faut attendre. L'Agence Pickerton demande quinze jours pour retrouver ma chère fille, pour la troisième fois. Elle la retrouvera parce qu'elle est la première agence dans le monde.

*
**

... Georges avait trouvé pour Suzannah et sa tante une retraite où, pensait-il, le limiter qui leur donnait la chasse aurait de la peine à les découvrir.

Délaissant les hôtels, il les avait installées dans une tranquille pension de famille de la rue du Bac, qui, ayant une clientèle attirée, composée surtout de provinciaux, ne faisait aucune publicité et n'était guère connue que de ses fidèles habitués.

Georges connaissait cette pension parce que l'une de ses parentes du Périgord y descendait lorsqu'elle venait passer, chaque année, deux mois à Paris.

C'est dans cette calme et un peu patriarcale mai-

son que se trouvaient donc Mrs. Goldwin et Suzannah. Pour la troisième fois elles avaient changé de nationalité et de nom et étaient devenues M^{me} de Gérans et sa fille Jacqueline.

La tante Ethel espérait bien, d'ailleurs, que leur séjour à la pension de la rue du Bac serait de courte durée et que, grâce à la lettre qu'elle avait envoyée à son frère, la fin de cette extravagante aventure approchait.

Cette lettre, ou plutôt cette collection de cartes postales illustrées, Jerry Blackson la reçut le surlendemain de sa visite inutile à *Lutetia*.

Il regarda une première fois, une à une, les différentes vues du château de Courçay, extérieures et intérieures, puis, allant chercher une grosse loupe dans un tiroir, il se mit à les examiner en détail, prenant et reprenant les cartes l'une après l'autre. Enfin, reposant la loupe sur la table, il se renversa dans son fauteuil et se mit à songer.

Il songeait, Jerry Blackson, que si Jim Milton ne s'était pas mis à la traverse, sa fille serait aujourd'hui la châtelaine de cette auguste demeure et porterait le même nom que ce grand maître des galères de François I^{er}, ce connétable de Henri II, tous ces imposants personnages dont les cartes étalées devant lui reproduisaient l'image.

Il éprouvait comme un vague regret. Ce regret n'allait pourtant pas jusqu'à l'inciter à revenir sur sa détermination. Quand il avait engagé une partie, il la menait jusqu'au bout. Il se piquait au jeu. Il avait dit à Milton : « Je retrouverai ma fille et elle épousera votre fils. » Il n'en aurait pas le démenti !

Il serra dans son portefeuille le château de Courçay, sous la forme d'une demi-douzaine de cartes illustrées, et se rendit de nouveau à l'Agence de la place Vendôme, pensant qu'il était utile de la mettre au courant de cet envoi.

Percy Walker, malgré la louable activité qu'il avait déployée depuis trois jours, n'était pas encore

parvenu à recueillir le moindre indice susceptible de le remettre sur la piste des fugitives.

— Parfait, cela, déclara-t-il après avoir pris connaissance de la correspondance de Mrs. Goldwin. Il est imprudent de donner signe de vie quand on veut se cacher, et Madame votre sœur a commis une grosse faute.

— Elle n'est pas pondérée, dit Blackson.

— Mrs. Goldwin demande une réponse. C'est donc qu'elle viendra ou enverra la chercher. Une surveillance étroite va être exercée autour du guichet de la poste restante du bureau de la Bourse, et, par la personne qui viendra s'enquérir d'une lettre aux initiales E. G., S. B., nous tiendrons le fil conducteur qui nous mènera plus ou moins directement, mais fatalement, jusqu'à miss Suzannah.

Après avoir de nouveau recommandé à son client la discrétion la plus absolue, l'agent lui donna l'espoir que, grâce à l'inconséquence de Mrs. Goldwin, le délai de quinze jours qu'il avait primitivement demandé ne serait pas atteint



Plusieurs jours s'écoulèrent sans apporter de changement dans la situation de nos personnages.

Rue du Bac, Suzy ne s'amusait pas follement dans la société des vieilles demoiselles et des vieux messieurs de province qui constituaient la clientèle attirée de la maison. Les heures lui paraissaient d'autant plus longues que, depuis son installation dans cette antique pension de famille, elle n'avait pas revu Georges. Repris par ses fonctions d'ingénieur, il avait été obligé de se rendre dans le Nord où sa société montait une nouvelle usine.

Mrs. Goldwin était en proie à une nouvelle crise de pessimisme. Elle s'était rendue au bureau de la Bourse et n'y avait pas trouvé la lettre espérée de son frère.

Au *Claridge*, personne non plus n'était d'humeur folâtre : Jerry parce que l'Agence Pickerton n'avait pas encore donné signe de vie ; Jim Milton parce qu'il attendait toujours, au sujet des terrains du comte Ostrolinski, des nouvelles du notaire de Varsovie qui n'arrivaient pas ; Archibald parce qu'il voyait Marie Zobrowska exagérément préoccupée de l'état de *Batifou* qui dépérissait à vue d'œil.

Jerry, Jim et Archibald venaient de se mettre à table quand le père de Suzannah fut demandé au téléphone. Il quitta la table et se rendit à l'appareil placé dans sa chambre.

Quand il revint au bout de quelques instants, Jim Milton s'enquit :

— L'Agence Pickerton ?

Blackson, après un regard à la dérobée sur Florent qui servait, répondit :

— Non, mon tailleur. Il m'attend après déjeuner pour m'essayer un costume.

— Très intéressant ! ricana Jim. Alors, toujours rien de votre Percy Walker ?

— Toujours rien.

Jim haussa les épaules et le déjeuner s'acheva maussade comme d'habitude.

Aussitôt après son café, Blackson donna l'ordre à Florent de lui apporter son chapeau et ses gants.

— Monsieur ne prend pas l'auto ?

— Non. Je préfère aller à pied.

Il marcha effectivement pendant une centaine de mètres dans l'avenue des Champs-Élysées, puis arrêta un taxi qui passait.

« Si ma chère fille a encore déménagé quand j'arriverai, cette fois, je renonce ! » pensa-t-il en mentant dans la voiture.

Et il donna l'adresse : 34, rue du Bac.

*
**

Peu après le départ de Blackson, Archibald sortit

à son tour pour se rendre, comme il le faisait quotidiennement, avenue de Messine, chez Marie Zobrowska.

Il trouva la jeune femme éplorée. *Batifou* n'était plus! Le matin même, Jenny, la femme de chambre, l'avait trouvé mort dans sa cage.

— Je dois vous paraître ridicule, mon pauvre Archibald, de prendre tant à cœur la perte d'un oiseau, lui dit Marie. Certes, j'y tenais, à mon paradis, mais ce n'est pas tant cela. Je suis un peu superstitieuse et le paradisier-émeraude passe chez les habitants de la Nouvelle-Guinée pour un oiseau fétiche. Il apporte avec lui le bonheur, affirment-ils, et il l'emporte avec lui. Cette idée me poursuit malgré moi. Depuis que la cage de *Batifou* est vide, depuis que je n'entends plus son cri discordant, j'éprouve une angoisse insurmontable; je vis dans l'appréhension, comme à l'approche d'un malheur. C'est plus fort que moi.

Archibald s'efforça de la rassurer :

Oiseau porte-bonheur, oiseau fétiche! Des idées de Papous, tout ça!

— Votre paradis, chère Marie, n'était pas un oiseau autrement que les autres, pas plus qu'un pigeon ou un serin des Canaries. Plus joli seulement et plus rare. C'est uniquement pour cette raison que vous pouvez le regretter; mais, pour l'autre, il n'y a pas matière à vous tourmenter. Tourmenter de quoi, d'abord? Nos affaires marchent très bien. On n'entend plus parler de l'Agence Pickerton. Mon cher père se chaille avec Mr. Blackson, qui semble découragé, à propos de miss Suzannah qu'on ne retrouve plus, et pendant ce temps-là les jours passent. Allez! elle n'est pas près d'être retrouvée, la trace de miss Suzannah! et puis, quand même elle le serait, est-ce que je ne suis pas là pour prévenir à temps?

— C'est vrai, mes craintes sont absurdes.

— Vous convenez? Alors il ne faut plus penser

à *Batifou* ni surtout se mettre à cause de lui de pareilles idées en tête. Vous promettez ?

Elle lui sourit.

— Je promets, dit-elle.

— C'est seulement à notre bonheur qui approche que vous devez penser.

— Vous avez raison, oui, ... à notre bonheur. Je ne veux penser qu'à notre bonheur... J'ai envie de le faire empailler.

— Hein ? Comment ? fit Archibald interloqué. Ah ! oui ! le paradis ? Eh bien ! nous allons le porter ensemble chez l'empailleur. Ensuite, nous ferons un petit tour au Bois, nous goûterons — ça vous changera le idées — et je vous ramènerai chez vous. Et puis, si vous voulez, je viendrai vous prendre après dîner pour aller au théâtre. Ça va ?

Elle eut pour le fils Milton un regard attendri.

— Mon bon Archibald, que de mal je vous donne ! Dès que j'ai la moindre contrariété, vous vous ingéniez à me distraire.

— Parce que je suis un égoïste. Comme ça me contrarie de vous voir contrariée, et que je déteste avoir de la contrariété, je tâche de vous enlever la vôtre.

Ils se mirent à rire. Marie, un peu rassérénée, passa dans sa chambre prendre son chapeau et son écharpe, pendant que la femme de chambre mettait dans un carton *Batifou* soigneusement enveloppé dans du papier de soie et qu'Archibald cherchait dans le « Tout-Paris » l'adresse d'un naturaliste.

Vers six heures, Milton fils, après avoir confié à l'homme de l'art la dépouille du paradis, conduisit Marie au Bois, goûta avec elle à *La Cascade* et constata avec plaisir, en déposant la jeune femme chez elle, que ses sombres idées s'étaient presque entièrement dissipées, puis il rentra au *Claridge*.

— Mr. Milton m'a recommandé de prier Monsieur de monter le voir aussitôt rentré.

C'était le portier de l'hôtel, reconnaissable aux deux clefs en croix brodées au revers de son uniforme, qui s'adressait en ces termes à Archibald.

« Que me veut-il ? se demanda celui-ci dans l'ascenseur qui le conduisait à l'étage de l'appartement paternel. M'aurait-il aperçu tantôt avec mes « camarades de l'Université ? »

— Enfin, c'est toi ! s'exclama Jim en le voyant entrer. J'étais impatient de ton retour. Miss Suzannah est là.

Archibald sursauta comme sous le choc d'une décharge électrique.

— Miss Suzannah ? répéta-t-il, hébété.

— Blackson l'a ramenée voilà plus d'une heure.

— Mais, balbutia Archibald, comment se fait-il ?... Il ne nous a pas prévenus... Il l'a donc rencontrée en allant chez son tailleur ?

— Il n'est pas allé chez son tailleur. Il est allé la chercher rue du Bac. Seulement, il avait des raisons pour ne pas le dire, à cause de Florent. Il m'a expliqué. Viens, il nous attend pour la présentation.

Archibald, atterré, ne bougea pas.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ? reprit Jim en voyant son fils figé au milieu de la pièce. Allons, viens.

Cette fois, plus moyen de ruser, de tergiverser. Poussé ainsi au pied du mur, Archibald prit un parti héroïque.

— Je ne veux pas épouser miss Suzannah, déclara-t-il.

Milton père regarda son fils avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas une plaisanterie.

— Et pour quelle raison ne veux-tu plus épouser miss Suzannah ?

— Parce que je ne veux pas épouser une personne

qui se sauve quand j'arrive, qui se cache pour qu'on ne la retrouve pas, que je ne connais pas, qui ne me connaît pas et qui ne doit pas avoir plus envie de se marier avec moi que moi de me marier avec elle.

— Tout cela ne t'a pas empêché, à New-York, de consentir à l'épouser quand elle serait retrouvée et de partir avec nous à sa recherche.

— A ce moment-là je n'aimais personne. Je ne me doutais pas de ce que c'était d'aimer réellement.

— Et tu aimes quelqu'un, maintenant? sursauta à son tour Milton père.

— Oui. Je me suis enflammé sur le bateau pour une jeune veuve polonaise : la comtesse Zobrowska. C'est elle dont je veux faire ma femme.

Jim haussa les épaules.

— Tu dis des stupidités, mon garçon. Tu te désenflammeras et tu épouseras miss Suzannah, parce que je le désire, parce que c'est nécessaire pour notre trust avec Blackson et parce que c'est une affaire entendue depuis deux mois.

Le plus dur pour Archibald avait été de commencer; maintenant il était lancé. Il osa, pour la première fois, tenir tête à son père.

Non, il ne se désenflammerait pas. D'abord cela lui serait impossible. Et puis il n'était plus un petit garçon. Il était assez grand pour disposer de lui-même comme il l'entendait. Ce mariage avec miss Suzannah, arrangé en dehors de lui, entre son père et Blackson, il n'en voulait plus !...

Il continua, se grisant de ses propres paroles. Jim le laissa aller jusqu'au bout sans l'interrompre, puis, lorsqu'il s'arrêta :

— C'est très bien, dit-il. Épouse ta comtesse polonaise du bateau. Seulement, quand on veut se passer de son cher père pour se marier, il faut se passer aussi de lui pour le reste. A partir de cette présente minute tu n'auras plus un cent de moi

tant que je vivrai, et après moi pas davantage. Tu te débrouilleras tout seul si tu peux. Marche, mon garçon !

C'était bien la riposte redoutée. Le coup d'assommoir !

Archibald s'effondra.

— Alors tu décides quoi ? demanda Jim au bout d'un moment.

— Laissez-moi au moins un peu de temps pour réfléchir...

— Rien du tout, c'est tout de suite. Ou tu m'accompagnes immédiatement auprès de Blackson et de miss Suzannah, ou tu fais suivant ta tête et tu ne dois plus jamais compter sur moi. J'ai dit, et tu sais que, comme je dis, je fais.

Archibald n'avait sur ce point aucune illusion.

Il hésita, réfléchit une minute encore, puis, prenant brusquement son parti :

— C'est bien, dit-il. Allons-y !



Une scène à peu près semblable avait eu lieu entre Jerry Blackson et sa fille lorsqu'il était venu la chercher dans la pension de famille de la rue du Bac.

— Je ne refuse pas de vous suivre, lui avait dit Suzannah. Vous êtes mon père, c'est votre droit de m'emmener. Je suis donc prête à me rendre au *Claridge* avec vous. Quant à vos Milton, ma détermination à leur égard reste la même. Pas plus au *Claridge* qu'ailleurs, je ne veux en entendre parler.

Jerry avait alors entrepris de la raisonner. Il l'avait fait à sa façon.

Elle s'était conduite incorrectement avec lui. Néanmoins, il passait l'éponge parce qu'elle était sa chère fille. A présent, elle devait se montrer raison-

nable. Elle avait voulu courir sa chance, bien, il admettait. Mais puisqu'elle avait perdu la partie, elle devait être beau joueur : *Fair play!* Georges de Courçay? Il aurait été satisfait de l'avoir pour gendre. Il l'aurait même préféré au fils Milton, à cause de ses vieilles branches. Puisque la chose n'était pas possible — elle savait pourquoi, — à quoi bon s'obstiner? Elle prétendait qu'elle ne pourrait jamais aimer personne d'autre que Georges? Idées de petite fille! Elle devait le croire parce qu'il était son cher père et qu'il avait plus d'expérience qu'elle de la vie. Les peines de cœur, ce n'est rien du tout. On s'imagine qu'elles seront inguérissables et elles guérissent très vite! Archibald Milton était, lui aussi, un garçon sympathique, aussi bien que Georges de Courçay, dans son genre. Il n'aurait même pas cru qu'un Milton pût être aussi bien. Comment pouvait-elle dire qu'il ne lui plaisait pas, puisqu'elle ne l'avait jamais vu? Elle ne devait pas refuser de le voir.

Suzy s'était d'abord obstinée dans son refus, puis, brusquement — comme Archibald, une heure plus tard avec Jim, — elle avait consenti.

— Puisque vous y tenez, je le verrai.

— Et je suis sûr, lorsque tu l'auras vu, que tu te rendras compte que vous pouvez faire très bon ménage ensemble.

Ce dont Suzy s'était déjà rendu compte, c'est que tout ce qu'elle pourrait dire ne parviendrait pas à convaincre son père. Cela dépassait son entendement. Il lui était alors apparu qu'une explication avec le fils Milton était sa seule ressource.

Celui-là, par exemple, si le petit discours qu'elle lui ménageait ne le guérissait pas de l'envie de l'épouser!

De son côté, Archibald, en suivant son père chez Blackson, se livrait à un monologue intérieur.

« Cette miss Suzannah! Un feu de paille, alors, son bel amour pour son marquis de France?

« Il est déjà éteint puisqu'elle accepte une entrevue de fiançailles avec moi. Je l'ai en antipathie, cette petite poupée capricieuse qui tourne comme une girouette. Mais je ne lui cacherai pas ce que je pense : Si je vous épouse, c'est que j'y suis forcé, mais je n'ai pas d'inclination pour vous et je ne compte pas en avoir jamais ! »

C'est dans ces dispositions engageantes qu'Archibald et Suzannah s'apprêtaient à se rencontrer.

XII

Milton père et fils attendaient dans le salon-fumoir Blackson et sa fille que Florent était allé prévenir.

Archibald avait les lèvres serrées et les sourcils froncés.

Une porte s'ouvrit et Jerry entra suivi de sa fille.

A la vue de Suzannah, Archibald fit un mouvement ; à la vue d'Archibald, Suzannah tressaillit.

Déjà Jerry faisait les présentations :

— Cher Milton, cher Archibald, je vous présente miss Suzannah, ma fille. Suzannah, je te présente Mr. Jim Milton et son fils Archibald.

Les deux jeunes gens se saluèrent froidement.

Tous quatre prirent des sièges et, pendant un quart d'heure, la conversation, dont Jim et Jerry firent les frais, se traîna, languissante. Puis Blackson se leva :

— Maintenant que nos chers enfants ont été présentés, dit-il à Milton, nous allons les laisser faire plus complète connaissance.

Les deux pères se retirèrent, Archibald et Suzannah restèrent seuls en présence. Suzy dévisagea de nouveau Archibald.

— Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés? dit-elle d'un ton sec.

— Il me semble aussi, répondit Archibald, sur le même ton.

— Sur la route d'Etampes...

— Quand j'avais brûlé mes chemises...

— Vous étiez même en compagnie d'une personne... fort jolie, d'ailleurs.

— Et vous d'un jeune homme... très gentleman, du reste.

— Qui vous a remorqué.

— Il a été très aimable.

— Peut-être l'eût-il été moins, s'il avait su que vous vous appeliez Archibald Milton.

— Sans doute, parce que lui s'appelle Georges de Courçay?

Un court silence suivit ces répliques qui s'étaient échangées comme des attaques et des ripostes entre duellistes.

Suzy reprit, agressive :

— J'espérais pour vous qu'on vous avait laissé ignorer l'existence de M. de Courçay, que vous ne saviez pas que nous avions été fiancés, et que, sans vous, nous serions mariés à l'heure qu'il est.

— Pas sans moi, rectifia Archibald. Sans nos chers pères. Moi, j'étais à Miami. Je ne demandais rien du tout, moi. Je faisais du canoë. Ce sont nos chers parents qui ont arrangé tout cela ensemble pour la commodité de leurs affaires.

— Et cette ingénieuse combinaison vous a paru si naturelle que vous vous y êtes prêté avec une docilité exemplaire. Quand je dis exemplaire, je n'entends pas par là qu'elle soit d'un exemple à suivre. Consentir à m'épouser sans m'avoir jamais vue, ce n'était déjà pas mal, mais que mon départ précipité par le premier paquebot en partance, le soir même

où je devais vous être présentée, ne vous ait pas donné à réfléchir...

— Je ne réfléchissais pas beaucoup en ce temps-là.

— Et vous ne me paraissez pas avoir réfléchi davantage depuis. Le soin que je prends à Paris pour échapper aux recherches dont je suis l'objet, et qui dénote clairement chez moi le peu de désir que j'ai de faire votre connaissance, ne vous émeut pas davantage. A votre place, je n'aurais pas été très flatté de constater chez celle que l'on me destine pour femme une telle persévérance à me fuir. Mais puisqu'il semble que ces considérations n'ont aucune importance pour vous, je désire, dès notre premier entretien, dissiper toute équivoque. Sans doute pensez-vous, comme votre père, comme le mien, qu'il n'est pas nécessaire de s'aimer pour s'épouser et que, comme dit à peu près un proverbe que j'ai appris en France : « Quand on n'a pas ce que l'on aime, on finit par aimer ce que l'on a. » Je tiens à vous détromper, en ce qui me concerne. Quand bien même vous posséderiez toutes les qualités et tous les mérites — et votre conduite me permet d'en douter, — quand bien même vous déploieriez pour me plaire tous les dons de séduction que vous avez peut-être, vous ne parviendriez jamais à vous faire aimer de moi, ... ni même estimer. J'ai donné mon cœur à un autre, et c'est pour que vous sachiez bien que je ne serai jamais votre femme que j'ai consenti à avoir cet entretien avec vous. Voilà.

Dès que Suzy eut terminé, Archibald, dont le visage s'éclairait à mesure qu'elle se livrait contre lui à ces propos désobligeants, s'écria :

— Ah ! miss Suzannah, combien je suis content de vous entendre me parler ainsi !

L'effet inattendu produit par sa mercuriale déconcerta Suzy.

— J'avais si peur, continua Archibald, quand j'ai appris tout à l'heure votre arrivée avec Mr. Black-

son, que vous ne vous soyez décidée à m'accepter pour mari! Parce que vous savez, miss Suzannah, moi non plus je n'ai pas envie de vous épouser.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Oh! cela ne veut pas dire que vous n'êtes pas séduisante. A New-York, si vous n'aviez pas pris le bateau le soir où je suis arrivé, je suis sûr que j'aurais été captivé. Même, en ce moment, si je pouvais m'enflammer encore pour quelqu'un... Mais je ne peux plus, parce que, depuis New-York, je suis totalement enflammé pour une autre personne.

— Vous aimez aussi quelqu'un! s'exclama Suzy avec une stupeur croissante.

— Vous connaissez, du reste. C'est la personne avec qui vous m'avez trouvé en panne sur la route d'Etampes.

Suzannah porta la main à son front, comme si ce geste devait remettre un peu d'ordre dans le chaos de ses idées.

— Voyons, voyons, dit-elle, je ne comprends pas. Si vous aimez quelqu'un, pourquoi cet acharnement à me poursuivre, ... à me retrouver?

— C'est Mr. Blackson qui était acharné, ... pas moi. Je me suis donné beaucoup de mal, moi, pour qu'on ne vous retrouve pas. Deux fois je vous ai prévenue que vous étiez découverte et qu'il fallait déménager.

— Quoi? Le coup de téléphone d'Edouard VII...?

— C'était moi, ... et la dépêche de Lutetia, c'était moi encore; la troisième fois, je n'ai pas pu avertir, parce que je n'ai pas su.

Complètement abasourdie, Suzannah resta un moment à répéter :

— Ah! par exemple!... Ah! par exemple!...

Puis, tout à coup, cédant à une impulsion qu'elle ne put maîtriser, elle s'écria :

— Ah! mister Archibald, que vous êtes gentil!

— A présent, je suis gentil. Tout à l'heure, j'étais un garçon détestable, sourit Archibald.

Elle prit un petit air confus.

— Je ne savais pas... Je vous demande pardon.

— Vous n'avez pas besoin de demander. Vous m'avez fait tant de plaisir en me disant des choses désagréables!

Ils rapprochèrent leurs chaises et, sur les instances de Suzy, Archibald narra son roman avec Marie Zobrowska.

La fille de Jerry Blackson buvait ses paroles, approuvait de la tête ou ponctuait le récit de brèves interjections.

— Comme vous avez raison de l'aimer! dit-elle, quand Archibald eut terminé. Elle est charmante!

— Mr. Courçay aussi est un garçon bien distingué, répliqua Archibald, ne voulant pas être en reste d'amabilité. Je comprends que vous n'avez pas voulu entendre parler de moi.

— Mais vous êtes très bien aussi, mister Archibald, protesta Suzy. Tout à l'heure je vous détestais, mais je ne pouvais m'empêcher de constater que vous étiez très bien.

Il se mit à rire :

— Pourvu que nous n'allions pas prendre de l'inclination l'un pour l'autre!

— Ce serait désastreux! Amis et alliés seulement. Ça va?

— Je crois bien que ça va! Nous ne serons pas trop de deux pour sortir du gâchis où nous sommes!

Ils se tendirent la main. Le pacte signé, ils examinèrent la situation.

— On ne peut pas nous marier si nous disons : « non », exposa Suzy, seulement mon père peut m'empêcher d'épouser Georges, parce que j'ai besoin de son consentement.

— Et le mien peut m'empêcher d'épouser Marie, parce qu'il me coupe les vivres, qu'il me déshé-

rite et que je ne peux pas offrir à une comtesse de Pologne un mari dans la purée.

Suzannah réfléchit un moment.

— Si, au lieu de se refuser réciproquement, un seul refusait l'autre? proposa-t-elle.

— Dans ce cas, il y en a encore un qui resterait dans la carafe. Si c'est vous qui me refusez, je ne suis plus déshérité, puisque ce n'est plus moi qui fais manquer notre mariage, et je puis épouser ma chère Marie. Seulement votre père n'est pas content de payer au mien l'indemnité et ne vous autorise pas à épouser Mr. Courçay. Si c'est moi qui vous refuse, ça s'arrange pour vous, mais ça ne s'arrange plus pour moi.

— C'est vrai. Ça ne va pas. Il doit pourtant y avoir un moyen. Mister Archibald, cherchez, je vous en prie.

— C'est ce que je fais!

Archibald se mit à se promener de long en large. Son front plissé, ses sourcils contractés, dénotaient une grande contention d'esprit.

— Si je prenais le bateau à mon tour,... ou le railway?... Enfin, si je filais? dit-il. On vous retrouve, mais on me perd.

— C'est pour le coup que vous seriez déshérité!

— En effet. Ce n'est pas encore ça...

Il reprit sa promenade, puis, tout à coup, se frappant le front :

— Ça y est! s'écria-t-il. J'ai trouvé!

— Vrai? Dites, dites vite!

— Il faut nous marier.

— Nous marier? répéta Suzy sans comprendre.

— Oui, tous les deux!... Nous épouser.

Elle le regarda avec effarement.

— Mais c'est extravagant, ce que vous dites là! Si je vous épouse, je renonce à Georges, et si vous m'épousez, vous renoncez à la comtesse Zobrowska.

— Pas du tout! Au contraire. Comprenez :

Notre mariage se fait à New-York, et le même jour où le *clergyman* nous marie, le shériff nous démarie. Dans notre cher pays, vous le savez, il est encore plus vite fait d'être divorcé que d'être marié. Alors, comme vous voilà émancipée par votre mariage, vous n'avez plus besoin d'attendre deux ans pour épouser Mr. de Courçay, et moi je me moque que mon père me déshérite si j'épouse la comtesse Zobrowska, puisqu'il m'aura remis trois cent mille dollars pour mon établissement avec vous. Eh bien, s'écria-t-il triomphalement, n'est-ce pas une idée magnifique?

— C'est une idée, évidemment, mais je ne sais pas si elle est magnifique.

— Elle ne vous plaît pas?

— Je ne sais... Elle m'effare un peu.

— Cette fois, je vais dire, comme Mr. Blackson, que vous n'avez pas assez l'esprit américain.

— Je l'ai peut-être un peu perdu pendant mon séjour à Paris.

— Alors, c'est le moment de le retrouver, parce que autrement, nous sommes *knock-out... groggy...* dans les cordes!... Miss Suzannah, il faut savoir ce qu'on veut. Que voulez-vous? Devenir le plus vite possible la femme de Mr. Courçay. Qu'est-ce que je veux? Devenir le plus vite possible le mari de ma comtesse de Pologne. Pour cela, il n'y a plus d'autre moyen que de nous épouser tous les deux. Nous ne serons pas mariés longtemps. Juste le temps de la cérémonie, du lunch avec les invités, et puis, « au revoir! »... On monte en auto et l'on va se faire divorcer...

Suzy se sentit gagnée par le raisonnement d'Archibald. Il avait raison. C'était le moment ou jamais de retrouver l'esprit de décision d'une Blackson. Elle le retrouva.

— Eh bien, marions-nous, dit-elle résolument.

Elle ajouta pourtant, avec un léger soupir :

— ... Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Archibald s'inclina.

— Merci beaucoup. Très flatté.

— Dame! Ce ne sera pas un mariage d'amour!

— Tout à fait d'amour, au contraire! Vous m'épousez par amour pour Mr. Courçay, et je vous épouse par amour pour Mrs. Zobrewska.

Ils se mirent à rire, mais en voyant la porte s'ouvrir et Jerry reparaitre avec Jim, ils reprirent instantanément un air compassé.

— Eh bien? demandèrent à mi-voix Jim et Jerry en prenant à part, l'un son fils, l'autre sa fille.

— Je reconnais qu'elle est captivante, répondit Archibald à Jim.

— Il est mieux que je ne pensais, dit Suzannah à Jerry.

— Alors, continua Milton père, toujours en aparté à son fils, tu épouses?

— Puisque vous l'exigez...

Jim s'avança vers Jerry.

— Jerry Blackson, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre chère fille pour mon cher garçon.

Blackson arrêta sur Suzy un regard interrogateur.

— Je peux dire oui?

Elle poussa un soupir et baissa la tête.

— Comme vous voudrez, murmura-t-elle d'une voix résignée.

— Jim Milton, dit Jerry, j'ai la satisfaction d'accorder à votre fils Archibald la main de ma fille Suzannah.

Milton père frappa sur l'épaule de son fils.

— Je suis satisfait de toi, déclara-t-il. Tu es un cher garçon.

— Tu es une chère petite chose, dit Jerry à Suzannah.

Florent vint annoncer que le dîner était servi. Ils passèrent dans la salle à manger.

Pendant le repas, Archibald et Suzannah conser-

vèrent vis-à-vis l'un de l'autre une attitude réservée, mais exempte d'antipathie.

Jim exposa à Jerry que, puisque le notaire du comte Ostrolinski ne se décidait pas à donner de ses nouvelles, il prendrait dans trois jours le prochain *Latécoère* pour Varsovie, qu'il réglerait, séance tenante, son affaire de terrains et reviendrait aussitôt, toujours par la voie des airs.

— J'ai calculé qu'ainsi nous aurions encore le temps d'aller prendre au Havre le paquebot qui part pour New-York mercredi prochain.

Le dîner terminé, profitant d'un moment où son père et Jim étaient absorbés dans la lecture des cours de New-York, que Florent venait d'apporter, Suzannah, attirant Archibald un peu à l'écart, lui dit tout bas :

— Il faudrait écrire à Georges et à M^{me} Zobrowska pour les mettre au courant.

— Non, pas écrire, répondit Archibald. Par lettre, trop long à expliquer. Demain, nous achetons la bague de fiançailles. En sortant de chez le bijoutier nous irons ensemble trouver Mr. Courçay et ensuite ma chère Marie. Cela est mieux ainsi.

XIII

Georges ignorait tout des événements qui s'étaient produits pendant son absence.

Après être resté cinq jours à Lille avec le directeur de la société dont il était l'ingénieur, pour étudier l'installation d'une nouvelle fabrique de soie artificielle, il venait de rentrer à Paris. Son intention était, dès qu'il aurait déposé chez lui sa valise, de se rendre rue du Bac où il croyait trouver Suzy et sa tante.

Son domestique, en le débarrassant de son sac et de son manteau de voyage, l'informa qu'une dame avait téléphoné dans la matinée pour savoir s'il était de retour.

— J'ai répondu que Monsieur ne devait rentrer que dans l'après-midi, vers deux heures. Alors cette dame m'a chargé de dire à Monsieur qu'elle viendrait à cette heure-là et qu'elle priait Monsieur de l'attendre, ayant quelque chose de très important à lui dire.

— A-t-elle donné son nom ?

— Elle a dit qu'elle était la tante de la personne que Monsieur savait.

Mrs. Goldwin ! Qu'était-il encore arrivé ?...

Georges recommanda de l'introduire aussitôt qu'elle viendrait. Il était deux heures moins le quart. A deux heures moins cinq, la tante Ethel sonnait à la porte de Georges.

A sa mine bouleversée, il devina que quelque chose de grave avait dû se passer.

— Suzy n'est pas avec vous? demanda-t-il anxieusement.

— Ah! Suzy,... mon pauvre ami! répondit la tante Ethel en s'affalant dans un fauteuil. Elle est au *Claridge* avec son père qui est venu la chercher hier!

Georges, à son tour, se laissa tomber sur un siège.

Elle le mit au courant des événements de la veille.

— Mais ce n'est pas tout, continua-t-elle. Le reste est encore bien pis! Je me serais attendue à tout sauf à cela!

— Je me demande ce qu'il peut y avoir de pis, murmura Georges, effondré.

Mrs. Goldwin prit une lettre de son sac à main.

— Voilà ce que j'ai reçu ce matin de mon frère. Lisez.

Georges prit la lettre et lut :

CHÈRE SŒUR ETHEL,

Je vous annonce avec satisfaction que Suzannah et le fils Milton ont été présentés il y a deux heures l'un à l'autre. Après avoir eu conversation ensemble, Suzannah m'a dit : « Il est beaucoup mieux que je ne pensais », et le fils Milton a dit à son père : « Elle est captivante ». Alors Jim Milton a demandé la main de ma chère fille et ils ont été fiancés aussitôt.

Je pense qu'en me lisant vous levez vos grands bras au ciel et poussez des petits cris, parce que vous êtes exagérée et que les choses les plus simples vous mettent en état d'effervescence.

Parce que Suzannah montrait de la préférence pour le marquis de Courçay, tout de suite vous vous êtes excitée et avez imaginé une histoire romanesque, comme on en voit seulement dans les anciennes pièces de théâtre de la vieille Europe, où les amoureux se livrent à des excentricités en se donnant des coups de poignard ou en avalant du poison s'ils sont forcés de renoncer l'un à l'autre.

Votre chère nièce s'appelle Suzannah Blackson et non Juliette Capulet. Elle a d'abord voulu courir sa chance pour garder Georges de Courçay. C'était naturel. Quand elle a vu qu'il n'y avait réellement pas moyen, elle a pris son parti comme elle devait, parce qu'elle est ma fille et qu'elle ne peut pas être autrement que pondérée.

Aussitôt que Jim Milton aura terminé une affaire de terrains qu'il a à Varsovie, nous prenons tous les quatre, au Havre, le bateau pour New-York. Je serais content si vous le preniez avec nous, afin d'assister au mariage de votre nièce. A présent que tout est terminé comme je désirais, je ne vous en veux pas. Vous avez cru faire pour le bien et le passé est le passé. Laissons. Malgré tout, vous êtes ma chère vieille sœur, et, si vous pouviez vous guérir de cette infirmité de faire des affaires d'Etat avec de toutes petites choses, je dirais : *Cheer up!*

Georges jeta rageusement la lettre sur un guéridon qui se trouvait auprès de lui.

— Suzy avoir fait cela?... avoir consenti? C'est impossible! Ce n'est pas vrai. Je ne le crois pas! s'écria-t-il.

— Pourtant Jerry est incapable d'avoir inventé...

— Alors, c'est qu'on l'a trompée! C'est qu'elle a été le jouet de quelque mensonge, de quelque calomnie sur mon compte et qu'on a profité d'un moment de dépit, de colère... Mais je le saurai!

— Georges! Georges! Où allez-vous? s'écria Mrs. Goldwin en le voyant se lever et se diriger vers la porte.

— Où je vais? Au *Claridge*, parbleu! Il faut que j'aie une explication avec elle! Et puis il y a cet Archibald Milton auquel je ne serai pas fâché de dire deux mots! Voilà assez longtemps qu'il m'em-bête, celui-là!

— Voyons, Georges, voyons, calmez-vous...

— Je lui casserai la figure, vous m'entendez! Je la lui casserai, la figure! clama Georges hors de lui.

Mrs. Goldwin s'affola.

Dans l'état de surexcitation où elle le voyait, elle redoutait les pires éventualités : un scandale, ... un duel, ... un suicide, ... pouvait-on savoir ? Il fallait empêcher un malheur !

— Écoutez-moi, Georges...

— C'est inutile ! Tant que je n'aurai pas entendu de la bouche de Suzy elle-même...

— Mais sapristi, écoutez-moi donc ! s'emporta à son tour Mrs. Goldwin en le saisissant par le bras. Après tout le mal que je me suis donné pour vous deux, j'ai bien le droit de vous demander de m'écouter ! Vous ne pouvez pas aller au *Claridge*. Ce serait insensé.

— Je veux savoir ce qui s'est passé !

— Eh bien, vous le saurez. C'est moi qui vais aller trouver Suzannah et je reviendrai vous dire le résultat de notre conversation.

Mrs. Goldwin parvint, non sans peine, à faire accepter cette solution à Georges.

— Alors, dépêchez-vous, Mrs. Goldwin, et revenez vite, recommanda-t-il. Je ne bougerai pas de chez moi jusqu'à votre retour.

La pauvre tante Ethel, secouée par les émotions qu'elle avait éprouvées depuis quarante-huit heures, sentait la migraine venir. Elle demanda avant de partir un verre d'eau et un comprimé d'aspirine.

— Ne soyez pas trop longtemps. Je vous attends avec impatience, lui dit Georges en la reconduisant.

Après le départ de Mrs. Goldwin, il s'enferma dans son bureau. Accoudé à sa table, le front dans ses mains, il se mit à songer.

Suzy avoir consenti soudainement à un mariage dont elle ne voulait pas entendre parler il y a six jours encore ! Faudrait-il donc admettre qu'il se soit complètement trompé sur son compte, que, comme l'écrivait son père, elle avait voulu « courir sa chance » avec lui et que, considérant la partie perdue, elle se résignait à un Milton à défaut d'un

Courçay? Alors, son amour n'était pas aussi fort qu'il le croyait, qu'elle l'avait peut-être cru elle-même? Il n'avait pas résisté aux complications qu'il avait entraînées? Pourtant...

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'entrée de son domestique lui présentant deux cartes sur un plateau.

— Je n'y suis pas, dit-il avec humeur.

Il jeta un regard machinal sur les cartes :

ARCHIBALD MILTON
SUZANNAH BLACKSON

Par exemple!

— Si! Si!... Attendez, Jean! Faites entrer.

Jean introduisit Archibald accompagné de Suzannah.

Le fils Milton s'avança, souriant.

— Vous reconnaissez, mister de Courçay?... La route d'Étampes... Curieux, n'est-ce pas?

— Suzy, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, cette nouvelle que je viens d'apprendre? interrogea Georges fiévreusement. Votre mariage avec Monsieur?...

— Si, Georges, c'est vrai.

— Et nous venons d'acheter la bague de fiançailles, ajouta Archibald en montrant, au doigt de Suzannah, un brillant entouré d'émeraudes.

Georges bondit :

— C'est pour m'annoncer votre mariage que vous êtes venus? Ça, c'est le comble!

— Surtout pour vous expliquer, commença Suzy. Il l'interrompit avec colère.

Des explications, il n'en avait pas besoin. Il les connaissait d'avance, ses explications! Son père qui avait découvert sa retraite, qui l'avait emmenée, qui s'opposait toujours à son mariage avec lui et s'obstinait à vouloir lui faire épouser Mr. Milton fils. Alors, puisqu'il ne cédait pas, elle avait cédé. Et du

moment qu'elle céda, autant ne pas attendre ! Vite les fiançailles, vite la bague, vite le mariage ! *Time is money* ! Et rien ne se révoltait en elle à l'idée de passer aussi instantanément de l'un à l'autre ? Ah ! il était joli, ce grand amour ! Trois mois à peine avaient suffi à en venir à bout. Tout ce qu'elle pourrait dire, toutes les raisons qu'elle pourrait invoquer n'empêcheraient pas qu'elle se conduisît indignement.

— Permettez, mister de Courçay..., voulut intervenir Archibald.

Georges lui coupa la parole.

— Vous, Monsieur, dit-il, pour le moment je vous prie de vous taire. Nous causerons tout à l'heure, et vous ne perdrez rien pour attendre, soyez tranquille.

— Je suis tranquille. Tout à l'heure vous me direz : « Excusez-moi... Je ne savais pas... Je vous demande pardon », comme miss Suzannah hier. Elle aussi a commencé par me dire des choses désagréables, et puis après, elle a, je crois, regretté un peu.

— Enormément, mister Archibald, accentua Suzy. Enormément.

Georges, interdit, les regarda :

— Que signifie ? Expliquez-vous.

— *By Jove* ! nous ne demandons pas mieux ! s'exclama Archibald. Nous sommes venus tout exprès pour cela, mais c'est vous qui parlez tout le temps. Alors, il n'y a pas moyen...

— Je vous écoute, fit Georges en se contenant.

— Je commence par vous dire que miss Suzannah a toujours autant d'amour pour vous, qu'elle n'en a pas du tout pour moi et que je n'en ai pas du tout pour elle.

— Ce qui ne vous empêche pas de vous épouser.

— Ce qui est, au contraire, la raison pour laquelle nous nous épousons. Miss Suzannah m'épouse à cause de vous ; moi, j'épouse miss Suzannah à cause d'une autre personne pour laquelle je suis enflammé.

— C'est du chinois !

— Ce ne sera plus quand vous saurez.

Il lui raconta sa passion pour la comtesse Zobrowska, la menace de Jim Milton et l'expédient qu'il avait trouvé la veille avec Suzannah pour se tirer tous deux de la déplorable situation où les mettaient les exigences paternelles.

— Est-ce toujours du chinois, mister de Courçay ? demanda-t-il lorsqu'il eut terminé.

— Non, répondit Georges, d'un ton radouci, c'est de l'américain.

Le fils Milton recommença, en faveur de son idée, le plaidoyer qu'il avait fait la veille à Suzannah.

Cette fois, celle-ci l'appuya.

— Songez, Georges, que si Mr. Archibald n'avait pas trouvé ce moyen, c'était fini ! Obligés d'attendre deux ans pour être l'un à l'autre ! Et il peut se passer tant de choses en deux ans ! C'eût été un grand chagrin et une grande inquiétude pour moi... Pour vous aussi, n'est-ce pas ? Alors c'est tellement peu de chose, à côté de cette grande tristesse, que je m'appelle pendant quelques heures Mrs. Archibald Milton, puisque ensuite rien ne pourra plus empêcher que je devienne M^{me} Georges de Courçay pour toujours et que je n'aurai jamais cessé d'être votre fidèle Suzy.

— Maintenant, ajouta Archibald, si vous trouvez mieux, nous ne tenons pas à nous marier, vous savez !

Georges dut convenir qu'il ne trouvait pas mieux, qu'il ne trouvait même rien.

— Evidemment, dit-il, c'est un moyen. Peut-être le seul, en effet. Il surprend d'abord un peu. Le tout est de s'y faire...

Il tendit la main au fils Milton.

— Je vous confie ma chère Suzy. Dépêchez-vous de me la rendre.

— Soyez tranquille. On va marcher en quatrième vitesse. Mr. Blackson et mon père sont pressés de

nous marier, et nous sommes maintenant encore plus pressés qu'eux.

Le temps passait. Après avoir consulté sa montre, Archibald rappela à Suzannah qu'ils avaient encore à se rendre chez Marie Zobrowska.

Comme Suzy et Georges ne se décidaient pas à se quitter, il proposa à celui-ci de les accompagner chez la comtesse. Elle serait enchantée de connaître leur sauveur de la route d'Étampes.

— Oui, Georges, c'est une idée. Venez avec nous, insista Suzy.

Certes, il ne demandait pas mieux, mais n'était-ce pas imprudent? S'ils allaient se rencontrer dans la rue avec Mr. Milton ou Mr. Blackson? Il suffisait d'un malencontreux hasard.

Archibald le rassura. Son père et Mr. Blackson ne sortiraient pas de la journée. Ils s'étaient enfermés aussitôt après le déjeuner pour travailler à leur trust.

— Alors, en route! dit Georges auquel ces péripéties avaient fait oublier complètement Mrs. Goldwin.

Quand celle-ci revint, il était parti depuis une demi-heure. Au *Claridge*, elle n'avait vu que Florent. Il lui avait dit que Mr. Blackson, qui travaillait avec Mr. Jim Milton, avait donné l'ordre qu'on ne les dérangeât sous aucun prétexte, et que miss Suzannah était sortie avec Mr. Archibald.

Sortie avec Archibald! Décidément, c'était l'entente complète! Ah! elle la retenait, sa nièce!

— Dire que voilà trois mois que je bouleverse mon existence à cause d'elle!

Et Georges qui l'attendait avec impatience... La nouvelle qu'elle allait lui apporter ne serait pas de nature à le calmer! Comment allait-elle la lui annoncer?

Vous verrez que cette maudite histoire finira par un drame.

En arrivant rue de Monceau, sa main tremblait en appuyant sur le bouton électrique de la sonnette.

— Monsieur est sorti, lui dit Jean en lui ouvrant.

— Comment, sorti? Il ne devait pas bouger jusqu'à mon retour!

— Je ne sais pas. Ce que je puis assurer à Madame, c'est que Monsieur est sorti depuis une demi-heure environ avec un autre Monsieur qui est venu le voir... Un Anglais ou un Américain, je pense, d'après le nom que j'ai vu sur sa carte.

— Un Américain? Ah! mon Dieu! Quel nom?

— Quelque chose comme Annibal... Asdrubald...

— Archibald? Archibald Milton?

— C'est cela même.

Tante Ethel poussa un cri :

— Ils sont allés se battre!

Le domestique la regarda d'un air profondément étonné.

— Se battre? Oh! je ne crois pas. Ils n'avaient pas l'air de gens qui ont envie de se battre. D'ailleurs il y avait une jeune dame avec eux. Une étrangère aussi, probablement. « Suzannah Blackson », portait sa carte.

Mrs. Goldwin poussa une nouvelle exclamation :

— Suzy!... Suzy est venue chez Georges avec Archibald et Georges est sorti avec eux? Mais c'est incohérent! Mais c'est à devenir folle!... Mon ami, pourriez-vous m'apporter un verre d'eau avec un cachet d'aspirine? Ma tête éclate.

Le domestique considéra un instant Mrs. Goldwin qui s'était assise sur un siège de l'antichambre, puis il alla chercher le verre d'eau et le cachet demandés.

Ayant absorbé son aspirine, elle se leva.

— Je m'en vais. Vous direz à M. de Courçay quand il rentrera... ou plutôt, non, vous ne lui direz rien... J'en ai assez! Oui, oui,... j'en ai assez!

— Cette brave dame m'a l'air un peu piquée, murmura Jean quand il eut refermé la porte de l'escalier sur la tante de Suzy.

Depuis plus d'une heure, Georges et Archibald étaient chez Marie Zobrowska et ils ne semblaient pas pressés de s'en aller.

Tout d'abord la comtesse avait été, comme Georges, un peu estomaquée par la combinaison d'Archibald, puis, comme Georges, elle en avait pris son parti.

Après tout, ils se livraient depuis deux mois à de telles extravagances!... Une de plus, une de moins...

Tous quatre avaient fini par rire de l'étrange situation dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre. La conversation se poursuivait aimablement devant un thé et des sandwiches au caviar que Marie Zobrowska avait fait servir quand la femme de chambre entra et lui remit une carte.

— Ce Monsieur, dit-elle, insiste pour voir Madame la comtesse.

Marie prit négligemment la carte. A peine l'eut-elle regardée qu'elle pâlit.

— Archibald, dit-elle d'une voix changée, c'est votre père!

Le fils Milton, Georges, Suzy demeurèrent comme pétrifiés, la tasse aux lèvres ou la tartine de caviar aux doigts.

Dramatique silence. Chez tous la même pensée : Archibald et Suzannah étaient surveillés... Encore cette maudite Agence Pickerton, sans doute... L'agent les avait vus aller chez Georges, sortir avec lui, se rendre tous trois chez la comtesse Zobrowska ; il avait prévenu Jim Milton.

— Où l'avez-vous fait entrer? demanda Marie à la femme de chambre.

— Dans le petit salon, Madame.

— Alors partez en passant par ma chambre, dit-elle précipitamment à Archibald, à Georges et à Suzannah. Jenny va vous conduire. Vite, dépêchez-vous!

Le mouvement de retraite allait s'exécuter quand Georges s'écria :

— Ne sortez pas ! Mr. Blackson fait les cent pas sur le trottoir devant la maison !

En passant devant une fenêtre, il venait d'apercevoir le père de Suzannah. Bloqués ! Il y eut une minute d'affolement.

— Du calme ! dit Marie, en proie à une vive agitation. Ne perdons pas la tête ! Mr. Milton ne va tout de même pas se livrer à une visite domiciliaire. Restez ici, sans faire de bruit, pendant que je le recevrai à côté.

— Vous ne nous avez pas vus... Vous ne savez pas ce qu'il veut dire... Ne sortez pas de là ! lui recommanda Suzy à voix basse.

— Oui, oui, soyez tranquille.

Marie passa dans le petit salon. Georges, Archibald et Suzy s'assirent avec précaution pour ne pas remuer leurs sièges où ils demeurèrent figés sans oser échanger un mot, même à voix basse. Bientôt, un bruit de voix parvint jusqu'à eux de la pièce voisine. Au bout d'un moment, n'y tenant plus, ils se levèrent doucement et allèrent sur la pointe des pieds coller leur oreille à la porte pour essayer d'entendre ce qui se disait de l'autre côté.

XIV

Pendant qu'Archibald et Suzannah se rendaient chez Georges et, de là, avec lui, chez la comtesse Zobrowska, au *Claridge* Jim et Jerry, enfermés dans le salon-fumoir de ce dernier, travaillaient à l'élaboration des statuts de leur nouvelle société : l'*American and European Oil Corporation*, qui devait résulter de la fusion de la *Continental Oil* et de la *Standard Petroleum*, augmentée des concessions pétrolifères de Blackson en Tchécoslovaquie et de celles de Milton en Pologne.

Ayant besoin d'un document qu'il avait laissé dans son bureau, Milton se rendit à son appartement pour le chercher.

Il revint quelques instants après avec la pièce en question et une lettre :

— *Cheer up!* Du notaire de Varsovie ! annonçait-il d'un air joyeux. Elle est timbrée de Pologne. J'avais défendu qu'on vînt nous déranger, alors on l'a déposée avec le courrier dans ma chambre.

— Et que dit-elle, cette lettre du notaire de Varsovie ? demanda Blackson.

— Je ne l'ai pas encore lue, mais sans doute il m'envoie l'acte de vente des terrains qu'il me fait attendre depuis un mois. Voilà, continua-t-il en ouvrant l'enveloppe avec un coupe-papier, qui va m'éviter la peine de prendre l'avion après-demain et nous permettra d'avancer notre départ.

L'enveloppe ouverte, Jim constata qu'elle ne renfermait pas l'acte de vente espéré, mais une lettre du notaire.

Dans cette lettre, le notaire faisait savoir à Milton que son retard provenait de ce qu'il attendait le rétablissement du comte Ostrolinski, frappé il y avait trois semaines d'une congestion cérébrale, pour lui demander sa signature. Malheureusement, le comte ne s'était pas rétabli. Il était mort, il y avait deux jours, laissant pour unique héritière une parente éloignée qui résidait actuellement à Paris, 33, avenue de Messine : la comtesse Marie Zobrowska. Le notaire conseillait à Mr. Milton d'aller la voir pour s'entendre directement avec elle.

Malgré son calme habituel, Jim ne put retenir un juron.

— Mauvaise nouvelle? interrogea Jerry.

Pour toute réponse, Jim lança la lettre devant Blackson et se mit à arpenter le bureau.

— Je ne vois pas pourquoi vous trouvez cette nouvelle mauvaise, reprit Jerry après avoir lu. Cette comtesse Zobrowska, n'est-ce pas la dame avec un oiseau qui était sur le bateau avec nous?

— Oui, répondit Jim d'un air sombre.

— Alors la connaissance est déjà faite, et puisqu'elle est à Paris, allez la voir. Ça va s'arranger encore mieux et encore plus vite qu'avec le comte Ostrolinski.

— Ça ne va pas s'arranger du tout, répliqua Jim, parce que Archibald s'est enflammé pendant la traversée pour cette comtesse de Pologne, qu'elle s'est enflammée pour lui, qu'ils voulaient se marier, et que j'ai menacé Archibald de ne plus lui donner un cent et de le déshériter pour l'empêcher de l'épouser. Après cette histoire, vous pensez bien qu'elle ne voudra jamais me vendre ses terrains.

— Oh! C'est une tuile sur votre tête, Milton, fit Jerry.

— Sur la vôtre aussi, Blackson, puisque nous allons devenir associés.

— Voilà un gros bâton dans nos roues; je ne vois pas le moyen de le retirer.

Milton fit encore quelques pas dans la pièce en réfléchissant.

— J'en vois bien un, reprit-il. Si Archibald épousait la comtesse du bateau, elle n'aurait plus de raison pour ne pas me vendre ses terrains.

— Exact. Mais alors Archibald n'épouserait plus ma chère fille ?

— Nécessairement.

— Dans ce cas vous me devez cent mille dollars, Milton. Paragraphe V de notre contrat. Vous ne pouvez nier. Ce qui est écrit est écrit.

— Je ne nie pas. Mais sachez, Blackson, déclara Jim catégoriquement, que je renoncerais plutôt aux terrains que de consentir à ce que la *Standard Petroleum* verse une indemnité à la *Continental Oil*. N'en parlons plus. Mon cher garçon épousera votre chère fille, seulement, au lieu de vous apporter une affaire considérable, j'en apporterai une qui ne vaut plus grand'chose.

— Si vous dites qu'elle ne vaut plus grand'chose, je ne la fais pas.

— Alors c'est vous qui me devez cent mille dollars. Paragraphe II. Ce qui est écrit est écrit.

— Sachez pareillement, Milton, répliqua à son tour et non moins fermement Jerry, que je ferai l'affaire, même mauvaise, plutôt que de consentir à ce que la *Continental Oil* verse un cent d'indemnité à la *Standard Petroleum*.

Ce n'était pas une question d'argent, mais de prestige.

Ils demeurèrent un bon moment sans échanger une parole, restant chacun sur ses positions.

Blackson rompit le premier le silence.

— Ecoutez, Milton, dit-il. Votre cher garçon épouse ma chère fille. Vous êtes dans la règle et vous ne me devez rien. Je fais le trusi bien que devenu mauvais. Je suis dans la règle et je ne vous dois rien non plus. Mais nous ne sommes satisfaits ni l'un ni l'autre. Alors, je fais une proposition : je

ne réclame plus l'indemnité si vous ne donnez pas Archibald en mariage à Suzannah. De votre côté vous ne mettez plus comme condition à notre trust le mariage de ma chère fille avec votre cher garçon.

— Alors, j'abandonne la garantie, objecta Milton.

— Comme j'abandonne l'indemnité.

Jim Milton ne se décidait jamais sans prendre quelques minutes de réflexion. Il en prit trois, puis déclara :

— J'accepte.

Le contrat fut modifié séance tenante. La clause relative au mariage de la fille du directeur de la *Continental Oil* avec le fils du directeur de la *Standard Petroleum*, ainsi que celle se rapportant à l'indemnité, fut supprimée, puis Jim décida de se rendre immédiatement chez la comtesse Zobrowska et Jerry de l'accompagner. Il attendrait dans l'auto le résultat de l'entrevue.

— Je pense, fit tout à coup Milton, que nous devons prévenir nos chers enfants qu'ils ne font plus mariage ensemble.

— Vous savez bien qu'ils sont sortis pour acheter la bague de fiançailles.

— C'est juste. J'avais oublié. Nous les prévenirons au retour.

Ils commandèrent l'auto et se firent conduire incontinent avenue de Messine.



Georges, Archibald et Suzannah, groupés près de la porte, cherchaient à entendre la conversation qui se poursuivait de l'autre côté entre Jim Milton et Marie Zobrowska.

Ils n'en saisissaient que des bribes qui ne les renseignaient pas sur la nature de l'entretien. Un nom totalement ignoré d'eux était parvenu à plusieurs

reprises à leurs oreilles : « Ostrolinski ». Qui pouvait bien être cet Ostrolinski et que venait-il faire dans la conversation ?

Archibald, qui, courbé en deux, regardait par le trou de la serrure, annonça tout à coup à voix basse :

— Voilà Mr. Blackson, à présent !

Que se passait-il donc ?

Ce qui se passait ? Ils étaient loin de s'en douter !

Jim Milton, aussitôt en présence de Marie Zobrowska, était allé droit au but. Il savait que son fils Archibald s'était enflammé pour elle sur le bateau et souhaitait ardemment l'épouser. Lui avait fait opposition au mariage parce que, pour raisons d'affaires, il fallait alors qu'Archibald épousât miss Blackson. A présent il ne s'opposait plus, parce que s'il refusait de lui donner son fils, elle refuserait sans doute de lui vendre les terrains dont elle venait d'hériter du comte Ostrolinski. C'était naturel. Il serait donc satisfait si elle consentait à devenir sa chère belle-fille et à lui vendre ses terrains. Marie, qui ignorait encore qu'elle venait d'hériter de ce parent éloigné qu'elle connaissait à peine, était tombée de son haut en entendant la proposition du père d'Archibald.

— Mais vos engagements envers Mr. Blackson ? avait-elle demandé.

C'était arrangé. Ils étaient d'accord. Si elle le désirait, Blackson pourrait le lui confirmer à l'instant, car il attendait en bas dans l'auto.

Marie avait envoyé sa femme de chambre chercher Jerry que, par le trou de la serrure, Archibald venait de voir entrer.

— *Hello*, Blackson, je vous présente ma chère future belle-fille, annonça aussitôt Jim.

— Je félicite, car maintenant, je pense, Mrs. Zobrowska ne refusera pas de vendre ses terrains.

— Je ne veux pas les vendre, répliqua Marie.

Jim et Jerry eurent une souleure. Elle fut de

courte durée, car la jeune femme ajouta presque aussitôt :

— Je les offre au père d'Archibald.

Ne voulant pas être en reste de générosité, Milton déclara qu'il ajoutait cinquante mille dollars à la dot de son fils.

— Ce jour est beau ! dit Blackson. Secouons les mains !

Après échange de congratulations, ils demandèrent la permission de retourner au *Claridge* pour mettre Archibald et Suzannah, qui devaient être rentrés, au courant du nouveau changement apporté à leur mariage.

— Ne vous donnez pas la peine d'aller jusqu'au *Claridge*, leur dit Marie Zobrowska en souriant. Suivez-moi.

En voyant la porte s'ouvrir, Suzannah, Georges et Archibald firent un bond en arrière qui les porta au milieu du salon, où les immobilisa l'apparition de Jerry et de Jim avec la comtesse.

De leur côté, Blackson et Milton père s'arrêtèrent à la vue d'Archibald, de Georges et de Suzannah.

— Oh ! fit Jerry, je crois, Milton, que nos chers enfants étaient en train de nous rouler.

— Je crois aussi, Blackson. Hier j'aurais été mécontent, aujourd'hui je ne suis pas. Archibald, je t'annonce que tu épouses maintenant ta chère comtesse du bateau.

— Et moi, Suzannah, chère petite chose, dit à son tour Blackson à sa fille, je serai satisfait si tu épouses le marquis de Courçay, parce que cela n'empêche plus le trust avec Milton.

Ni Georges, ni Suzy, ni Archibald ne cherchèrent à comprendre la raison de ce revirement subit. Peu leur importait ! Ils la connaîtraient plus tard. Tout s'arrangeait au gré de leurs vœux, c'était l'essentiel. Suzy enleva simplement le brillant entouré d'émeraudes qu'elle avait au doigt et le passa à celui de Marie.

— Il vous revient, lui dit-elle en l'embrassant.

Marie offrit à Jim et à Jerry une tasse de thé, et nos six personnages, assis autour du guéridon, se mirent à causer avec la même cordialité que si le plus parfait accord n'avait jamais cessé de régner entre eux.

— Et tante Ethel qui ne sait rien ! fit tout à coup Suzy.

Georges sursauta.

— Sapristi ! J'ai oublié que je devais l'attendre chez moi ! Oh !... Oh ! Pauvre Mrs. Goldwing !... Téléphonez-lui tout de suite, Suzy, je vous en prie.

Jenny conduisit Suzannah à la pièce où se trouvait le téléphone, et miss Blackson demanda la communication avec la pension de famille de la rue du Bac.

Mrs. Goldwin, fourbue par les allées et venues et les émotions de la journée, s'était étendue sur une chaise longue, dans sa chambre. Elle avait pris le parti de ne plus penser à rien et somnolait, quand la sonnerie de son téléphone la tira de son demi-sommeil. Elle décrocha le récepteur placé à portée de sa main, et entre Suzy, avenue de Messine, et sa tante, rue du Bac, s'engagea le dialogue suivant :

— C'est toi, tante Ethel ? Ici, Suzy.

— Ah ! enfin !... Eh bien, tu m'en as fait faire, un métier ! Voyons !... Qu'est-ce qui se passe ?... Je n'y comprends plus rien... D'abord, où es-tu ? Au *Claridge* ?

— Non. Avenue de Messine.

— Qu'est-ce que tu fais avenue de Messine ?

— Je suis chez la comtesse Zobrowska.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça, la comtesse Zobrowska ?

— La fiancée d'Archibald.

— La fiancée d'Archibald ? Ce n'est donc plus toi ?

— Non. Je suis redevenue la fiancée de Georges.

— Qu'est-ce que tu dis ?... Tu es... Oh !... C'est

effarant ! Depuis vingt-quatre heures, j'ai l'impression de vivre au milieu de fous !

— On t'expliquera. Viens vite !

— Mais où ?

— 33, avenue de Messine. Nous t'attendons tous.

— Qui ça, tous ?

— Georges, moi, Archibald, Marie Zobrowska, papa et Mr. Milton.

— Comment ? Ton père et Milton sont avec vous ?

— Ils nous emmènent dîner à *La Cascade*.

— Effarant ! Effarant ! Je ne suis pas en train d'aller au restaurant. Je n'en peux plus.

— Oh ! tante !... Tout est arrangé. Tout le monde est dans la joie. Si tu n'étais pas là, la mienne ne serait pas complète. Il faut absolument que tu viennes.

— Mais j'ai une migraine folle !

— Prends un cachet d'aspirine. On t'attend !

Suzy raccrocha. Mrs. Goldwin, après plusieurs « Allo ! Allo ! » restés sans réponse, poussa un long soupir, quitta sa chaise longue et s'habilla.



Sur le pont-promenade de l'*Île-de-France*.

Jerry et Jim avaient voulu que les deux mariages fussent célébrés à New-York, et ils avaient élaboré tout un programme où la satisfaction de leur vanité s'alliait agréablement au souci pratique des affaires.

Le mariage de la fille du directeur de la *Continental Oil* avec le marquis de Courçay-Faucigny aurait lieu le même jour que celui du fils du directeur de la *Standard Petroleum* avec la comtesse Zobrowska, et, le même soir, les hauts-parleurs d'Amérique et les panneaux lumineux de Broadway annonceraient une nouvelle union : celle de la *Continental Oil* de Blackson avec la *Standard Petroleum* de Milton. Ce serait sensationnel !

Milton père et fils avaient accompagné Marie Zobrowska à Varsovie où les affaires de la succession Ostrolinski nécessitaient sa présence. Jim en avait profité pour inspecter ses concessions pétrolifères.

Pendant ce temps, Jerry était allé à Courçay, qu'il était impatient de connaître, avec Georges et Suzanne. Le château ancestral l'avait vivement impressionné et il avait déclaré qu'il « paierait ce qu'il faut » pour le faire restaurer.

Puis, au bout de trois semaines, tout le monde s'était retrouvé au Havre pour voguer vers l'Amérique.

... Tandis que Suzy et Georges prenaient des photographies, que Mrs. Goldwin, allongée sur un transatlantique, faisait remarquer à Jerry et à Jim que, pour revenir au bout de quatre mois au point de départ, il eût été plus simple de ne pas partir, Archibald et Marie, un peu à l'écart, causaient, accoudés à la rambarde.

— Nous voilà sur ce même bateau, à cette même place où nous étions ensemble il y a quatre mois, lui disait Archibald. Vous vous rappelez cette nuit où il y avait beaucoup d'étoiles dans le ciel et où je vous suppliais de me laisser courir ma chance?

— Oui, mais nous marchions en sens contraire.

— Et je n'étais pas aussi complètement heureux qu'à présent. Je n'étais pas sûr que vous prendriez de l'inclination pour moi. Vous disiez : « Peut-être oui; peut-être non. » Méchante Marie!

— C'est vrai. Je ne savais pas encore.

— Moi j'ai su tout de suite. Dès que je vous ai rencontrée devant le paradis.

— Pauvre *Batifou*! Il n'est plus là, lui...

— L'empailleur ne vous l'a pas rapporté?

— Il m'a fait savoir qu'il était arrivé un accident pendant l'opération et que l'oiseau n'était plus livrable.

Suzy, faisant irruption, son kodak à la main, interrompit la conversation.

— Tout le monde sur le pont supérieur ! cria-t-elle. Je vais prendre un groupe.

— Je rejoins tout de suite, dit Archibald.

Laissant Marie se diriger avec Georges et Suzannah, suivis de Jim, Jerry et Mrs. Goldwin, vers l'escalier qui faisait communiquer les deux ponts, il courut à sa cabine.

Il en sortit quelques instants après, accompagné de Florent qui portait un volumineux paquet recouvert d'une toile.

— Arrivez donc ! lui cria Suzy quand il déboucha sur le premier pont.

— Qu'est-ce que vous apportez là ?

Sans répondre, Archibald enleva la toile et découvrit une cage dorée dans laquelle, le plumage plus éclatant que jamais, se trouvait *Batifou* qui tourna la tête à droite et à gauche, ouvrit le bec et fit entendre un cri discordant.

— Mon paradis ! s'écria Marie. Il est magnifique. On le croyait vivant !

C'était en effet un chef-d'œuvre dont le naturaliste qui l'avait exécuté pouvait être fier. Appuyait-on sur un ressort invisible, l'oiseau tournait la tête et ouvrait le bec. Appuyait-on sur un autre ressort, il faisait entendre son cri. L'imitation du cri fut, comme l'expliqua Archibald, ce qui avait donné le plus de mal.

— On n'a pas pu arriver à le rendre aussi complètement vilain que le cri véritable.

Il fit de nouveau jouer le ressort. Une série de sons perçants de trompette éclata.

— Ça approche, mais ce n'est pas encore tout à fait ça.

— Je trouve que c'est très suffisant, dit Georges en se bouchant les oreilles.

Archibald avoua à Marie que c'était lui qui avait fait dire par le naturaliste que l'oiseau avait été détérioré.

— Parce que je voulais faire ajouter la mécanique, expliqua-t-il.

— Allons, en place! commanda Suzy.

Archibald lui prit le kodak des mains.

— Si vous photographiez, vous ne serez pas sur la pellicule, et il faut que vous y soyez. Florent, sauriez-vous vous servir de cet appareil?

— Je fais moi-même de la photographie à mes moments perdus et j'y réussis assez bien, répondit Florent.

— Alors, prenez. A présent, formons le groupe. *Batifou* au milieu; d'un côté de la cage, Mr. de Courçay et miss Suzannah dans une pose amoureuse; de l'autre, Marie et moi dans la même pose, pour faire le pendant. Entre nous, Mrs. Goldwin qui donne sa bénédiction, puis Mr. Blackson et mon cher père la main dans la main.

— L'union de l'amour et du pétrole! plaisanta Georges.

— Tous rassemblés autour du paradis, reprit Archibald. Vous y êtes, Florent?... *Stop!*... Ne bougeons plus!

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).
TRICOT et CROCHET (Album n° 7).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 381. ★ Collection STELLA ★ 25 janvier 1936

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans):

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-17).

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★